

MONNAIE D'ÉCHANGE

SÉBASTIEN BOUCHERY

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Monnaie d'échange

Sébastien BOUCHERY



Suspense

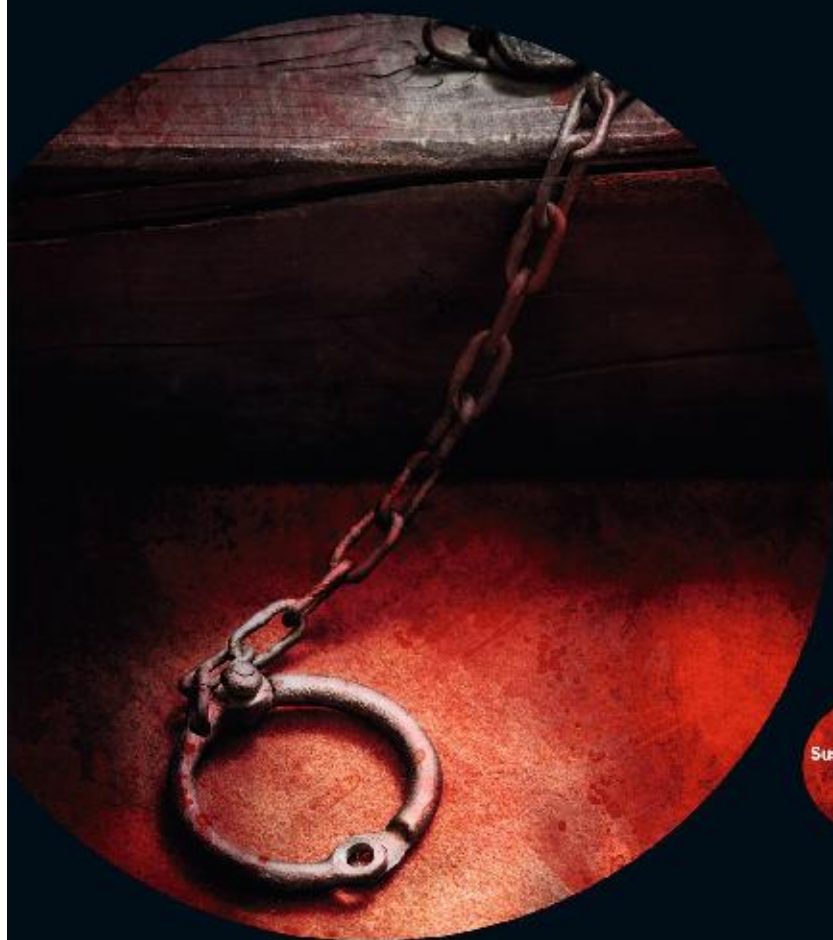
 NOUVELLES
PLUMES

MONNAIE D'ÉCHANGE
SÉBASTIEN BOUCHERY
France Loisirs (2015)

9782298105308

Monnaie d'échange

Sébastien BOUCHERY



Suspense

 NOUVELLES
PLUMES

Sébastien Bouchery

Monnaie d'échange

Éditions de Noyelles

*À Isabelle, mon éternelle première lectrice,
pour son amour et ses encouragements constants,*

À ma famille, pour leur soutien précieux depuis le début,

À la vraie Nathalie Devigne, ma libraire préférée.

« Allô ?

— Salut Chloé, c'est moi.

— David ! Ça va ?

— Vite fait.

— On est en vacances, tu devrais être content.

— Toi, tu es en vacances, moi, je suis chez mon vieux.

— C'est pas si terrible !

— T'es pas à ma place.

— Tu exagères. Ton père est sympa, et c'est l'occasion de passer du bon temps ensemble.

— Tu plaisantes ! Tu sais ce qu'il a prévu pour ces quinze jours ?

— Ça ne peut pas être pire que de rester en ville.

— Au moins à Lyon il y a les potes, les bars, toi...

— Ravie d'apparaître en tête de tes distractions.

— Tu sais ce que je veux dire. On aurait pu passer du bon temps tous les deux.

— Pourquoi tu n'es pas resté alors ?

— À cause de ce jugement à la con. L'année chez ma mère, et les vacances à jouer les bergers en montagne.

— Tu m'écriras ?

— C'est un truc de vieux ça. Je t'appellerai depuis la ligne fixe comme je le fais maintenant ; il n'y a même pas de réseau dans ce coin paumé. Donc pas de textos. Putain que je vais me faire chier...

— Ton père a des projets ?

— Des projets qui n'amuse que lui. Il s'est mis en tête de m'associer à sa prochaine création.

— C'est-à-dire ?

— Depuis qu'il a vu les clichés que j'ai faits pour l'expo de la fac, il s'est mis en tête qu'on ferait un bouquin ensemble.

— C'est plutôt bien, non ?

— Super ! Je rêvais de photographier des villages de bouseux pour illustrer ses chroniques.

— Ça veut dire que tu vas sortir un livre ?

— Il va sortir un livre. Moi, je vais juste faire les photos.

— C'est génial !

— Tu sais moi, les histoires d'ancêtres sans intérêt... À part la guerre, ils ne connaissent rien d'autre. Dans le genre hobby has been, on fait pas mieux. Et puis ici, il n'y a rien. C'est un no man's land. Pas de bars, juste des bistrots où les poivrots jouent au PMU toute la journée ; pas d'Internet, pas de cinoche, même pas la possibilité de jouer à Candy Crush sur mon smartphone ! Ces quinze jours vont être un cauchemar.

— Fais-toi un trip ! Photographie des bergères à poil.

— C'est toi que je veux photographier à poil.

— Ouais, ben pour ça, faudra attendre la rentrée, mon coco.

— C'est une invitation ?

— On se calme, sale obsédé ! Ça fait à peine trois semaines qu'on est ensemble. Faudrait voir à ne pas griller les étapes.

— T'as du bol d'être en ville. Si j'avais pas été obligé de partir, on aurait pu faire des tas de trucs...

— Genre ?

— Genre aller au ciné, sortir en boîte, faire des saloperies dans ma piaule...

— Dans ta piaule ? Avec ta mère à côté ?

— Elle est jamais là. Elle ne rentre jamais avant neuf heures du soir.

— Elle fait quoi, ta mère ? Elle bosse en poste ?

— Non, elle est avocate. Je la vois rarement. C'est peut-être pour ça qu'on s'entend bien. Et puis c'est comme si la maison était à moi...

— Prends ton mal en patience. Deux semaines sont vite passées.

— Attends, j'entends du bruit. C'est mon père qui a sûrement prévu de me prendre la tête avec sa joie de vivre à deux balles... »

1

J'espérais que David avait changé, pensant que la crise d'adolescence n'était plus qu'un mauvais souvenir. Son entrée dans l'ère prépubère à quatorze ans, nous avait valu à sa mère et moi, de longs mois chaotiques teintés de soucis et de querelles passablement enrageantes. Plus tard, nous pensions que tout était rentré dans l'ordre lorsque enfin, il avait consenti à délaisser les mauvaises influences pour rattraper son retard scolaire et ses écarts de comportement.

Utopie. Poudre aux yeux.

Je sais que les divorces perturbent les enfants, mais je sais aussi qu'ils en tirent souvent profit pour nourrir leurs intérêts. Je ne suis ni un mauvais père ni un vieux garçon qui n'aime pas les enfants. Au contraire, je les adore. Mais s'il y a au moins une qualité que l'on ne peut me reprocher, c'est celle d'avoir conservé toute mon objectivité. Même lorsqu'il s'agit de mon propre fils.

Je l'ai conçu, élevé et aimé comme un père peut aimer son garçon. Mais force est de constater que mon fils n'a rien de moins ni rien de plus que les autres adolescents de son âge. Il peut être très sympa, tout comme il peut devenir exécrable. Il est capable de merveilleuses choses, mais se les interdit. Il a dix-sept ans, tout simplement.

Lorsque j'ai ouvert la porte de sa chambre, j'espérais le voir ranger ses affaires, se forger un environnement bien à lui dans son nouveau nid.

Illusions.

Vautré sur le lit comme un phoque étalé sur la banquise, il était déjà pendu au téléphone, signe avant-coureur de son malaise à profiter de l'instant avec son vieux papa.

Loin du tumulte des villes, j'ai acheté cette maison avec l'espoir d'une reconstruction basée sur un retour fondamental aux sources, faisant fi du passé et ses démons. Pas de réseau téléphonique (j'ai

intentionnellement placé un brouilleur dans le grenier), et pas d'Internet. Juste des fenêtres offrant de vastes étendues enneigées cerclées de montagnes. Pas de quoi réjouir la jeunesse 4G, j'en ai bien conscience. Mais l'espoir est-il synonyme d'égoïsme, lorsque l'on souhaite que les autres partagent le même émerveillement ?

« P'pa ! J'suis au téléphone. »

Pas arrivé depuis une heure qu'il aboie déjà. Quand j'étais gosse et que je passais les vacances à la campagne, les paysans disposaient d'une technique infailible pour calmer les ardeurs des chiens les plus hargneux. La technique dite *du coup de pied sous la queue*. Croyez bien que l'animal baissait les oreilles et partait la queue entre les jambes. Transposer cet enseignement avec mon propre fils me vaudrait aujourd'hui un séjour en prison. J'ai donc choisi la psychologie.

« Et moi je suis là, ai-je répondu avec ironie.

— J'suis avec ma meuf. Je peux avoir un peu d'intimité ? »

La main me démangeait déjà. Celle-là même qui lui avait fait rosir le fessier à de nombreuses reprises.

« Pour info, on va au restau ce soir, ai-je répliqué. J'ai réservé pour vingt heures. (J'ai jeté un œil rapide sur ma montre.) Soit dans trois heures et demie. J'espère que tu auras terminé d'ici là.

— C'est bon, je raccroche dans pas longtemps. »

Sourire d'avril figé aux coins des lèvres, je suis sorti de son champ de vision, et ai refermé la porte sur laquelle devrait apparaître d'ici peu un panneau *sens interdit* affiché à mon intention.

J'ai redescendu les marches menant au salon. Vaquer à mes occupations était finalement la meilleure chose à faire. Même quand un couple prend une décision difficile les concernant, il ne peut s'empêcher de culpabiliser. J'estimais ne devoir aucune excuse à mon fils, car après tout, ce n'était pas son histoire, mais celle de ses parents. Malgré tout, je me surprénais à jouer les paternels coolos afin d'acheter la sympathie de mon fils.

Quelle connerie.

L'année écoulée a été l'une des plus difficiles de ma vie d'homme. Il y a dix-huit ans, de l'âge innocent et inexpérimenté de la vingtaine, je me suis laissé propulser au seuil des responsabilités plus vite que je n'y étais préparé. À l'époque, Nathalie sortait de ses études de droit et commençait une longue série de stages dans les cabinets annéciens, en Haute-Savoie. De mon côté, je cumulais deux emplois. Celui

d'apprenti ébéniste chez un menuisier d'Argonay, un cadre magnifique situé au confluent des rivières du Fier et de son affluent, la Fillière ; et le week-end, j'enfilais un smoking de barman et passais mes nuits à arroser la jeunesse de boissons hors de prix, dans une boîte de nuit qui n'existe plus aujourd'hui.

L'année suivante, Nathalie a été engagée dans un cabinet de la banlieue lyonnaise. Et nous avons dû déménager. Quelques mois plus tard, elle était enceinte de David.

Nathalie gagnant assez d'argent, j'ai pu réorienter mon avenir vers une carrière d'écrivain. L'écriture était très tôt devenue une vocation. Depuis mes quinze ans pour être plus précis. En fait, le jour où j'avais découvert la prose de Frédéric Dard, à travers les multiples polars entassés dans l'appartement de mes grands-parents. Nous avons pu envisager cet aparté grâce aux salaires de Nathalie qui nous permettaient de vivre décemment, car nous savons tous que les gens comme moi ne rapportent pas un sou à leurs débuts. Et la plupart du temps, même après. Par chance, mes romans policiers n'ont pas tardé à trouver leur public. Je travaille pour le même éditeur depuis quinze ans, et mes écrits me rapportent assez d'argent pour vivre et payer mes factures. De cette manière, je pouvais associer ce métier à celui de nounou pour notre fils.

J'ai du mal à croire que l'adorable bambin qui nous attendrissait jadis, soit devenu le gastéropode boutonneux avachi à l'étage. Je me demande surtout comment les petits gars de son âge arrivent à courir les filles avec une telle célérité d'esprit. Remarquez, si elles sont faites du même bois... Il n'y a qu'à regarder les émissions de télé-réalité pour s'en rendre compte.

Lors de notre divorce, le juge a tranché en faveur de Nathalie. David poursuit ses études à Lyon, et vient me retrouver pour les vacances. Ce sont les premières que nous allons partager depuis que je suis revenu dans la région. Le jugement a particulièrement été indigeste, mais je me suis fait une raison. Pour envisager un avenir lumineux, je devais avant tout me reconstruire, moi.

Je suis sorti de la maison et me suis rendu dans mon bureau, installé dans un ancien mazot. Cette dépendance a été un don du ciel, et un important vecteur lors de l'achat du chalet. On en trouve énormément en Haute-Savoie. Les mazots servaient jadis à stocker du matériel, du bois ou de la paille. Ils étaient généralement construits

démontables afin de pouvoir les déplacer. J'ai aménagé le mien, et les quelques mètres qui le séparent de la maison me permettent d'établir une coupure psychologique entre le travail et le quotidien.

Encore en parfait état à l'achat, je n'ai pas eu à le renforcer par des travaux extérieurs. De plus, je souhaitais garder son authenticité, ne serait-ce que par respect des traditions. Seul l'intérieur a subi quelques aménagements. Je l'ai fait isoler, puis plaquer de bois par du pin maritime à l'aspect raboté lisse. J'ai installé un système de chauffage classique (eh oui, je travaille aussi l'hiver), et l'ai aménagé feng shui façon Bellock. Bellock, c'est moi, Franck de mon prénom.

J'y ai disposé des meubles en épicea, et un vieux canapé confortable, qui sert de base à toutes mes inspirations. Et bien évidemment, bijou de la collection, une bibliothèque massive dans laquelle regorgent tous les bouquins qui m'ont nourri jusqu'à présent. Au sens propre du terme, comme au figuré. Mais l'on y trouve également les ouvrages qui ont alimenté mes inspirations. Maurice Leblanc, Boileau-Narcejac, Patrick Quentin, Fred Kassak et autres Doyle, Lieberman et Noyes Hart...

Ce mazot est propice à la quiétude de mon être tout entier. Assis sur un terrain de mille mètres carrés, il est ma forteresse de solitude. Deux fenêtres disposées de part et d'autre du bureau me permettent d'admirer la vue sur l'aiguille du Criou, et de garder un œil sur l'entrée de la maison, située à trente mètres. Samoëns est le village de mon enfance, dernier bastion des Alpes calcaires pour les plus géologues.

Depuis que je suis revenu vivre ici, j'ai l'impression de reprendre mes marques dans un endroit qui ne m'a jamais oublié. Oh bien sûr, le paysage a bien changé depuis toutes ces années. De nouvelles constructions, de nouvelles routes... Mais je sens que cet antre, situé à deux pas du magnifique cirque du Fer-à-Cheval, a tout conservé de sa superbe.

Et, ironie du sort, cette maison qui est mienne depuis plus de huit mois, était habitée autrefois par mon père. À sa mort, mon frère et moi avons décidé de la revendre à un gentil couple de trentenaires. Leur union n'a malheureusement pas duré, à croire que cet endroit n'accepte que les âmes solitaires. Il y a un an environ, la maison a été remise en vente. Tout s'est incroyablement bien imbriqué. Je cherchais un bien pour me rapprocher de mes racines, et le hasard a

bien fait les choses. J'avais quitté le domicile conjugal depuis plusieurs mois, et vivais dans un studio à Faverges. Le vendeur a donc racheté à l'acquéreur.

Mon père avait acquis le terrain dans les années quatre-vingt à un vieux copain d'armée. Il avait fait construire ce chalet pas très grand, mais coquet. J'avoue ne pas être venu souvent lui rendre visite. J'ai honte de profiter de ce qu'il a construit, maintenant qu'il n'est plus là. Les années et les problèmes familiaux nous avaient géographiquement éloignés. Je ne me cherche pas d'excuse car je n'en ai pas. J'ai fait comme bon nombre d'entre nous, en négligeant les valeurs fondamentales que l'humain se fait un devoir d'oublier.

Mais les regrets n'ont jamais servi à l'épanouissement de l'individu. Au contraire, ils le bloquent, le font stagner dans sa médiocrité et ses erreurs passées. J'ai opté pour une autre alternative. Celle d'aller de l'avant et faire pousser de nouvelles racines. Même si mon père n'est plus présent aujourd'hui, je sens son aura veiller sur la paix des lieux. Et cela me convient.

2

Nous sommes arrivés au restaurant de Châtillon-sur-Cluses à vingt heures trente. Non content d'avoir passé presque deux heures au téléphone avec sa copine, David s'est éternisé dans la salle de bains, histoire d'affiner sa coupe de cheveux immonde qui lui couvre une bonne partie du visage. Une coiffure étonnamment assortie avec une garde-robe dont l'élégance m'échappe. David portait un tee-shirt blanc tellement serré, qu'on pouvait discerner à travers le tissu l'apparition de ses trois premiers poils. Par-dessus, une veste à capuche à l'effigie d'une marque en vogue. Et fin du fin, le pantalon. Une sorte de bâche en jean qui, à mon sens, doit être sévèrement lestée à l'ourlet si l'on en juge par la présence de la ceinture au milieu des fesses... Pas étonnant que les ados marchent lentement.

Je ne saurais dire si l'ambiance était tendue entre nous. Les adolescents ne sont pas toujours très explicites. Toujours est-il qu'un malaise planait au-dessus de notre table. Était-ce dû à sa mère et nos querelles, ou bien était-ce tout simplement l'attitude qu'adoptent les jeunes de dix-sept ans pour se débarrasser de toute forme de personnalité...

Nous avons commandé les apéritifs. Un whisky Talisker pour moi, et une vodka orange pour mon fils. Alors que le serveur nous avait tourné le dos pour aller préparer nos consommations, j'ai décidé de briser la glace.

« Alors, que penses-tu de la maison ?

— Sympa, a répondu David, le regard couvert par une mèche de cheveux huilée façon vidange.

— Ta chambre te plaît ?

— Ca va. »

Cache ta joie.

« On peut y apporter des aménagements pour la suite, si tu veux.

— Te casse pas la tête, a-t-il marmonné en fixant le fessier d'une jolie blonde qui passait à proximité de notre table pour se rendre aux toilettes.

— Il faut que tu te sentes chez toi, ça ne me pose aucun problème.

— T'inquiète.

— Le lit n'est pas à moi. Le voisin m'a dépanné. On ira t'en acheter un dans la semaine. Et on essaiera d'assortir le reste.

— C'est pas la peine de faire des frais pour ça...

— Bien sûr que si ! C'est ta maison aussi.

— C'est pas pour le temps que... »

Il s'est interrompu.

« Pour le temps que tu vas passer ici ? ai-je repris.

— Ouais... enfin non... Mais tu sais bien... La distance, tout ça... C'est compliqué...

— Je ne vois pas ce qui est compliqué. Tu es à deux heures de train. »

Il a poussé un râle caverneux en guise d'acquiescement.

Il était évident que venir voir son père ne faisait pas partie de ses prérogatives. Du moins pas tant qu'il resterait encaissé dans cette phase où les parents sont de pénibles cons.

« Comment ça se passe, la fac ?

— Bien.

— Tu peux développer ?

— Développer quoi ?

— Je ne sais pas, parle-moi de ton école des beaux-arts. C'est cool ? Ça craint ? C'est intéressant ?

— C'est pas les Beaux-Arts. C'est une fac de Sciences du langage et arts.

— Désolé, je pensais que c'était la même chose. » Il n'a pas répondu, préférant se concentrer cette fois-ci sur la poitrine de la jolie blonde qui regagnait sa table.

Le serveur nous a déposé les consommations. Nous en avons profité pour passer commande. Deux pizzas, arrosées d'un quart de vin rosé.

« Tu as réfléchi pour les photos que je t'ai proposé de faire ?

— Ben non. Y a pas besoin de réfléchir.

— Ah. »

J'ai porté le verre à mes lèvres. La première gorgée a eu un effet

curatif sur la boule qui se formait au fond de ma gorge, et qui enflait à chaque minute. La seconde lampée a glissé comme une luge sur une pente savonneuse.

« Ce bouquin est une commande, ai-je poursuivi.

— Ça veut dire quoi ?

— Que mon éditeur m'a demandé d'écrire un livre régionaliste sur l'histoire du pays. Je dois me servir de photos d'archives et rédiger des chroniques sur les changements intergénérationnels. Je compte sur toi pour me faire de belles photos qui illustreront ma prose.

— Ouais. »

Pas gagné.

« Tu seras payé. »

J'ai cru apercevoir son oreille gauche bouger, et le duvet de ses lobes se hérissier. Soudain, ses yeux sont venus à la rencontre des miens. Je venais de toucher un point sensible. Il me fallait donc exploiter le filon.

« Payé ?

— Oui. Je serai payé douze pour cent sur les ventes du livre. Et je compte t'en reverser la moitié.

— Sérieux ?

— Oui. Rien d'anormal compte tenu du travail que tu devras fournir.

— Mais c'est juste des photos. Je vais rien faire de spécial.

— Justement si. Tu vas faire des photos. Et j'espère que tu t'appliqueras.

— C'est vendu combien un livre comme ça ?

— Ça dépend. Si l'ouvrage sort en format cartonné et classé en section « beaux livres », il peut atteindre les quarante euros. S'il est édité en collection normale et sans fioriture, il tournera autour des vingt euros.

— C'est tout ?

— Comment, c'est tout ?

— Je vais toucher douze pour cent de vingt euros ?

— Six pour cent. Ne t'emballe pas.

— Ça fait à peine un euro vingt par livre. C'est que dalle !

— Sauf si on en vend par milliers.

— Mais personne n'achètera ce genre de trucs !

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— C'est de la lecture pour fossile, ça ! Ce qui marche aujourd'hui, ce sont les sagas pour les jeunes. Twilight, Harry Potter, Hunger Games... Ce genre de choses, quoi !

— Ça, c'est ce que pensent les gens de ton âge. Mais au risque de t'apprendre une nouvelle qui pourrait te surprendre, il existe d'autres personnes dans le monde qui ne vivent pas sur la même fréquence que la tranche des quinze-vingt ans. (Je me suis rapproché de lui en calant le revers de ma main sur le côté de ma bouche, comme si j'allais lui confier un secret.) Eh oui, contrairement à ce que vous pensez, les ados, vous n'êtes pas seuls au monde.

J'ai pu lire dans le regard de David, tout le mépris d'une génération auto-estimée surévaluée. Le serveur nous a apporté nos pizzas et a déposé le pichet de vin. « Bon appétit, a-t-il dit avec un sourire de circonstance, mais sans trop y croire quand même.

— Merci. » ai-je répondu.

Pendant les trois minutes qui ont suivi, seuls les bruits de nos couverts et le vol d'une mouche égarée ont bousculé le silence.

« J'arrive pas à piger comment t'arrives à gagner ta vie avec ces trucs. »

L'ignorance est une chose, mais l'arrogance en est une autre. La sauce tomate me brûlait l'intérieur des joues, mais j'avais besoin de mâcher pour écraser ce que j'avais à portée de dents, et évacuer la tension nerveuse qui s'accumulait au fond de mes entrailles.

« Ça veut dire quoi ? Tu peux expliquer ?

— Ben, ton job, quoi... D'habitude tu écris des romans policiers, et maintenant tu fais dans le terroir. Déjà qu'avant ça marchait pas fort, maintenant ça va être le désastre.

— Je te fais honte ? » ai-je lâché en haussant légèrement le ton, passablement vexé.

David a cessé de découper sa pizza. Il a levé le regard dans ma direction, puis a balayé la salle des yeux afin de s'assurer que nous n'étions pas le centre des attentions. Manger avec son père, c'est déjà la honte, pouvait-il penser ; mais si en plus le vieux tape sa crise...

« J'ai pas dit ça, calmos...

— Calmos ? Ça voulait dire quoi, ta remarque ? Que je suis mauvais ? Que tu as honte de ce que je fais ?

— Non.

— Alors quoi ?

— Je dis juste qu'écrire des romans, c'est pas un boulot, c'est un hobby. Je me demande juste comment tu arrives à te tirer un salaire en écrivant des trucs... policiers...

— Pose-toi la bonne question, David. Si des gens comme moi écrivent, c'est parce qu'il y a des gens qui lisent, et pas seulement des textos. C'est aussi simple que ça.

— Ouais, mais le style policier, c'est has been. Les enquêtes à papa, ça va bien pour lire sur la plage quand t'as rien d'autre à foutre. Les vrais écrivains pondent des trucs qui sont primés. Ils font des plateaux télé, tout ça...

— Les vrais écrivains ?

— Je disais pas ça pour te vexer. Au contraire, je trouve que c'est bien que tu puisses vivre avec ce que tu fais. »

J'ai lâché ma fourchette dans l'assiette et plaqué mes mains sur mon visage pour ne pas exploser.

Sentant tourner le vent du mauvais côté, il a tenté de se rattraper avec les moyens du bord.

« Attends ! Je te faisais un compliment là. »

En l'espace de trois minuscules secondes, je suis parvenu à libérer ma colère en expirant par le nez, appliquant quelques bribes de souvenirs issus de mes cours de Yoga.

« Tu as l'art et la manière de faire plaisir aux gens, ai-je répondu en reprenant la mastication de ma pizza.

— C'est bon, je dirai plus rien ! s'est-il emporté en baissant la tête.

— Eh oui David, je ne suis pas avocat, moi.

— Pour ça, il aurait fallu faire des études... » marmonnat-il.

La dernière remarque m'a transpercé le cœur. Je pense qu'il l'a deviné à l'instant même où il en prononçait les mots. Mais l'orgueil étant la dominante chez l'être humain, et particulièrement chez les ados, il était bien entendu hors de question pour lui de revenir sur ses paroles.

« Si tu fais allusion à ta mère, pendant qu'elle faisait ses études, je cumulais deux jobs pour que tout le monde mange à sa faim. Mais il te manque encore quelques années de cuisson pour piger le sens du mot dévotion. »

Les joues de mon fils se sont empourprées. La fureur ancrée en lui décidait de réapparaître. Un mot de plus et il déchirait ses chemises pour se transformer en monstre vert.

« Ouais, ben ça a changé.

— D'accord. Alors continue puisqu'on en est aux reproches. Qu'est-ce qui a changé ? »

Mon débit de parole s'accélérait. Mon cœur battait la chamade, et ce petit con persévérerait dans son insolence.

« Putain, mais c'est maman qui porte la culotte depuis toujours ! » a-t-il explosé en frappant des deux paumes sur la table.

Cette fois, les regards se sont figés sur nous. Certaines tables sont demeurées silencieuses, tandis que d'autres faisaient comme si de rien n'était.

David a rassemblé tout son self-control pour se radoucir.

« Tu vis sur une planète, a-t-il poursuivi. À part les histoires que tu te racontes, rien n'a d'importance. Pour toi, la vie, c'est les montagnes, les oiseaux, l'écriture... Mais bordel ! Donne-moi l'occasion d'être fier de toi ! Tu critiques maman, mais tu vois pas qu'elle a plus de couilles que toi ? »

La gifle est partie toute seule. Elle a claqué tellement fort que sa tête a pivoté à quarante-cinq degrés, et sa mèche folle s'est envolée pour se rabattre sur le sommet de son crâne.

Furieux et humilié (la jolie blonde n'ayant rien manqué du spectacle), il a quitté la table et claqué la porte en sortant du restaurant. J'ai fait abstraction des regards curieux et réprobateurs, me suis dirigé vers le comptoir et ai demandé la note que j'ai rapidement payée d'un glissement de carte bleue. J'ai salué le serveur (qui semblait plus gêné que moi), et suis parti.

À l'extérieur, David était assis sur une barrière en bois. Il fumait une cigarette. Il ne manquait plus que ça. Manquer de respect à son père n'étant plus un problème, affirmer son passage à l'âge adulte (bien qu'il fût encore bien loin de l'atteindre) par des actes provocateurs était l'apothéose.

Parvenu à son niveau, je lui ai arraché la cigarette des lèvres, l'ai jetée dans la bouche d'égout sous son regard médusé, et pris la direction de la voiture.

« Monte ! » ai-je ordonné.

Persévérant dans sa rebelle attitude, il n'a pas immédiatement obéi. J'ai ouvert la portière et me suis accoudé dessus.

« Si tu veux jouer les hommes, comporte-toi en homme. Si tu ne montes pas dans cette caisse dans les cinq prochaines secondes, je te

plante. Il te restera alors deux alternatives. Faire du stop jusqu'à la gare, ou appeler ta mère pour qu'elle vienne te chercher. Tu choisis. »

David a laissé filer quelques secondes, histoire d'affirmer ses positions, qui pour ma part, n'ont que pour seul synonyme : bêtise. Affirmation qui a vite pâli lorsque je me suis installé au volant de mon 4x4. Il m'a rejoint au trot, a grimpé dans l'habitacle et attaché sa ceinture sans mot dire.

« Si tu veux rentrer à Lyon, tu pourras appeler ta mère demain matin. J'ai pas l'intention de braver les routes enneigées ce soir. »

Ces mots ont été les derniers échangés de la soirée.

3

Le café coulait lentement, et dispensait une douce odeur aux arômes floraux et herbeux. Au moins il restait une constante agréable dans le confort mouvementé de ma nouvelle vie.

Je n'ai pas veillé très longtemps, et la nuit a été calme malgré les contrariétés de la veille. Ce matin, en me levant, je n'ai pas été assailli par ce tourment qui vous serre les entrailles, jusqu'à vous couper l'appétit. Non. J'étais même plutôt serein.

Si le souhait de David était de rentrer à Lyon, eh bien qu'il en soit ainsi. Que pouvais-je y faire ? Essayer de le convaincre de rester ? À quoi bon ? J'aurais, de toute façon, obtenu l'effet inverse. Le ramener à la gare par colère ? Inutile. Cela confirmerait sa victoire, et j'y perdrais encore plus de crédibilité. David venait d'avoir dix-sept ans, et se prenait déjà pour un homme. Les hommes sont censés être responsables de leurs actes, mais aussi de leurs décisions. Celle-ci lui appartenait. S'il souhaitait évacuer les lieux, je l'emmènerai sans rancune à la gare d'Annecy. Il me recontacterait quand il le voudrait. Dans le cas contraire, il pourrait rester ici. Mais à mes conditions.

À onze heures, l'ours s'est réveillé. Je l'ai deviné à son rugissement alors qu'il descendait l'escalier. Lorsqu'il est apparu sur le seuil de la cuisine, j'ai cru ne pas le reconnaître. Ses cheveux étaient encore plus monstrueux au réveil de la bête. J'avais l'impression que sa tête avait quintuplé de volume. C'en était impressionnant.

Il s'est brutalement affalé sur une chaise, et a jeté un regard plissé vers la fenêtre. Le temps était maussade. Quoi de plus normal pour un mois de décembre. Après tout, Noël était passé depuis trois jours.

« Café ? » ai-je demandé.

Il a acquiescé, bien trop épuisé pour me répondre.

Je nous ai servi deux mugs fumants.

« T'as des chocos ? a-t-il marmonné la voix endormie.

— Dans le placard derrière toi. »

Il s'est levé et a palpé les portes du meuble haut, afin d'en trouver la poignée. Je le soupçonnais d'avoir de nouveau fermé les yeux. Il en a extirpé un paquet de Prince entamé, puis s'est rassis.

« Bien dormi ? ai-je lancé par pure politesse.

— Ça va. »

J'ai posé les fesses contre le plan de travail et bu quelques gorgées de ma tasse.

« Bon, parlons peu, parlons bien. Tu veux faire quoi ? »

Il a levé un œil dans ma direction, un morceau de choco fondu à la commissure des lèvres.

« Pour ? »

Quelle réactivité !

« Il faut que je sache si tu restes ou si tu rentres à Lyon. »

Il a haussé les épaules.

« C'est censé vouloir dire quoi en langage ado ? ai-je relancé en me penchant légèrement vers l'avant.

— Non, non. C'est bon...

— C'est bon tu pars ou c'est bon tu restes ? »

Il a expiré son ennui.

« C'est bon je reste...

— Bien. »

La réponse m'ayant surpris au plus haut point, je n'étais pas préparé à enchaîner sur le discours qui devait suivre. Celui qui est tenu de remettre les points sur les i. Ne souhaitant pas me nouer l'estomac de bon matin (onze heures : déjà bien entamé, le bon matin), j'ai improvisé.

« Demain matin, nous entamerons le marathon des villages. J'ai prévu six jours sans rentrer. J'ai réservé des nuits en chambre d'hôtes. Nous commencerons par Morillon et nous nous éloignerons petit à petit. J'ai calé plusieurs rendez-vous avec les anciens des différents villages, et des bibliothécaires pour les besoins en documentation. Il faudrait que nous puissions avoir au moins quatre à cinq interventions par journée. Tu prendras ton appareil. Il me faut le plus de photos possible. Artistiques de préférence, aux formats couleur et sépia. Ne te contente pas de flasher n'importe quoi ou de faire de simples portraits. Je compte sur ton inspiration. »

Il a grogné un borborygme qui semblait dire oui. Il me faudrait

penser rapidement à faire l'acquisition d'un dictionnaire « Français-Ado ».

« Parfait, ai-je conclu. Je vais voir le voisin pour lui demander qu'il garde un œil sur la maison pendant notre absence. »

Paul Sitto était à la retraite depuis un an et demi. Banquier de son état lorsqu'il était encore en activité. Paul coulait des jours paisibles avec France, sa femme, à entretenir leur splendide maison fleurie, et rendre visite aux vestiges ensoleillés du vieux Nice, où ils possédaient un petit appartement. Des gens sans histoire qui habitaient la commune depuis plus de trente ans.

Leur maison était située à soixante mètres de la mienne, au début d'un chemin qui desservait quatre chalets. Nous n'étions pas un lotissement, juste un regroupement d'habitations qui étaient sorties de terre, année après année.

Amoureux transis de la région, les Sitto s'évertuaient à maintenir les traditions haut-savoyardes, de par la minutie à préserver et entretenir les matériaux coutumiers des maisons. Ils possédaient eux aussi un mazot, mais en meilleur état que le mien. Ils s'en servaient pour faire sécher le bois qu'ils achetaient dans des scieries qui produisaient le hêtre, le charme, le frêne ou encore le fayard. Le bois de la façade était scrupuleusement entretenu tous les ans, et chaque poteau de leur barrière en chêne ornant la propriété, était recouvert d'un pot où s'épanouissaient des fleurs de saison. Tout était d'ailleurs fleuri chez eux. Le balcon, les rampes d'escaliers, les fenêtres, sans parler des massifs qui agrémentaient le paysage par leurs couleurs vives et printanières.

Paul était plus agile avec une perceuse qu'avec un râteau. France, qui avait travaillé pendant quarante ans en pépinière, avait gardé la main et maintenait la beauté fleurie et feutrée de leur extérieur.

Paul devait avoir soixante-deux ou soixante-trois ans, tandis que j'allais sur mes quarante-et-un. Malgré l'écart d'âge, et la ridicule réputation des Haut-Savoyards à établir des amitiés sur le long terme, nous nous étions liés d'amitié presque immédiatement. Paul mesurait une tête de plus que moi, et se maintenait physiquement par de longues sorties vélo et une parfaite hygiène alimentaire. France était végétarienne et suivait des cours d'aquagym à la piscine de Samoëns l'été. L'hiver, elle était fortement impliquée dans la vie associative locale.

De braves gens. Des voisins que je souhaite à tout le monde.

J'ai pressé la sonnette d'entrée de mon index.

Moins de deux minutes plus tard, Paul est sorti de son garage, emmitoufflé dans une veste polaire, sous laquelle dépassait son éternelle surchemise en flanelle rouge à carreaux noirs.

« Salut Franck, comment vas-tu ? a-t-il demandé en faisant de hautes enjambées pour écraser la neige fraîchement tombée pendant la nuit.

— Bien et toi?

— Bah ! On s'occupe comme on peut avec ce temps à la con. »

Nous nous sommes serré la main.

« Dis-moi, demain matin je pars pour quelques jours. Ça t'embêterait d'aller jeter un œil à la maison de temps en temps ? Pas qu'elle ne soit pas bien protégée, mais derrière le garage, dehors et sous une bâche, dorment une vieille Mustang et une moto.

— Et ton garage, il sert à quoi ?

— J'ai pas encore eu le temps de le ranger. Et puis, j'ai juste la place d'y garer mon 4x4.

— Tu devrais faire gaffe, à terme la neige va abîmer tes engins.

— J'ai prévu de faire construire un préau au printemps prochain. »

Paul a regardé en direction de mon chalet.

« Te fais pas de bile. Je veille au grain. Tu peux partir tranquille.

— Merci Paul. En plus, tu connais bien les lieux. »

Effectivement, Paul connaissait parfaitement l'endroit. Ses parents possédaient jadis tous les terrains environnants. Son père était le fameux copain d'armée qui avait vendu le terrain à mon paternel. Paul était arrivé le premier, reprenant la maison familiale, puis trois autres maisons avaient poussé depuis, dont la mienne.

« Si mon père était encore là, a-t-il poursuivi, il serait surpris par le prix du mètre carré aujourd'hui.

— J'imagine.

— Bon allez, je me les gèle. Je rentre.

— Bonne journée, Paul. Et merci. »

Déjà sur le chemin du retour, Paul a levé la main pour me saluer sans se retourner.

« Allô ?

— Nathalie, c'est moi.

— Bon Dieu, Franck ! C'est maintenant que tu appelles ?

— Je suis ravi de t'entendre aussi.

— Pourquoi David ne m'a-t-il pas appelée dès son arrivée ?

— Aucune idée. Ce qui est pourtant curieux, étant donné que son portable est greffé à son oreille jour et nuit.

— Et toi, tu ne pouvais rien me dire ?

— Est-ce que tu as appelé, toi ?

— Son portable ne passe pas là-bas et je n'ai pas ton numéro.

— Je suis dans l'annuaire. »

Silence.

« Bon, dis-lui de m'appeler de temps en temps.

— Il faudrait que l'on parle de deux ou trois petites choses à l'occasion.

— Si tu veux parler de la pension, ce n'est pas moi qui l'ai demandée. C'est l'avocate. Mais tu es coincé, n'en parlons plus. J'ai de quoi assumer les frais.

— Je sais, ton fils me l'a bien fait comprendre. C'est d'ailleurs ce sujet que je voulais évoquer avec toi.

— C'est-à-dire...

— Vous parlez de moi lorsque vous êtes tous les deux ?

— Bien sûr, ça nous arrive.

— Tu te souviens de quoi nous avons parlé à la sortie du tribunal en janvier dernier ?

— Où veux-tu en venir ?

— Nous étions d'accord sur le fait qu'aucun de nous ne devrait dire du mal de l'autre en présence de David.

— Je ne comprends pas.

— Nous ne sommes pas obligés de nous détester ouvertement.

— Écoute Franck, j'ignore ce que David a pu te dire. Et je suis sincèrement désolée s'il a été désobligeant. Les adolescents savent parfois être cruels. Mais en aucun cas je ne dirais du mal de toi. Je ne l'ai jamais fait, je ne vais pas commencer aujourd'hui. Et puis arrête de penser que je te déteste. »

Silence.

« Je voulais juste être sûr.

— Bon, je dois te laisser. Je suis attendue au tribunal.

— D'accord. Salut.

— Salut. »

David a passé la journée à naviguer entre sa chambre et la cuisine. Dormir et manger, les passe-temps préférés de nos chères progénitures acnéiques. J'avais intentionnellement installé une seule télévision afin que nous puissions partager quelques heures ensemble le soir. Quant au téléphone accroché sur le mur de sa chambre, il était filaire. S'il voulait appeler, il était obligé de rester à proximité de la base, ce qui l'empêcherait de se couper du monde en se trimbalant le combiné plaqué sur l'oreille toute la journée à travers la maison.

Le lendemain, à sept heures précises, nous avons décollé pour Morillon. Les quatre kilomètres de distance séparant les deux villages ont vite été parcourus.

À sept heures et demie, nous sommes arrivés chez José Paulignac, un vétéran de la seconde guerre mondiale. Veuf depuis huit ans, il vivait seul dans un petit chalet à l'écart de la station. Nous avons été accueillis comme des princes. Ces héros fréquemment oubliés, apprécient que le devoir de mémoire soit encore honoré par les nouvelles générations. Bien souvent, leurs vies ont été trépidantes et ils aiment replonger dans le passé, réactiver leurs souvenirs l'espace d'un instant. Même si l'âge a tendance à jouer avec les souvenirs, le cerveau sait parfois en garder intact les traces les plus enfouies.

Nous nous sommes installés près du poêle à granules dans la salle à manger. M. Paulignac m'a offert le café et une assiette de biscuits. Après les politesses de rigueur, j'ai déclenché mon petit magnétophone et commencé l'interview. Pendant ce temps, David vadrouillait à l'extérieur. J'espérais qu'il serait assez pertinent dans le choix de ses prises de vues. Durant le trajet, je lui avais remis un portfolio contenant des clichés datant des années quarante. Je caressais l'espoir qu'il puisse associer le paysage de l'époque avec l'actuel, et aurait la présence d'esprit de canarder les lieux qu'il aurait reconnus.

À dix heures, nous nous rendions vers le rendez-vous suivant, dans la commune de Meythet. Sur la route, je lui ai demandé de me faire visualiser en vitesse les photos qu'il avait prises. Il a fait défiler sur son écran numérique neuf photos représentant les alentours de la maison. Les prises étaient belles mais ne correspondaient pas vraiment à mes attentes.

« C'est tout ?

— De quoi, c'est tout ?

— En deux heures et demie, tu n'as pris que neuf photos ? ai-je houspillé.

— Avec les sépias, ça en fait dix-huit. »

Je me suis mordu la lèvre inférieure pour ne pas replonger dans mon état post-dépressif de l'avant-veille. Je me suis reconcentré sur la route avant de poursuivre :

« Écoute David, si tu n'as pas le goût de participer au projet, autant me le dire tout de suite. Je te ramène au chalet et j'économiserai le prix des nuits.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait encore ? a-t-il gémi.

— Rien justement ! Là est tout le problème. J'ai taillé la bavette avec ce brave M. Paulignac pendant plus de deux plombs. Tu avais tout le loisir d'étudier la lumière, faire tes arrangements et régler tes balances avant de mitrailler les sujets qui nous intéressent. La seule photo potable que tu aies faite est son portrait. Et encore, on ne peut pas dire que la lumière soit terrible.

— T'es jamais content... » a-t-il grogné. J'ai poussé une grande expiration lourde de lassitude.

« Pas grave, on repassera par Morillon au retour. Tu recommenceras.

— Oh mais c'est bon ! Je vais pas tout me retaper.

— Fallait y penser avant. Pour notre prochaine étape, tu seras peut-être un peu plus attentif à notre cahier des charges. « Oh mais c'est bon ! » C'est ce que tu vas dire à ton patron quand tu travailleras ? C'est avec ce genre de réflexion que tu te défendras lorsqu'il remettra ton boulot en question ?

— C'est pas pareil ! On n'est pas au boulot, on s'amuse. Calmos ! »

Sa nonchalance commençait sérieusement à m'exaspérer.

— « Calmos ? On s'amuse ? » Pour ta gouverne, je suis calme. Ensuite, toi, tu t'amuses peut-être, moi je travaille. Je sais que je n'ai

pas fait dix ans d'études, et je sais que je ne fréquente pas les hautes sphères mondaines de la bureaucratie et des plaidants en robe noire. Mais il faut que tu te mettes en tête que mon travail à moi, même s'il est totalement différent de ceux que tu connais, est un vrai métier. Je mange et je paye mes factures avec.

— On va pas recommencer, p'pa...

— Putain, mais tu vas grandir quand, nom de... »

Soudain, quelque chose de lointain a tintinnabulé, doublé par un grésillement qui ressemblait à des vibrations. David a écarquillé les yeux, aussi surpris que moi.

Puis il a fouillé précipitamment dans sa poche, et en a retiré un smartphone dernier cri, qu'il a hissé au-dessus de nos têtes comme un trésor de guerre.

« Mon téléphone ! Cool, y a du réseau. »

Il s'est empressé de faire glisser son doigt sur l'écran pour décrocher ; je me suis refermé comme une moule dépressive.

« Allô ?

— *David ? C'est Chloé.*

— Salut toi. Ça va ?

— *Super, et toi ?*

— Euh... ouais...

— *Tu as l'air au taquet.*

— Vite fait.

— *Ah... Tu n'es pas seul.*

— Non.

— *Je vois. Ça se passe comment ?*

— Ça se passe...

— *À ce point ?*

— Grave.

— *T'es toujours chez ton père ?*

— Ouais. On bosse sur... le livre. Tu sais, je t'en ai parlé.

— *Génial !*

— Euh... Pourquoi t'appelles en numéro masqué ?

— *Ah, j'ai pas fait attention. Et puis, peut-être que ça te fait frissonner de pas savoir...*

— Et toi, tu fais quoi ?

— *Les boutiques, un peu de piscine... je m'occupe, quoi.*

— Eh ouais...

— *T'aimerais bien être là ! Avoue.*

— Tu m'étonnes.

— *Et les relations avec ton père ?*

— Moyen.

— *C'est trop drôle. Tu peux pas parler. Et d'après le ronronnement que j'entends, t'es en voiture, non ?*

— Ouais.

— *Ton vieux est juste à côté. Je peux dire n'importe quoi, et toi, tu peux pas répondre... C'est cool.*

— Pas trop, non.

— *Allez... F... ais... as... a... têt... N'ou... pa... tu... es en... cances...*

— Allô ? Allô, Chloé ?

— *T... m'e... tends... A... llô...*

— Allô ?

— *Oui... Al... »*

Clic.

David a éloigné son appareil de son oreille. Il a observé le nombre de barres de réception sur son écran.

« Fait chier, ça a coupé. Y a plus de réseau. »

Je lui ai envoyé mon plus beau sourire en coin, celui de la vengeance triomphante.

« Dommage, hein ? ai-je subtilement glissé.

— C'est quoi ce pays ?

— Le dernier rempart d'une civilisation suicidaire. »

Soudain, son téléphone a de nouveau sonné. À son tour, il m'a gratifié d'une moue vengeresse.

« Allô ! » a-t-il aboyé, un semblant de sourire greffé aux coins des lèvres.

Depuis le début du séjour, c'était bien la première fois que je le voyais heureux. Foutue addiction !

« Oui, c'est bien moi. »

Son sourire a fondu et son regard s'est vidé. Il a jeté un bref coup d'œil en coin dans ma direction, puis a tourné la tête vers la portière, comme s'il espérait camoufler la conversation.

« Euh... vous devez faire erreur, monsieur... Non... Désolé... C'est pas grave... »

Et il a raccroché. Son regard s'est perdu dans le vague pendant

quelques instants. L'appel l'avait, semble-t-il, contrarié.

« Qui c'était ? ai-je demandé pour le sortir de sa léthargie.

— Une erreur ! » a-t-il répondu du tac au tac.

Une réponse un peu rapide pour la repartie habituelle ment lascive de mon fils.

« Une erreur qui connaît ton prénom ?

— Hein ? Quoi ? »

J'avais l'impression de le réveiller.

« Tu as dit « allô », puis ensuite tu as dit « oui, c'est bien moi ».

Donc la personne t'a appelé par ton nom. »

Ses yeux dansaient sur le tableau de bord, en quête d'une réponse qu'il ne trouverait certainement pas ici. David était mal à l'aise.

« Oui... En fait, c'était une de ces plateformes téléphoniques qui veulent te vendre le câble ou ce genre de conneries. »

Mon attention alternait entre la route et le visage de mon garçon, qui ne semblait pas dans son assiette.

« Tu es sûr que ça va ? me suis-je enquis.

— Ouais ouais, t'inquiète. »

Même si je n'en croyais pas un traître mot, j'ai fait comme si...

« Bon... Excuse-moi pour tout à l'heure, p'pa. On va tâcher de faire de belles photos. Tu en auras des centaines à trier. »

Étrange revirement de situation. Cet engouement soudain ne me disait rien qui vaille.

Bref.

À la fin de la journée, nous avons parcouru pas loin de cent vingt kilomètres en arrivant à Bozel, département de la Savoie. Pas que la distance ait été longue, mais la journée avait été bien remplie par des étapes variant de une à deux heures selon nos interlocuteurs. Trois en tout.

Le propriétaire de la chambre d'hôtes nous a accueillis à vingt heures. Avec David, nous avons pris nos marques avant de nous délasser sous une douche brûlante.

David a branché la carte mémoire de son appareil photo sur un netbook qu'il avait prévu d'apporter. Il a allumé le minuscule PC, et quelques secondes plus tard, la photo d'une jeune fille à ses côtés est apparue sur l'écran d'accueil.

« C'est ta petite copine ? ai-je demandé.

— Ouais, c'est une amie, elle s'appelle Chloé.

— Plutôt mignonne.

— Ouais, ça le fait.

— C'est celle qui a téléphoné tout à l'heure ? »

David a rougi. Un bien étrange sentiment qu'est la pudeur. Les petits souhaitent toujours grandir plus vite que le temps ne le permet, les adolescents veulent toujours jouer aux adultes, et lorsqu'enfin ils amorcent le passage tant attendu, les voilà qui ne pensent qu'à faire demi-tour. Nous sommes tous de grands enfants.

David a fait défiler toutes les photos prises dans la journée. Assez fier de son travail, il commentait chaque cliché et procédait à une première sélection des photographies exploitables. Nous en avons déjà deux cents, au bas mot. Il a déchargé les clichés qui nous intéressaient sur le petit ordinateur, puis a replacé la carte dans son appareil.

L'humeur de David semblait s'être améliorée, mais je le trouvais

préoccupé. L'appel téléphonique qu'il avait reçu dans la matinée n'y était pas étranger, j'en étais persuadé.

Avachi sur le lit, un bras calé derrière la nuque, l'autre arrimé à la télécommande de la télévision, il zappait. Plusieurs chaînes proposaient des émissions de télé réalité. Un genre aujourd'hui incontournable, comme je le disais plus tôt, qu'affectionnent particulièrement les adolescents. Un moyen comme un autre de se changer les idées... À condition d'avoir certaines prédispositions à la lobotomisation.

« Tu n'as rien à me dire ? ai-je demandé en sortant de la douche, alors que je me frictionnais les cheveux.

— Te dire quoi ? a-t-il répliqué, comme pris la main dans le sac à faire une connerie.

— Je te trouve soucieux depuis que tu as reçu cet appel. Tu es certain de m'avoir dit la vérité ?

— Ouais, que veux-tu que ce soit ? »

J'ai jeté la serviette dans le panier en osier, coincé derrière la porte de la salle de bains. Harceler mon fils par des questions dérangeantes n'arrangerait en rien le rapport de confiance que j'essayais d'installer entre nous. Il me fallait user d'une autre tactique.

« Tu me parles de cette petite Chloé ?

— Quoi ?

— Oui, la jeune fille qui est sur ton ordinateur. C'est ta chérie ?

— Papa ! s'est-il offusqué.

— Tu peux me le dire à moi. Avoue, c'est ta petite amie. »

Les joues de David se sont empourprées. Avec ses cheveux hirsutes lui retombant sur le front, il ressemblait à une fraise Tagada.

« Vous vous êtes rencontrés comment ? ai-je poursuivi.

— À la fac, a-t-il répondu en refermant le clapet de son ordinateur. Voilà, t'es content ?

— On discute, David. C'est pas la peine de t'emballer. Tu as dix-sept ans, c'est normal que tu aies une copine. D'ailleurs, il était temps.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Eh bien peut-être que grâce à cette petite Chloé, tes boutons d'acné vont disparaître.

— Je comprends pas. » Son innocence était touchante à voir.

« Tu comprendras quand tu dresseras la tente sous les draps avec elle, ai-je dit en lui tapotant le genou de la main.

— Mais... De quoi tu parles ? s'est-il renfrogné. Arrête, c'est pas une conversation qu'on a avec son père, ça.

— Et pourquoi pas ?

— Mais parce que ! Ça se fait pas, c'est tout.

— Tu préférerais en parler avec ta mère ?

— Je préfère pas en parler du tout ! Voilà. »

Il s'est replié comme un escargot dans sa coquille. Et moi, je jubilais intérieurement. Sa réaction avait quelque chose d'émouvant. Le fils qui veut pas se confier à son papa.

« OK, j'ai rien dit, ai-je poursuivi. Bon, va falloir dormir, demain on décolle à six heures et demie. »

David a éteint la télévision sans discuter.

Le lendemain matin, nous faisons route vers le parc national de la Vanoise. Si vous surfez sur le Net, et que vous cliquez sur le site du parc, vous y lirez la présentation suivante : équilibre entre la montagne d'antan et d'aujourd'hui. Un slogan qui trouvait toute sa signification au cœur de mes recherches.

Sur place, un ambassadeur du parc nous attendait. Un trentenaire grand et athlétique. Un vrai gars de la montagne. Il nous avait programmé une randonnée dans le vallon de Charpigny-le-Haut, où nous pourrions découvrir les merveilles de mère montagne et observer la biologie de la marmotte, animal emblématique des alpages.

Nous avons chaussé nos godillots de marche et une paire de raquettes. Durant la nuit, la neige était encore tombée en masse. Parcourir les sentiers sans l'équipement adéquat nous aurait privés d'un rare plaisir à nous laisser inonder par la beauté des vallons enneigés.

David ne se séparait plus de son 7D. Pendant à son cou, cet appareil était une référence en la matière. Il ne s'agissait pas d'un simple appareil photo, mais d'un outil technologique cher aux amateurs d'images et de vidéo. Aujourd'hui, de nombreux films sont tournés en numérique, et le Reflex Canon 7D reste l'instrument incontournable des réalisateurs et photographes de tous rangs.

Tout au long de l'année, je coupais mes journées d'écriture par de petites séances de sport. Vélo, randonnée, course à pied. Elles me permettaient d'évacuer un cerveau en surcharge émotionnelle. L'écriture est une implication de tous les instants. À huit heures du

matin, vous prenez votre petit déjeuner en écoutant les oiseaux chanter ; à huit heures dix, vous êtes immergé dans les rues sombres et poisseuses de Bucarest, à la poursuite d'un assassin coupable du meurtre d'une jeune aristocrate anglaise, dont le père traite des affaires douteuses avec la mafia locale. Voilà à quoi ressemble le quotidien d'un écrivain. Quitter le confort de la vie qu'il a la chance de mener, pour se retrouver au cœur de récits hypnotiques et torturés.

Le sport, disais-je, me permet d'entretenir de bons rapports entre le corps et l'esprit. Ces sorties bienfaisantes, qui parfois se révèlent douloureuses et me demandent de me faire violence, me permettent également de rester à niveau pour relever des défis tels que celui que nous abordions ce jour-là. La randonnée était donnée pour quatre heures de marche. Entre les questions et les photos, il nous fallait compter six heures. Cette étape serait la seule de la journée.

Quant à David, je doutais que la marche soit sans conséquences pour lui. Comme c'est bien souvent le cas pour les jeunes de son âge, le sport n'est pas une priorité en soi. Il serait épuisé avant moi, et cibler de longues heures à arpenter les sentiers enneigés, raquettes aux pieds, n'arrangerait pas la situation. Je n'avais pas fini d'entendre grogner.

C'est la vie !

Jérôme, notre guide, a passé la première demi-heure à nous expliquer en quoi consistaient l'entretien des sentiers, et les missions des équipes d'encadrement.

Alors que David commençait déjà à traîner les pieds et creusait la distance qui nous séparait de lui, la radio de Jérôme a grésillé. Une sonnerie a distinctement brisé le silence de la montagne, et notre guide a plaqué sa main contre sa ceinture, dégainant son talkie plus vite que Clint Eastwood.

« Radio n° 6, j'écoute.

— *Jérôme, tu es toujours avec les Bellock ?* »

Silence parasité.

« Affirmatif. Un problème ?

— *Il faudrait que vous rentriez au centre.*

— Maintenant ?

— *Oui, un appel urgent pour M. Bellock.* »

Jérôme a relâché la pression sur le bouton permettant la communication avec l'opérateur.

« Vous attendiez un appel ? m'a-t-il demandé.

— Absolument pas, ai-je répondu, intrigué. Personne ne sait que je suis ici. »

Jérôme a porté la radio à ses lèvres.

« Sait-on qui demande M. Bellock ? »

Silence parasité.

« La police. »

David, qui nous rejoignait enfin, a entendu le dernier mot prononcé par l'opérateur. Il a blêmi. Nos regards ont échangé de silencieuses questions sans réponse.

« Très bien, on revient, a dit Jérôme, avant de repositionner la radio dans sa housse. »

Précipités par la même appréhension, nous sommes arrivés au centre en très peu de temps. Même David ne s'est pas laissé distancer. Nous avons abandonné nos raquettes à l'entrée du centre, et avons suivi notre guide, qui nous a emmenés dans une pièce minuscule ressemblant à une salle de contrôle.

« Vous pouvez prendre la ligne dans le bureau d'à côté, m'a signifié l'opérateur du poste dès qu'il m'a vu apparaître.

— Merci. »

J'ai laissé mon fils en compagnie de Jérôme et son collègue. J'ai refermé la porte du petit bureau derrière moi et ai saisi le combiné.

« Franck Bellock à l'appareil.

— Bonjour, monsieur. Gendarmerie de Samoëns.

— Que se passe-t-il ?

— Il faudrait que vous puissiez vous libérer. Je vous fais envoyer un hélicoptère immédiatement.

— Pouvez-vous me dire de quoi il retourne ?

— L'équipe qui est en route vous expliquera.

— Attendez, vous ne pouvez pas me laisser sans réponse. Dites-moi si c'est grave ! S'agit-il de mon ex-femme ?

— Non, monsieur. Mais il s'est passé quelque chose chez vous, cette nuit. »

Mon cœur battait à m'en faire exploser la poitrine.

« J'ai été cambriolé ? »

Un silence à peine couvert par le brouhaha de ce qui semblait être du personnel en effervescence, ne faisait qu'accroître ma détresse. Les flics étaient chez moi, et l'urgence à me faire rapatrier dans l'heure

n'augurait rien de bon.

« Parlez ! Dites-moi ce qu'il se passe !

— Le corps de Paul Sitto, votre voisin, a été retrouvé sur votre terrain. »

Avec David, nous avons été rapatriés par hélicoptère. Un gendarme de la brigade avait la charge de ramener mon véhicule à domicile d'ici la fin d'après-midi.

Lorsque nous sommes arrivés, l'entrée du chemin desservant les quatre maisons du lieu-dit était barrée d'une bande fluorescente, et gardée par un gendarme. Quelques curieux s'agglutinaient déjà devant le périmètre de sécurité. Le brigadier chargé de nous escorter nous a fait passer la ligne pour nous emmener jusqu'au responsable des opérations.

Ma maison était ceinturée de bandages colorés, et de nombreuses voitures étaient stationnées devant mon allée. J'ai croisé le regard de David, qui semblait à la fois anxieux et fasciné. Il a levé la tête vers le ciel. Je l'ai imité et ai aperçu un hélicoptère qui tournait en rond comme un charognard prêt à plonger.

Une femme gradée aux épaulettes striées d'un liseré jaune est venue à notre rencontre. Elle était fine et élancée. Des cheveux blonds retenus en chignon et la démarche claquante, il se dégageait de son aura un charisme intimidant. L'adjudante avait les traits fins, des yeux bleus discrètement maquillés, et des lèvres pulpeuses auxquelles on ne pouvait refuser aucune requête. Sûr que cela changeait des colosses grisonnants à la voix ferme et autoritaire.

Voilà que je m'égarais.

« Monsieur Bellock ?

— Oui.

— Adjudante Sirius, s'est-elle présentée en me tendant la main.

— Que se passe-t-il ? ai-je demandé en lui rendant la fermeté de sa poigne.

— Venez avec moi, je vous prie. »

L'adjudante nous a emmenés jusqu'à l'arrière de la maison, où un

attroupement de personnel (gendarmes et médecins confondus) procédait aux photographies, relevés d'empreintes, et différentes tâches inhérentes à la procédure.

J'avais la nausée rien que de penser au calvaire qui m'attendait. David ne me lâchait pas d'une semelle. Ses pas étaient incertains, mais l'excitation liée à cette attraction inattendue semblait soulever chez lui un intérêt particulier. Profites-en mon garçon ! C'est mieux que la télé réalité. Dommage que ce soit ton père qui soit dans le confessionnal.

Alors que nous arrivions à proximité de la bâche qui couvrait ma Mustang et ma moto, un binôme de brancardiers soulevait le corps pour l'emmener jusqu'à l'ambulance. Malgré la couverture sanglée qui cachait le cadavre, une main s'est détachée de la civière et s'est offerte à nos regards meurtris. J'ai cru apercevoir la manche d'une chemise en flanelle rouge à carreaux noirs. Pas de doute, il s'agissait bien de Paul Sitto.

« Comment est-ce arrivé ? » me suis-je enquis, soulagé de ne pas être arrivé quelques secondes plus tôt, épargnant ainsi à David la vision d'une scène dramatique.

Ce genre de scène qui reste à jamais gravée dans votre esprit.

« Un de vos voisins nous a alertés dans la nuit.

— Et France, sa femme ?

— En état de choc. Elle est actuellement avec l'un de nos psychologues. Nous nous occupons d'elle, n'ayez crainte. »

Je nageais en plein cauchemar. C'était comme si je m'étais instantanément retrouvé propulsé au cœur de l'un de mes romans. Comme si j'étais victime d'une plaisanterie perpétrée par l'ironie elle-même.

« Que s'est-il passé ? » ai-je demandé pour la vingtième fois.

David était collé à moi, le doigt figé sur le déclencheur de son appareil, prêt à mitrailler à la première occasion.

« Il serait souhaitable que nous parlions de ça en privé... » dit Sirius.

J'ai compris que l'allusion était destinée à mon fils. Un brigadier nous a rejoints et a sommé David de le suivre. David m'a questionné du regard, cherchant mon approbation. J'ai hoché la tête pour l'enjoindre d'obtempérer. Ce qu'il a fait. Le brigadier et mon fils se sont éloignés vers une seconde fourgonnette.

« Je vous écoute.

— Pourriez-vous me dire si M. Sitto avait une raison particulière de se trouver chez vous en votre absence ?

— Oui, c'est moi qui le lui ai demandé avant de partir.

— Où êtes-vous allé ? »

La question m'a perturbé. J'étais revenu en catastrophe pour connaître les révélations d'un drame me concernant, et voilà que soudain, j'avais l'étrange impression d'être le suspect de l'affaire.

« J'effectuais avec mon fils un séjour de documentation.

— Vous êtes écrivain, n'est-ce pas ? a-t-elle poursuivi alors qu'elle notait sur un calepin chaque mot que je prononçais.

— En effet.

— Sur quoi travaillez-vous actuellement ?

— Une commande de mon éditeur. Un ouvrage régionaliste. Mais enfin que...

— Vous n'êtes pas dans le policier d'habitude ?

— Euh... oui, effectivement. Mais je ne fais pas que ça.

— J'ai lu certains de vos bouquins.

— Ah.

— Vous documentez-vous de la même manière lorsque vous écrivez un polar ? »

Ces questions sans lien aucun avec la mort de mon voisin me déstabilisaient. Était-ce un piège ou simplement de simples questions de formalité ?

« Pas systématiquement, mais oui, cela m'arrive aussi.

— Organisez-vous également des séjours à travers le pays lorsque vous vous documentez pour écrire vos polars ?

— Euh... non, je dois dire que non. J'ai rencontré une fois ou deux certains représentants de l'ordre pour obtenir quelques précisions. Mais c'est tout. En quoi cela concerne-t-il mon voisin ?

— Je suis tenue de vous questionner sur vos activités. Pour mieux comprendre votre routine, savoir comment vous fonctionnez, et peut-être trouver une piste sur le meurtre de M. Sitto.

— Meurtre ? »

L'adjudante venait de me planter un piquet métallique dans la poitrine. J'ai senti le sol se dérober sous mes pieds, et mon être tout entier se faire aspirer dans un trou sans fond.

« Vous avez dit meurtre ? ai-je bêtement répété.

— Affirmatif. »

À l'angoisse, se mêlaient peur et colère. Mon désir d'exploser n'était que partiellement rasséréné par le besoin d'obtenir des réponses.

« Allez-vous enfin me dire, en détail, ce qui s'est passé chez moi ? »

L'adjudante n'a pas interrompu sa page d'écriture, et a finalement refermé son petit carnet.

« D'après Mme Sitto, M. Sitto, qui semblait souffrir d'insomnies, s'est levé à trois heures du matin pour se préparer un lait chaud. Mme Sitto s'est rendormie. À son réveil, vers sept heures, elle a constaté que son mari n'était pas dans la maison. Elle l'a appelé, cherché, mais ça n'a rien donné. Alors se souvenant de la promesse qu'il vous avait faite, elle est venue jusque chez vous. Et elle l'a trouvé mort au milieu du terrain, une pioche plantée au milieu du dos. M. Flandreau, l'un de vos voisins, a entendu hurler et est venu à la rencontre de Mme Sitto. C'est lui qui nous a alertés.

— Une pioche dans le dos ? »

Effectivement, en revoyant les brancardiers hisser la civière, il m'a semblé voir une tâche sombre maculer le sol. J'ai tourné les yeux en direction de la scène de crime, mais trop de personnes piétinaient les alentours pour que je parvienne à voir quoi que ce soit.

« Mme Sitto nous a indiqué que son mari vous avait promis d'aller chez vous durant votre absence. Vous confirmez ?

— Oui, ai-je répondu, encore sonné par les événements. J'ai emménagé il y a peu de temps, et je n'ai pas encore eu l'occasion de faire construire un second garage pour abriter une Ford Mustang et une moto que je cache sous la bâche située derrière la maison. J'ai demandé à Paul...

M. Sitto de bien vouloir jeter un œil de temps en temps.

— M. Sitto avait-il les clés de votre maison ? Car nous n'avons rien retrouvé sur lui.

— Non. Il devait juste surveiller les deux véhicules. La région a connu quelques vols l'été dernier. De nature angoissée, je ne suis jamais tranquille lorsque je m'en vais.

— Je vois, a conclu l'adjudante. Restez dans les parages, un brigadier vous délivrera une convocation pour votre déposition. Pour les nuits à venir, je vous demanderai de loger chez des amis, de la famille ou à l'hôtel. Nous allons mettre votre maison sous scellés.

— Mais comment vais-je travailler ?

— Cette histoire relève d'une affaire d'homicide, monsieur Bellock. Vous qui écrivez du polar, devriez savoir qu'une scène de crime doit faire l'objet de minutieuses recherches, et que lesdites investigations ne doivent pas être compromises par de nouvelles empreintes, ou des objets qui changent de place.

— Pourrais-je au moins me servir de mon bureau ? Il est dans le mazot, loin de la maison. »

L'adjudante semblait user d'un certain self-control pour ne pas m'envoyer paître. Certes, je pouvais parfaitement correspondre au profil du suspect numéro un ; mais à ce moment précis, la présomption d'innocence prenait tous son sens.

« Je verrai ce que je peux faire. Mais attendez l'autorisation avant d'entrer dans le mazot. Nous devons tout d'abord l'inspecter. Vous comprenez ? »

J'ai acquiescé, contraint et forcé de me soumettre aux exigences de la police. Compte tenu de ma part de responsabilité dans ce qui était arrivé à Paul, il m'était impossible de contrarier l'enquête en cours. J'appréhendais déjà ma prochaine rencontre avec France. Allait-elle m'accabler du malheur qui la frappait ? Ou allait-elle m'aider à comprendre ce qui s'était réellement passé ?

Et David dans tout ça ? Devais-je le renvoyer chez sa mère ?

Non, la gendarmerie ne le permettrait pas. David devrait également être auditionné. Et Nathalie, comment allait-elle prendre la chose ? Comment allais-je lui annoncer que notre fils devrait répondre à des questions dans une affaire de meurtre ? Et qui plus est, un meurtre qui s'était produit dans la propriété de son ex-mari...

J'étais bon pour un nouveau procès. Dès que l'affaire serait réglée, Nathalie allait demander une interdiction de droit de garde. Je n'y couperais pas.

S'étant déjà éloigné de quelques mètres, l'adjudante Sirius s'est retournée.

« Monsieur Bellock, si je peux me permettre, lorsque vous écrivez du polar, je vous conseillerais d'organiser également de petits séjours liés à votre documentation. Il y a pas mal d'erreurs dans vos écrits. Vous relatez vos histoires policières avec une certaine liberté, qui n'est pas toujours ancrée dans la réalité. Vous savez, les policiers et les gendarmes lisent aussi. Ils sont également partie intégrante de votre

lectorat. Il serait dommage de les décevoir pour des détails erronés qui pourraient être évités. »

Pour qui se prenait-elle celle-là ? Le moment était-il bien choisi pour ce genre de réflexion. Cette dame n'at-elle jamais entendu parler de la susceptibilité des écrivains ? Une seule réponse est apparue à mon esprit.

« Je serai plus vigilant, c'est promis. »

Dans la journée, je me suis rendu à l'hôtel Génépi de Samoëns, et ai réservé une chambre pour deux personnes et pour quatre nuits. J'ai téléphoné à mon éditeur pour lui expliquer la situation et les retards qu'il lui faudrait envisager pour la parution de l'ouvrage. Gêné mais compréhensif, il m'a assuré de sa sympathie, et dans une blague plutôt bien enrobée, m'a laissé entendre que je tenais là un beau sujet pour mon prochain roman.

Il ne perdait pas le nord, celui-là.

J'en ai profité pour annuler les nuitées que j'avais réservées dans les chambres d'hôtes.

Lorsque je suis remonté dans la chambre, David était allongé sur son lit, téléphone accroché à la main. Il scrutait l'écran, à l'affût d'un appel important. Son teint était livide. Plus qu'inquiet, il semblait effrayé.

« Ça va ? » lui ai-je demandé pour la forme.

Il n'a pas répondu, hypnotisé par son écran éteint.

« Eh oh... David. »

Il a brusquement relevé la tête.

« Tu veux en parler ? »

— Parler de quoi ?

— Eh bien, de tout ça.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— Comme tu veux, me suis-je résigné en prenant la direction de la sortie. Je vais à la gendarmerie. Je n'ai pas la patience d'attendre leur convocation. Tu ferais bien de m'accompagner. Qu'on en finisse avec la paperasse.

— Je crois que je vais rester là, a-t-il sagement répondu. J'ai envie d'être tranquille. Je ne suis pas certain de bien avoir digéré ce qu'on a vu tout à l'heure. »

Cela se défendait. David n'était pas tenu d'enfreindre les procédures comme je le faisais. Quant à moi, j'avais besoin de rebondir. De rapidement passer à autre chose, même si je savais que je n'en avais pas fini avec les interrogatoires.

J'ai quitté l'hôtel.

À dix-neuf heures trente, j'ai enfin abandonné la gendarmerie. La déposition ayant duré plus de deux heures, j'ai décidé de prendre l'air avant de rentrer à l'hôtel. Histoire de mettre à plat toutes ces émotions désordonnées qui saccageaient la rutilance de mon esprit.

Je ne pouvais m'empêcher de visualiser cette image à l'infini. Celle du bras de Paul pendant de la civière, plus froid et plus rigide qu'une barre à mine. Mon cerveau avait photographié la scène, elle y resterait ancrée à jamais.

J'ai garé la voiture à proximité du cordon de sécurité placé par la gendarmerie quelques heures plus tôt. J'ai franchi la délimitation, suis passé sous le lacet orange, et ai emprunté à pas de loups le chemin menant jusqu'à ma maison. Celle de France était fermée. Volets clos et éclairages extérieurs éteints, le chalet des Sitto était en deuil. Sans doute France était-elle allée dormir chez ses enfants. Sur la rive opposée du chemin, les maisons des Flandreau et des Bessan paraissaient tout aussi inanimées, à la différence qu'elles étaient habitées. De discrètes lumières tamisées s'échappaient des fenêtres, apportant un peu de douceur au vieux cœur qui battait dans ma carcasse.

La neige crissait sous mes pas. Je craignais d'éveiller l'attention des voisins. Devoir me justifier une énième fois sur ma présence ici ne faisait pas partie de mes prérogatives. Je tenais à ma tranquillité. La solitude qui m'avait cruellement manqué ces dernières heures, semblait enfin me rattraper. J'allais pouvoir me replonger dans ma béatitude. Celle qui était ma source d'inspiration, mon équilibre.

Quelques flocons commençaient à éclaircir notre ciel de décembre. Encore une nuit comme la précédente, et toutes les traces de pas photographiées et analysées seraient recouvertes dès l'aube. Je suis resté derrière la barrière délimitant ma propriété, observant le décor, tentant désespérément de remonter le temps pour visualiser la scène qui s'était produite quelques heures plus tôt.

Une série de traces allant du portillon jusqu'à l'abri de jardin, était

parsemée de petites balises jaunes numérotées. Certainement les pas de Paul. Les marques se dirigeaient ensuite vers le centre du terrain, où son corps avait été découvert. Des dessins plus importants creusaient la neige autour de ce qui semblait être le lieu de l'affrontement. Sans aucun doute, il y avait eu lutte.

Une seconde série de traces, certainement celles de l'assassin, démarrait de la barrière, à quelques mètres de moi, et filait en zigzag rejoindre les premières.

Mais que s'était-il passé ? Pourquoi aurait-on voulu s'en prendre à Paul Sitto ? Certes, Paul avait son caractère. Mais engendrer une vendetta à son encontre relevait de la pure science-fiction. Il était bourru et savait être désagréable envers ses semblables lors des mauvais jours. Mais aucune engueulade ne méritait tel châtimement.

Et si ce n'était pas Paul qui était visé. Après tout, c'est dans ma propriété qu'avait eu lieu le drame. C'était peut-être à moi qu'on en voulait. Ce qui, d'ailleurs, était probablement le cas. On voulait m'atteindre, et l'assassin s'était trompé de cible. Rien qu'à cette idée, j'ai senti mon estomac se nouer et mes jambes faiblir.

Je refusais de croire à cette hypothèse. Pourtant le gendarme qui avait pris ma déposition y avait fait allusion. Il m'avait demandé si j'avais des ennemis, si Paul en avait. J'avais simplement répondu par la négative, occultant le raisonnement dissimulé de la question. Pourtant, cette théorie n'était malheureusement pas à écarter. C'était même pire, car plus le temps passait, plus elle était à envisager sérieusement.

Lorsque j'ai débuté ma carrière d'écrivain, plusieurs auteurs m'ont mis en garde contre le culte de la personnalité. Cette attraction dangereuse qu'ont parfois les admirateurs. À l'évocation du sujet, souvent je riais. Je commençais à me faire connaître et je ne m'imaginais pas dans un tel rôle. Non, ça, c'était pour les grands écrivains, les auteurs de renom. Pas pour l'auteur provincial que j'étais. Vivre de mes écrits me paraissait à l'époque utopique. Un rêve que je n'atteindrais jamais. Le destin en a décidé autrement. Mon travail a payé et je me suis retrouvé en l'espace de quelques publications, salarié de ma passion. Je m'estimais déjà chanceux. Quand de grands auteurs vendent cent mille ouvrages la première année d'exploitation, j'en vends trois fois moins. Je ne suis ni médiatisé ni courtoisé par les grandes maisons d'édition. Je dois mon

train de vie à huit heures d'écriture quotidiennes, et à un éditeur ambitieux qui a du nez pour les affaires. Non, je ne suis pas un enfant des médias, et cela me convient parfaitement. On m'a souvent suggéré d'écrire sous un pseudonyme aux intonations américaines. *Ce serait plus vendeur*, me disait-on. J'ai toujours refusé cette alternative, persuadé qu'un auteur devait assumer ses écrits. La critique est parfois cruelle mais elle fait partie du jeu. Je sais que cela peut faire cliché, mais je la crois même indispensable à toute évolution. Si un jour je devenais aussi célèbre que Marc Levy, Stephen King ou autre Steinbeck, alors là peut-être que oui, j'envisagerais de changer mon nom. Pas pour fuir l'appétit carnivore des chroniqueurs de haut rang, mais simplement pour préserver ma tranquillité. Je n'ai jamais couru après la célébrité. Tout ce que j'ai toujours souhaité, c'était vivre ma passion et manger grâce à elle. Aujourd'hui, c'est le cas. Cela me suffit.

Mon nom n'est pas une valeur sûre. À ma connaissance, je n'ai pas de fans. Juste des lecteurs avec qui j'ai le plaisir de partager de beaux échanges. Je vais certainement passer pour un dinosaure, mais me croiriez-vous si je vous disais que je n'ai ni compte Facebook ni compte Twitter ? Je hais ces réseaux sociaux. Tellement sociaux que ceux que l'on nomme les addicts, ont perdu toute notion de socialisation. Je me souviens qu'étant gosse, lorsque la sonnerie retentissait à la fin d'une journée d'école, nous soulevions un joyeux tumulte claironné par des cris et des chahuts. Aujourd'hui, le premier geste des mômes est de sortir le portable, et d'interroger tous les comptes sur lesquels ils sont inscrits. Et ça me terrorise.

Jamais je n'ai été la proie d'un taré s'identifiant à l'un de mes personnages ni d'un psychopathe voulant reproduire le schéma des meurtriers à qui je donne naissance. Non, rien de tout cela. Pourquoi serait-ce le cas aujourd'hui ?

Ma pauvre maison était en sommeil. Ses volets étaient ouverts et aucune lumière ne venait égayer l'intérieur pourtant si confortable de son antre. Et ma Mustang ? Sans protection. Pas plus que la moto qui lui tenait compagnie. Curieusement, je ne ressentais aucune inquiétude. Je savais que le site était clos et que les camions de la gendarmerie effectueraient désormais leurs rondes dans le quartier. Ce qui me manquait le plus, restait l'irascible besoin de me rendre dans mon mazot. Retrouver mes couleurs, mes éclairages, mes livres. Mon

bureau est à l'image de la chambre d'adolescent que j'ai toujours voulue. Un moyen de garder inconsciemment un pied dans un univers n'appartenant qu'à moi. J'aurais donné cher pour m'asseoir quelques instants derrière mon ordinateur, et relire mes chapitres récemment écrits. M'emplir les poumons de cette odeur de bois neuf, respirer les arômes d'une solitude apaisante. Ce soir-là, j'ai réellement pris conscience de ma chance à avoir ce que je possédais. Malgré les accidents de la vie, malgré les aiguillages parfois hasardeux de mes choix, j'ai toujours su tirer le meilleur du positif. Au moins une qualité qu'on ne pourrait m'enlever. Ajoutez-la à mon objectivité, et vous en aurez deux. Ce n'est pas si mal pour un homme accablé par tous les défauts du monde, dixit mon ex-femme.

Un bruissement sourd a brisé le silence funeste des lieux. Je me suis retourné, pensant avoir localisé la résonance derrière moi. Rien. Pas même un murmure. J'aurais pourtant juré avoir entendu le bruit de la neige écrasée sous le poids d'une botte. Puis en relevant la tête quelques mètres plus haut, j'ai vu des amas blancs, glacés, se décrocher d'un chêne, et s'écraser sur le sol avec une brutalité presque silencieuse.

Quel idiot ! La journée m'avait rendu paranoïaque.

Je me suis dirigé vers mon 4x4, tout en prenant soin d'effacer mes traces de pas à l'aide d'une branche feuillue, grâce à laquelle je balayais mon passage à reculons. Une vieille technique indienne que j'avais retenue d'un western.

De plus en plus allumé, le garçon !

À mon arrivée à l'hôtel, le parking était désert. Je suis monté dans la chambre et en ouvrant la porte, des effluves nauséabonds m'ont saisi à la gorge. Ça sentait le... Non, ce n'était pas possible. Pas ça, en plus...

J'ai jeté la clé sur le canapé et me suis dressé face à David. Il était encore vautre sur le lit, le nez dans son netbook. La fenêtre grande ouverte, mon fils s'offrait le luxe de chauffer l'extérieur un 30 décembre.

« Bon Dieu, tu te crois en été ? ai-je aboyé.

— Ben quoi ! C'est pas toi qui payes le chauffage ! » a-t-il riposté, la voix chevrotante.

J'ai immédiatement refermé la fenêtre, sous le regard embarrassé

de mon fils. Il avait quelque chose à se reprocher, cela allait sans dire.

« Non, je ne paye pas le chauffage, ai-je répliqué. Mais le gérant de l'établissement, oui. C'est pas parce qu'on paye la nuit qu'on est obligés d'être irrespectueux.

— Désolé, j'y penserai la prochaine fois.

— T'as plutôt intérêt. Tout comme tu as intérêt à me donner une explication valable sur le reste. » David s'est brusquement redressé sur le lit, ce qui n'était pas dans ses habitudes nonchalantes.

« Une expl... quoi ? De quoi tu parles ? bafouillait-il, tentant de se défendre.

— Cette odeur, tu me l'expliques ?

— Odeur ? Quelle odeur ?

— Ne me prends pas pour un con, David. »

Je me suis approché vivement de lui, bondissant presque sur le lit pour lui prendre son netbook.

« Hé ! Qu'est-ce que tu fais là ? » a-t-il braillé, protégeant son ordinateur entre ses bras.

De la main gauche, j'ai saisi son épaule et l'ai plaquée contre l'oreiller. De la droite, je lui ai subtilisé l'appareil de force. Une fois l'ordinateur en main, j'ai relâché mes étreintes. Un coup d'œil rapide avant de claquer l'écran sur le clavier.

David se liquéfiait à vue d'œil. J'ai levé le netbook à hauteur de mon visage. « Tu me prends vraiment pour un con !

— Mais papa, tu délirés ou quoi ?

— Ton ordinateur était éteint. Tu faisais semblant de le regarder.

— J'allais l'allumer quand tu es entré... » s'est-il passablement défendu.

J'ai jeté le netbook sur la couette. Il a rebondi et a failli tomber par terre. David l'a rattrapé in extremis.

« David, moi aussi, j'ai fait le lycée, ai-je grondé en posant les poings sur mes hanches, pour garder tout leur contrôle. Cette pièce pue le shit !

— N'importe quoi ! s'est-il offusqué.

— Ta gueule ! »

David a enroulé ses bras autour de l'ordinateur, puis s'est affaissé comme un chien qui sait, d'instinct, qu'il va prendre une correction.

J'ai levé un index accusateur dans sa direction.

« David, tu fumes de l'herbe. Dis-moi le contraire et je t'en colle

une. Une beigne mémorable qui fera tourner ta mèche sept fois avant d'exploser tes boutons les uns après les autres. »

Il n'a rien dit.

« Comme tous les petits trous du cul de ton âge, tu as l'intime conviction que les adultes ne sont que de pauvres cons que l'on peut endormir avec n'importe quoi. J'ai eu ton âge. J'ai manié le mensonge comme personne. Et cette odeur, je la connais.

— Si tu la connais, c'est que tu l'as fumée... a-t-il chuchoté, prenant un risque incommensurable, mais discret de par sa fièvre.

— Jamais de ma vie, je n'ai touché à cette saloperie. J'aurai pu, mais j'ai choisi de ne jamais me laisser tenter. À travers tes discours, tu t'évertues à nous trouver des différences pour légitimer ton besoin de me fuir. Eh ben, je viens d'en trouver une. Une grosse différence. Appelle ça volonté, conscience, vertu, j'en ai rien à foutre. Toujours est-il que je n'ai jamais eu besoin de faire comme les autres pour être quelqu'un. »

David avait peur. Je le sentais. Mais au fond, avait-il réellement peur de moi ? J'en doutais. Mis à part une gifle ou deux, jamais je n'avais levé la main sur mon fils. Je ne fais pas partie de cette génération de parents que l'on craint. Quand j'étais gamin, oui, nous avions peur de l'autorité parentale. Parce qu'elle représentait quelque chose pour nous. Le respect, entre autres. Lorsqu'un enseignant vous sanctionnait, une autre série de punitions attendait à la maison ; quand un professeur vous collait une calotte en plein cours, une autre suivait après la classe. Je ne dis pas que c'était bien, mais ça n'a jamais emmené personne sur les sentiers de la délinquance. Aujourd'hui, dès qu'un prof lève la voix, il est traduit en justice, muté, et victime de représailles. Encore heureux que nous ne vivions plus au Moyen-Âge, sinon tous nos enseignants seraient donnés en pitance aux loups.

Quoi qu'il en soit, je peux dire sans fierté que je fais partie de mon époque, bien malgré moi. On essaie d'élever ses enfants du mieux que l'on peut, on les arrose d'attentions et de cadeaux pour, au final, en faire de beaux ingrats. Et les menaces sont prises à la rigolade par-dessus le marché.

David m'a peut-être craint à une époque. Mais à dix-sept ans, et sortant de la crise conjugale de ses parents, il avait en sa possession tous les moyens pour se poser en victime. David n'avait pas peur de

moi, non. S'il le voulait, il pourrait très bien m'envoyer me faire foutre, appeler sa mère et couper les ponts. Je suis peut-être pessimiste, mais les liens que jadis nous appelions fraternels, ne sont plus que de lointains souvenirs ancestraux. Faites comprendre à un adolescent qu'il vous a sincèrement déçu, il n'en aura rien à foutre. Par contre, confisque-lui son téléphone, et le monde s'écroule autour de lui, le plongeant dans l'hystérie la plus totale.

Je brosse un tableau noir, je m'en rends compte. Surtout que j'ai tendance à généraliser lorsque je suis en colère. Encore un défaut que vous pouvez ajouter à mon palmarès. Mais toute cette histoire pour dire que mon fils ne ressentait aucune crainte à mon égard. Mais une peur réelle pour quelque chose d'autre. Et ne pas savoir de quoi il était question me rendait malade.

« Où tu la caches ?

— Quoi ?

— Ton herbe ou ton shit en barres, où tu les caches ?

— Je te jure, p'pa, j'avais qu'un seul joint. Je l'ai retrouvé dans ma poche, j'ai rien d'autre. »

J'ai bondi sur le matelas, ai saisi David par le col de son polo, et l'ai tiré à moi jusqu'à le faire sortir du lit. Je l'ai plaqué contre le mur.

« Putain David, ne m'oblige pas à me répéter. Cette histoire se serait passée ne serait-ce qu'il y a trois ans, tu te serais contenté d'un sermon et d'une punition proportionnelle à ton méfait. Mais t'es presque un homme aujourd'hui. Du moins, c'est ce que tu veux laisser paraître. Alors si tu veux que je te considère comme tel, il te faudra assumer tes actes. »

David a éclaté en sanglots. Je ne l'avais pas vu pleurer depuis... Depuis l'époque où je vivais encore avec sa mère. J'ai desserré mon étreinte, atteint par le chagrin de mon rejeton. Quelque chose clochait. David n'était pas du genre à se laisser submerger par ses émotions ; encore moins devant ses parents.

J'ai posé mes mains sur ses épaules. David était inconsolable. L'espace d'une seconde, je me suis retrouvé quelques années en arrière, lorsque je le réprimandais pour des bêtises sans importance. Je me suis délesté de toute forme d'hostilité, m'ouvrant à lui comme j'aurais peut-être dû le faire plus tôt.

« David, parle-moi. Quel est le problème ? »

Il ne parvenait pas à prononcer un traître mot. Sa tristesse se muait

en détresse. Je le sentais. Cette peur qui le gangrenait depuis ces dernières heures était en train de faire surface, saisissant mes entrailles comme un pressoir.

«David, je suis ton père, je peux t'aider. Mais il faut que tu me parles. »

David a relevé ses yeux rougis et boursofflés. Mon regard a transpercé le sien. Plus d'animosité entre nous. Juste une émouvante compassion. Ce genre de sentiment qui s'insinue en vous juste par le biais d'un regard, d'une attention.

« Je suis dans le pétrin, a-t-il enfin lâché.

— Dans quel pétrin ?

— Le... le genre de pétrin dont on ne sort pas... »

Puis il a de nouveau fondu en larmes.

« David, aucun problème n'est sans solution. Si tu me dis de quoi il retourne, je te promets de résoudre cette affaire avec toi. »

Il a haussé les épaules. Il n'était pas convaincu, comme s'il avait abandonné tout espoir.

« David... »

Il a renflé, s'est légèrement calmé, puis reprenant son souffle, m'a annoncé droit dans les yeux :

« Papa, c'est moi qui ai tué Paul Sitto. »

« Tu as quoi ? »

— Si Paul Sitto est mort, c'est à cause de moi. »

Mes bras ont glissé le long de ses épaules et ont claqué sur mes cuisses. J'ai fait un pas en arrière et, assommé par la nouvelle, me suis laissé tomber sur le lit. Finalement, mieux valait que je reste assis pour la suite.

« David, lorsque Paul a été tué, tu étais avec moi, ai-je bredouillé. Qu'est-ce que tu me chantes ? »

David a glissé le long du mur. Assis, il a encerclé ses jambes avec ses bras. Ses yeux étaient braqués sur le plancher. Il peinait à trouver les mots. Puis, enfin :

« Hier, j'ai reçu un coup de fil dans la voiture... Tu te souviens ? »

Bien sûr que je m'en souvenais. Il y avait tout d'abord eu l'appel de sa petite copine Chloé, puis ensuite, le deuxième qui avait soulevé l'inquiétude de mon fils. Après l'appel, David était passé de l'état d'euphorie à celui d'asthénie en à peine deux secondes.

« Oui, et alors ? »

— Ce n'était pas une erreur.

— Je m'en serais douté.

— Il m'a retrouvé.

— Qui ça ? »

David a échappé un hoquet de lamentation, puis a poursuivi :

« Je ne sais pas comment il s'appelle. C'est un type que j'ai rencontré à Lyon il y a quelques mois.

— Qu'est-ce qu'il te veut ?

— Il m'a retrouvé, papa, je suis cuit.

— Qu'est-ce qu'il te veut ? » ai-je répété, curieux, même si ma voix trahissait un agacement certain.

David n'osait pas aller plus loin. Mon inquiétude qui jusque-là était

maîtrisée, se muait lentement en une cruelle appréhension. Qu'avait-il pu faire de si grave ?

« Tu ne vas pas être content, a-t-il fini par dire, un sourire crispé au coin des lèvres. »

Tu m'en diras tant ! me suis-je dit à moi-même.

« Au point où j'en suis... Crache le morceau. »

David a plongé son regard dans le mien avec une résignation qui faisait peine à voir. Il savait qu'il allait m'annoncer quelque chose de grandiloquent, mais cherchait encore la forme pour enrober le colis.

« Un jour, ce type s'est pointé à la fac, a-t-il dit. Certains étudiants le connaissaient. Il n'avait pas l'air méchant. Au contraire, les autres semblaient l'apprécier. Il est du genre... tu sais... cool, sympa mais... un brin manipulateur.

— Mais encore ?

— Il est... plus âgé. Il doit être proche de la trentaine. Depuis la rentrée, il est venu presque toutes les semaines. Certains l'attendaient comme le messie. Il est... C'est un dealer. »

Là aussi je m'en serais douté. J'attendais la prononciation du mot mais n'y étais pas plus préparé que je ne l'espérais.

« Et tu lui as acheté des trucs, j'imagine. Notamment la chose nauséabonde que tu as répandue dans la chambre. »

David a acquiescé.

Rien de bien compliqué à comprendre jusque-là. Ce qui me triturait les boyaux, c'était de savoir si David était devenu un client régulier ; et si oui, depuis combien de temps était-il tombé dans la dope...

« Depuis quand tu te drogues ? »

David a écarquillé les yeux, surpris par ma contenance à aborder le sujet.

« Je ne me drogue pas ! s'est-il insurgé.

— Tu achètes de la came à un dealer, et tu la fumes. Si, David, tu te drogues.

— C'est juste un peu de fumette. J'ai jamais pris de pilules ni de substances à injection. Je lui ai juste acheté un peu d'herbe. »

C'est inouï cette faculté qu'ont les ados à dédramatiser tout ce qui est grave, notamment ce qui a vocation à plonger une vie vers le désastre.

« Bref, passons. Quand lui as-tu acheté de la dope pour la première

fois ?

— C'était au mois d'octobre, a-t-il répondu en se focalisant de nouveau sur les lattes du plancher.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi as-tu acheté cette merde ?

— Pour faire comme les autres, a-t-il répondu, meurtri par la honte. Tous les gens que je connais fument plus ou moins. J'ai voulu m'intégrer, participer aux soirées étudiantes, devenir l'un d'entre eux.

— Et tu n'y serais jamais parvenu sans fumer ?

— J'en sais rien. J'aurais pas dû, je sais... »

Nous nous rendons souvent compte des choses lorsqu'il est trop tard. J'ai préféré garder cette remarque pour moi. Pour l'heure, mon fils était suffisamment accablé par les conséquences de sa stupidité. Et la mienne de stupidité dans tout ça... Y était-elle pour quelque chose ? Vraisemblablement, oui. Au lieu de passer mon temps à étudier des plans pour la maison, ou à négocier les termes de mon contrat avec mon éditeur, j'aurais dû m'impliquer davantage dans la vie de mon garçon. Être présent, tenir mon rôle de père même si la distance qui nous séparait était plus importante que jadis. J'aurais dû entretenir le dialogue avec sa mère, ne pas me décharger de cette responsabilité.

« Est-ce que tu lui en as acheté beaucoup ?

— En fait, chaque fois que je le voyais.

— Mais bon Dieu ! Comment payais-tu tout ça ? »

La réponse tardait à venir. Une réponse qui ne me plairait pas.

« Au début avec mon argent de poche.

— Et ensuite ?

— Ensuite... (Il a marqué une pause, choisissant les mots qu'il allait prononcer...) Je lui prenais une quantité plus importante, que je revendais à d'autres étudiants...

— Ce qui te permettait d'avoir ta dope à l'œil ! » l'ai-je interrompu. David a opiné.

J'étais partagé entre le besoin rassérénant de lui tourner une gifle, et celui de le prendre dans mes bras pour l'apaiser, lui assurer que tout irait bien. J'ai opté pour la frustration. Le rôle d'un père est d'aiguiller son enfant, pas de l'abandonner aux effets de ses erreurs. Mais comment garder sa raison et choisir les meilleures attitudes lors de tels événements ?

« En résumé, tu as acheté de la drogue à ce mec, tu en as revendu de ton côté, et aujourd'hui tu me dis que tu es responsable de la mort de notre voisin. Maintenant, j'aimerais comprendre. Quel lien penses-tu qu'il y ait avec cette histoire ?

— Eh ben, vu que j'étais devenu un assez bon client, ce type a commencé à me faire confiance. Il savait que j'écoulais son herbe autour de moi. Mais ça ne le dérangeait pas. Plus je le sollicitais, plus il vendait. Ce que j'en faisais ensuite, il s'en foutait.

— Merde David, mais dans quoi tu t'es fourré ? » ai-je gémi, me massant les tempes du bout des doigts.

David a laissé s'écouler un minuscule temps de réflexion. Je devais encaisser, et lui, trouver les mots justes pour la suite.

« Il y a trois semaines, a-t-il poursuivi, j'ai eu pas mal de commandes. Les fêtes se profilaient et les étudiants voulaient du stock pour les vacances. Alors j'ai passé une commande importante. Le type me l'a apportée dès le lendemain. Je lui ai demandé de me faire crédit, juste quelques jours afin de réunir la somme. Il a accepté, sous la condition de lui rendre l'argent sous quatre jours. Ce qui était largement suffisant pour récupérer le pognon auprès de mes acheteurs.

— Et alors, que s'est-il passé ? Tu ne vas pas me dire que tu as voulu le doubler quand même ? !

— Non, pas du tout. Mais le jeudi soir, à la sortie de la Fac, je me suis fait tomber dessus par trois zonards. Ils m'ont racketté. Je leur ai donné tout ce que j'avais, sinon j'étais bon pour me faire tabasser.

— Tu leur as donné quoi ? L'herbe ou l'argent ?

— L'argent. L'herbe, je l'avais déjà fourguée aux acheteurs. »

Et un uppercut dans l'abdomen, un ! J'en ai pris des mandales dans la vie, sous toutes leurs formes. Mais là, j'avoue avoir ramassé la trempe la plus inoubliable de toute ma vie.

« Et ta mère dans tout ça ? Elle le sait ? Tu lui en as parlé ?

— Bien sûr que non !

— Mais pourquoi David ? Pourquoi ?

— Parce que tu la connais, elle m'aurait emmené chez les flics, m'aurait obligé à tout déballer. Si j'avais fait ça, tu imagines les représailles ?

— Tu aurais dû lui en parler. Elle aurait fait ce qu'il fallait.

— Tu connais pas ce genre de types, a-t-il répliqué avec ardeur. Celui-là, sous ses airs de brave gars, est un dangereux. Un vrai, je veux

dire.

— Et tu lui as expliqué la situation à ton gars ?

— Évidemment ! Je l'ai vu le lendemain et lui ai dit ce qui m'était arrivé la veille. Et puis là, le sympathique petit dealer de quartier s'est transformé en une espèce de golem. Il m'a choppé la gorge d'une seule main, et m'a ordonné de lui dégoter le pognon pour la semaine suivante, sinon il saurait où venir me trouver et me ferait passer un sale quart d'heure.

— Et bien entendu, tu ne pouvais pas.

— Non.

— Comment as-tu fait pour l'éviter jusque-là ?

— J'ai fait sauter la fac jusqu'aux vacances. Mais il est là maintenant. Il sait que je crèche chez toi. Il a retrouvé ma trace. »

Tout concordait à présent. Lorsque j'avais proposé à David de venir me rejoindre pour les vacances, il n'était pas franchement motivé. Grâce à l'appui de Nathalie, nous avons pu lui faire changer d'avis. Aujourd'hui, je me rends compte que l'intervention de mon ex-femme n'a eu aucun impact sur la décision de David. En fait, s'il était venu ici, c'était pour fuir Lyon. Se couper du monde et ses emmerdes.

En d'autres circonstances, lorsque l'avant-veille nous avons eu notre accrochage, il n'aurait pas hésité à prendre son paquetage pour repartir à Lyon. Et malgré le clash, il avait décidé de rester, à ma grande surprise. Et moi qui croyais que c'était grâce à l'autorité paternelle que je lui avais fait changer d'avis. Quel naïf !

« Admettons, ai-je dit. Donc, il t'a téléphoné. Et maintenant, tu penses qu'il est à ta recherche, ici.

— Ça ne fait aucun doute.

— Génial. Mais quel rapport avec Sitto ? » Bien que connaissant déjà la réponse, je voulais l'entendre de sa bouche.

« Ces gars-là ont des antennes partout. Il me traque. Il a certainement fait des recherches pour trouver ton adresse. Je suis persuadé qu'il s'est pointé l'autre nuit chez toi pour m'emmener ou... pour me faire comprendre qu'il ne plaisantait pas. C'est lui, p'pa. C'est lui qui est tombé sur Paul Sitto. Et il l'a pris pour toi. C'est toi qu'il pensait avoir zigouillé. Pour m'atteindre moi ! »

David produisait de petits spasmes nerveux. Les larmes ne cessaient d'inonder son visage. Il était pétrifié. Dans sa situation, qui ne le serait pas ? Après avoir entendu ce laïus sorti tout droit de l'un

de mes polars les plus cauchemardesques, j'avoue m'être laissé saisir à mon tour par l'effroi. Qu'il est si facile de créer des situations venimeuses à travers les pages d'un bouquin ! Mais quand ce genre de chose vous arrive, vous revenez vite à la réalité, et la trouille devient prépondérante. Vous n'êtes plus qu'un individu lambda désarmé, incapable d'affronter ne serait-ce que l'idée que cette situation puisse vous arriver.

« Penses-tu sincèrement que les petits dealers qui font la sortie des écoles sont capables de choses pareilles ? Ce n'est pas un film, David. Qu'il te mette la pression pour récupérer son argent, je veux bien. Mais de là à commettre un homicide...

— Oh si, p'pa. Je sais qu'il en est capable, a pleurniché David. J'ai su plus tard que ce type faisait partie d'une chaîne de revendeurs. Un vaste réseau où tout est hiérarchisé. Généralement, les petits fournisseurs gagnent leurs gallons en commençant par refourguer leur came aux étudiants. Puis s'ils donnent satisfaction, ils traitent d'autres affaires. Ce sont des requins. Nous, les étudiants, ne sommes que la première étape de leur pyramide. Ils y mettent tout ce qu'ils ont. Leurs vies en dépendent, tu comprends ? »

J'essayais de réfléchir. Que faire ? Alerter la police ? Prévenir Nathalie ? Ce qui reviendrait au même... Essayer de régler cette affaire de la manière la plus légale possible ? Mais au milieu de tout ça, et si David disait vrai, il y avait eu homicide. Non, impossible de régler ça discrètement. À moins de payer ce salopard de junkie, et faire l'impasse sur le reste. Jouer les idiots si toutefois les flics trouvaient une corrélation entre les deux affaires...

Non, je ne pouvais me résoudre à envisager cette solution. Surtout, ne pas jouer au con.

« David, combien dois-tu à ce pourri ? »

Mon garçon s'est légèrement décontracté. Comme apaisé par cette question. Question qui trouverait certainement réponse à travers l'acquittement de la dette. Et peut-être... peut-être alors, que tout ceci ne serait plus qu'un mauvais cauchemar demain matin...

« David. Combien ? »

Il a pris une grande inspiration. Il avait atteint le point de non-retour, il ne pourrait désormais plus faire machine arrière. Quitte à être dans la panade, autant jouer franc-jeu jusqu'au bout.

« Vingt-quatre mille euros. »

Vingt-quatre mille euros.

Presque un an de salaire. Putain de merde, David et moi étions fichus. Impossible de trouver une telle somme. Comment allais-je annoncer ça à sa mère ? Je savais qu'elle aurait peut-être plus de facilité à trouver cet argent. Malgré nos querelles et les divergences d'idées qui avaient eu raison de notre couple, j'étais obligé de reconnaître que Nathalie était une gestionnaire étonnante, et de plus était dotée d'un sang-froid à toute épreuve. Mais faire appel à la mère de David engagerait aussi le déclenchement d'une guerre entre nous et les cartels locaux. Moi qui ne prenais mes doses d'adrénaline qu'à travers les romans que j'écrivais, je me voyais mal endosser le costume Charles Bronson pour appliquer la sentence façon *Un justicier dans la ville*. En plus, je porte très mal la moustache.

En y réfléchissant bien, je me demande encore s'il n'y a pas eu inter-échange entre deux bébés à la maternité à la naissance de David. Peut-être les infirmières s'étaient-elles trompées... Peut-être sommes-nous en fait les parents d'une petite fille douce et calme, avec pour seule obsession la réussite de ses études ?

Était-ce bien le moment de me détourner l'esprit de la réalité, du concret de nos destinées ?

Sur le trajet menant à la gendarmerie, David et moi n'avons pas décroché un mot. Du moins jusqu'au rond-point fléchant la direction du commissariat.

« Papa, c'est pas une bonne idée.

— Je crois que tu es mal placé pour estimer si mes idées sont bonnes ou mauvaises.

— Je sais que tu es en colère. Je suis désolé. J'avoue, j'ai déconné. Et je te promets qu'une fois qu'on aura réglé tout ça, je me ferai tout petit. Je changerai de fac, j'irai en académie militaire si tu le

souhaites, j'emménagerai même ici, si tu veux.

— Non merci. Même pas trois jours que tu es là, et on déplore déjà un mort, et fuyons la menace d'un trafiquant de drogue. »

J'ai immédiatement regretté mes paroles. L'impulsion avait parlé avant la raison. Mais quelle autre attitude adopter ? Je ne suis pas un père parfait, je veux bien l'admettre. Je reconnais avoir du mal à surmonter la mort d'un ami, et la traque de mon fils. Si un autre père plus expert en la matière veut bien m'épauler, je suis prêt à lui acheter ses conseils.

« Papa, tout dire à la police ne nous aidera pas, au contraire.

— David, on est dans la merde jusqu'au cou. Et je ne suis pas armé pour gérer ce genre de situations, tu comprends ? On fera ce qu'il faut, mais en aucun cas, je n'accepterai que tu sois impliqué dans un meurtre. C'est compris ? »

Un silence de quelques minutes s'est invité dans l'habitable du 4x4.

« Tu ne vas rien dire à maman, n'est-ce pas ?

— Désolé de te décevoir, mais c'est la première chose que je vais faire en arrivant à la gendarmerie.

— S'il te plaît, non.

— David, tu as fait quelque chose de grave. Je suis ton père et je ne me défilerais pas. Mais je ne peux pas cacher ça à ta mère. C'est impossible. Nous traverserons cette crise tous ensemble.

— Mais tu vas l'inquiéter en la prévenant, peut-être même la mettre en danger ! »

Le voilà qui me jouait le couplet de la culpabilité. Retourner les situations, encore une stratégie dans laquelle excellent généralement les ados.

« Si je ne lui dis rien, c'est là qu'elle sera en danger, tu comprends ? Ton gus a trouvé l'adresse de ma maison, alors que j'habite à deux cents bornes de Lyon. Tu imagines ce qu'il pourrait faire à ta mère qui habite en plein centre-ville ?

— Ils ne lui feront rien, elle est avocate.

— Parce que tu crois que c'est ce qui va les arrêter ? Mais tu rêves ! »

J'ai garé la voiture sur le parking éclairé en face de la gendarmerie. Une précaution supplémentaire à mes angoisses. Nous avons traversé la route fissa. Le bâtiment était fermé, mais une garde était présente en permanence la nuit. J'ai sonné, tandis que David se

décomposait.

« Oui ? a répondu une voix masculine grave.

— Bonsoir, je suis Franck Bellock. Pourrais-je parler à l'adjudante Sirius ? C'est extrêmement urgent.

— *C'est à quel sujet, monsieur ?*

— C'est au sujet de... du meurtre de M. Sitto.

— *Ah oui, vous êtes le propriétaire de la maison, c'est ça ?*

— Je vous en prie, ouvrez-nous. J'ai des informations capitales à soumettre à l'adjudante. »

Un grésillement a crépité, puis le portail massif s'est mis à glisser sur ses rails. Avant même que la masse métallique n'ait atteint deux mètres d'ouverture, nous nous sommes faufiletés dans la cour, surveillant nos arrières comme les fugitifs que nous étions devenus, bouffés tous deux par la paranoïa.

Nous avons été reçus et placés dans une salle d'attente. Trois quarts d'heures plus tard, l'adjudante est arrivée à la gendarmerie. Elle a ouvert la porte qui nous enfermait et nous a enjoins à la suivre.

Elle nous a invités à nous asseoir dans son bureau, et s'est installée face à nous. Ses yeux n'étaient pas maquillés, et son chignon avait laissé place à une cascade de cheveux ondulés. Seul l'uniforme avait gardé tout son éclat d'autorité. Éreintée, elle nous a sommés de lui donner une explication valable quant au réveil en fanfare que nous lui avions administré.

Avec David, nous lui avons fait le récapitulatif détaillé de notre conversation du soir.

Sirius a levé les yeux au ciel. J'aurais parié que de toute sa vie, jamais elle n'avait été confrontée à pareille confession. L'adjudante s'est frotté le visage, en insistant sur les yeux.

« D'après vous, ce dealer serait l'auteur du meurtre de Paul Sitto, c'est bien ça ? a-t-elle résumé.

— D'après mon fils... » ai-je répondu.

David était en état de choc. Inutile de prendre le risque de le laisser se perdre dans des justifications qui pourraient lui être nocives pour la suite. J'ai décidé de monopoliser la parole. Initiative que mon garçon a sans doute appréciée.

« Bien que le scénario soit un peu tiré par les cheveux, a repris l'adjudante, surtout pour une petite ville telle que la nôtre, aucune

hypothèse n'est à écarter. Avoir ce genre d'arguments pourrait vous coûter cher, monsieur Bellock. Vous en avez conscience ?

— Évidemment. Mais pourquoi croyez-vous que je me sois pointé ici en pleine nuit pour vous en informer ? Tout ce que je viens de vous expliquer, je l'ai appris, il y a moins d'une heure.

— Admettons. Pour l'heure, nous n'avons aucune certitude sur ce que votre fils avance. Nous ne nous basons donc que sur des suspicions. Ensuite, même si cette histoire se confirme, une très lourde procédure nous attend tous. Ce qu'il faut savoir, c'est par où commencer nos recherches...

— À la fac, bien sûr ! ai-je houspillé. C'est là-bas que tout a commencé.

— Merci, je m'en serais doutée. Mais nous devons avant tout, établir des connexions avec les collègues en place. Ça ne se fait pas en une heure, vous comprenez ? Et de nombreuses conséquences vont en découler. Auditions des élèves, des enseignants ; remonter des pistes, établir des profils... Et tout ce chambardement sans être certains que le meurtre de Paul Sitto soit intimement lié aux affaires de drogue de votre fils.

— Je ne me drogue pas, est intervenu David, qui se voyait déjà passer les dix prochaines années de sa vie derrière les barreaux.

— Sans compter sur la publicité que cette affaire va porter sur votre renommée, poursuit Sirius, faisant abstraction de l'intervention juvénile de mon fils.

— Ma renommée ? ai-je répété. Mais qu'est-ce qu'on s'en fout de ma renommée ! Je vous parle de l'avenir de mon garçon.

— J'entends bien. Mais si vous le permettez, nous allons agir par étapes. Gardons l'homicide Sitto comme une affaire à part entière. Parallèlement, nous développerons une seconde théorie pour lier les deux événements. Enfin, et ça, nous le garderons pour la DIPJ de Lyon, nous transmettrons tous les éléments en notre possession pour que la police ouvre une enquête et démantèle le réseau en question. Est-ce que ça vous va ?

— Très bien, ai-je acquiescé.

— Même en cas de réponse contraire, j'aurais quand même donné les consignes pour l'exécution des procédures. »

Cette adjudante avait un aplomb déconcertant. Femme de poigne, elle savait où elle mettait les pieds. Pour l'écriture de mon prochain

polar, elle figurerait en tête de liste pour ma documentation personnelle. Et ce n'est pas elle qui pourrait me le reprocher.

« Que fait-on maintenant ? me suis-je enquis.

— Retournez vous coucher. Je vais faire disposer une voiture de patrouille au bas de votre hôtel. »

En me levant de ma chaise, un élément m'est revenu à l'esprit. Un sujet encore frais puisque issu de ma récente escapade nocturne. Peut-être la paranoïa me bousculait-elle, mais quitte à être le plus transparent possible, autant n'omettre aucun détail.

« Pardonnez-moi, madame, mais il me revient un détail.

— Décidément, ironisa-t-elle, pressée de retourner se coucher.

— Après ma déposition de ce soir, je suis allé faire un tour du côté de chez moi. »

Soudain, ses yeux se sont écarquillés. C'est comme si les mots que je venais de prononcer venaient de répandre trois litres de caféine à travers ses veines.

« Je vous demande pardon ?

— Je sais que je n'aurais pas dû, mais j'avais besoin d'y retourner, vous comprenez ?

— Vous rendez-vous compte qu'en vous rendant sur une scène de crimes, vous pouvez détruire bon nombre d'indices ? a-t-elle grondé. Mais vous êtes inconscient, ma parole ! Si nous avons mis votre maison sous scellés, ce n'est pas pour rien !

— Oui je sais, mais rassurez-vous, je ne suis pas allé au-delà de la barrière. J'ai observé tout en gardant une distance amplement raisonnable.

— Encore heureux ! Et alors, qu'allez-vous m'annoncer encore ?

— J'essayais de remettre les éléments dans l'ordre, je voulais comprendre. Ce détail va peut-être vous faire sourire, mais j'ai eu comme l'impression d'être observé. Un bruit a détourné mon attention. Une plaque de neige s'est décrochée d'un arbre pour s'effondrer dans le pré voisin. J'avoue avoir été surpris. Après tout, il ne s'agit là que d'une hypothèse, mais peut-être l'assassin est-il revenu sur le lieu de son crime ? »

Sirius s'est calée au fond de son fauteuil, les mains en croix sous sa poitrine (par ailleurs généreuse).

« Aucun détail n'est à négliger, même si je pense comme vous, que le poids de la neige a suffi à la faire chuter sur le sol. Mais dans le

doute, j'enverrai une équipe sur place pour un nouveau relevé d'indices.

— Merci ! » ai-je répondu, la gratifiant d'un sourire forcé.

Sourire resté sans réciprocité. L'adjudante n'était pas du matin, cela allait sans dire.

« Allô ?

— Bonjour Nathalie, c'est Franck.

— *Tu as vu l'heure qu'il est ?*

— Content de t'entendre aussi.

— *C'est pas ça, mais il est deux heures du matin et j'attends toujours le coup de fil de David. Tout va bien ou vous me cachez quelque chose ?*

— Tout va bien, je peux pas le dire. Et si je t'appelle, c'est justement pour ne rien te cacher.

— *Tu m'inquiètes Franck. Qu'est-ce qui se passe ? David va bien ?*

— Oui, il va bien. Mais sans te commander, il faudrait que tu puisses te libérer deux ou trois jours pour venir nous rejoindre.

— *Deux ou tr... Franck, dis-moi ce qui se passe !*

— Quelque chose de sérieux. T'expliquer tout ça par téléphone prendrait des plombes. Mais il faut que tu viennes.

— *J'ai horreur des mystères. Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à mon fils ?*

— Non, rassure-toi. Mais David a fait quelque chose. Quelqu'un chose d'assez grave pour avoir toute notre attention, à tous les deux. Et avant que tu ne dises quoi que ce soit, je ne suis pas en cause.

Silence.

— *Bon, il va falloir être plus clair. Tu me connais. Si tu ne me dis pas de quoi il retourne, je vais angoisser.*

Silence éloquent.

— *Mais parle bon Dieu, Franck !*

— Bon, je vais te donner la version courte. On a un problème qui se décline en deux parties. La première, mon voisin Paul Sitto a été assassiné la nuit dernière. On l'a retrouvé dans mon jardin.

— *Dans ton... Mon Dieu. Mais quel rapport avec David ?*

— Un rapport avec la seconde partie du problème.

Inspiration, recherche des mots, réflexion.

— Notre fils m'a avoué avoir eu de mauvaises fréquentations à la fac.

— *Quel genre ?*

— Du genre à vendre de la drogue aux étudiants.

— *Ne me dis pas que... David...*

— Dans le mille. David achète et consomme de l'herbe depuis plusieurs mois. Seulement voilà, il s'est endetté et son créancier n'a ni la patience ni l'empathie de mon banquier. Il s'agirait même d'un caïd faisant partie d'un réseau de narcotrafiquants. Et il se pourrait que ce type soit venu jusqu'ici pour réclamer son dû.

— *C'est pas vrai ! (Jérémiades, sanglots dans la voix.)*

— David pense que mon voisin aurait été assassiné par celui qui le recherche.

— *Mais pourquoi ? Pourquoi ton voisin ? Qu'a-t-il à voir dans cette affaire ?*

— On pense que l'assassin voulait atteindre David en s'en prenant à moi. Ça s'est passé la nuit où je suis parti avec lui en maison d'hôtes pour notre projet. J'ai demandé à Paul de surveiller la maison. Il s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment.

— *J'appelle les flics.*

— Tu crois que j'ai fait quoi ? À l'heure où je te parle, nous sommes encore à la gendarmerie.

Silence.

— *OK, le temps de faire une valise et je débarque.*

— Presse-toi. Si la théorie de David s'avérait vraie, il se pourrait que tu sois en danger.

— *Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?*

— Si des types cavalaient après notre fils, et s'ils ont buté un gars pensant que c'était moi alors qu'officiellement David habite à deux cents bornes d'ici, qui est le suivant sur la liste d'après toi ?

— *Bon... Je... Je me dépêche.*

— L'adresse de l'hôtel te sera transférée par la gendarmerie. Je ne te communique rien par téléphone. Et surtout, n'appelle pas David, ne lui envoie aucun message non plus.

— *D'accord, à tout à l'heure.*

Tonalité.

Arrivés à notre chambre d'hôtel, il nous a été difficile de faire comprendre au patron l'urgence de nos démarches. Nous l'avons réveillé en pleine nuit. Heureusement pour nous, deux gendarmes nous accompagnaient. Le patron n'étant plus un jeune homme, j'ai bien cru que nous serions également responsables d'un infarctus. Les négociations ont été rudes, mais bien moins que si j'avais eu à les défendre seul.

Nous nous sommes barricadés dans la chambre, tandis que les flics montaient la garde dans une voiture postée à l'entrée. Si j'avais eu un penchant pour le macabre, j'aurais pris des notes pour alimenter les lignes du prochain Bellock. Mon éditeur aurait été ravi. Le connaissant, il aurait articulé toute sa campagne promotionnelle autour du fait divers, afin de propulser les ventes du livre au rang de best-seller.

David s'était endormi, épuisé par les épreuves de la journée. Quelle chance ! Je le regardais dormir, plongé dans un monde parallèle, à l'abri de toute réalité horridique. Quand il était petit, nous lui racontions des histoires, tour à tour avec sa mère. Au fil du récit, il s'immergeait lentement dans le monde des frères Grimm ou les décors feutrés des récits Disney. Alors nous éteignions la lumière, nous glissant discrètement hors de sa chambre, le laissant seul avec ses icônes enfantines. Parfois je restais plus longtemps, à regarder la couverture de son lit se hisser et retomber sous sa respiration lente et paisible.

Aujourd'hui, ses rêves ont vieilli. Les dealers ont remplacé Mickey et Dingo ; et la forêt enchantée de Brocéliande a laissé sa place aux rues dépravées d'une société déclinante. Bienvenue dans le monde des adultes, mon garçon.

Quant à moi, impossible de trouver le sommeil. Il me tardait que

Nathalie arrive. Pas seulement pour me délester de la surcharge émotionnelle qui m'affaiblissait, mais aussi pour unir nos forces qui, jadis, étaient les plus puissantes au monde. À nous deux, nous aurions décimé des colonies, abattu des barrières infranchissables, anéanti des hordes de gobelins et autres chimères maléfiques.

Quoi que la vie ait décidé pour nous, j'ai toujours su que nous resterions liés par quelque chose, cette entité invulnérable qui rend complémentaire deux moitiés qui s'égarent.

J'ai jeté un coup d'œil à ma montre. Cinq heures cinq. Nathalie n'allait pas tarder à arriver. Je suis sorti de la chambre, ai fermé à clé derrière moi, puis ai descendu l'escalier pour rejoindre le hall d'entrée. Moins d'un quart d'heure plus tard à faire les cent pas, une paire de phares est apparue sur le parking. J'ai plissé les yeux et reconnu la Peugeot de mon ex-femme. Je suis sorti pour la retrouver. Les gendarmes sont sortis de leur véhicule, m'accompagnant du regard. Je leur ai fait signe que tout allait bien. Je suis allé à la rencontre de Nathalie, ai pris sa valise et l'ai emmenée avec moi jusqu'à l'hôtel. Une fois à l'intérieur, les gendarmes se sont réinstallés dans leur habitacle.

« Franck, je suis terrifiée, m'a-t-elle dit alors qu'elle grimpait les marches par deux afin de suivre mes pas.

— Moi aussi, je te rassure. »

Puis nous nous sommes enfermés dans la chambre à double tour. J'ai déposé sa valise sur le sol. Elle a quitté ses souliers et enlevé son manteau. Lorsqu'elle a vu David dormir à poings fermés, elle a chuchoté :

« Comment va-t-il ?

— Comme un adolescent qui vit la pire année de sa vie.

— Raconte-moi tout dans les détails.

— OK, allons dans la salle de bains. Évitions de le réveiller. »

Nathalie m'a suivi. J'ai refermé la porte derrière elle, puis elle s'est installée sur le rebord de la baignoire. Je me suis assis sur le carrelage, face à elle.

« On a un gros problème, ai-je amorcé.

— Tu m'en diras tant. Comment va se dérouler la suite ?

— Les gendarmes vont d'abord voir s'il y a corrélation entre le meurtre de Paul Sitto et les ennuis de David.

— Et ensuite ?

— Ensuite, on verra. Je suppose que si les affaires ne sont pas liées, l'enquête va suivre son cours ici, tandis qu'une autre sera ouverte à Lyon, à commencer par la fac où David étudie.

— Il faut que je prenne les devants. David s'est fichu dans de sales draps, il aura besoin d'une bonne défense. Je parlerai au procureur avant que l'affaire ne lui arrive aux oreilles.

— Si tu veux, mais nous n'en sommes pas encore là. En dénonçant ce qu'il se passe à la fac aux yeux et à la barbe du rectorat, David deviendra témoin. C'est la seule façon qu'il a de s'en sortir.

— Je n'en suis pas si sûre, a-t-elle répondu. D'après ce que tu m'as dit, David est avant tout un consommateur. Il sera considéré comme un délinquant. Et la parole d'un junkie n'a pas grande valeur devant un tribunal. Il faut que sa défense soit solide. Qu'il passe pour une victime.

— Il n'a que dix-sept ans, que veux-tu qu'il risque ?

— EPM, Établissements Pénitentiaires pour Mineurs. Ça t'évoque quelque chose ?

— Tu dramatises. Au pire, nous risquons une lourde amende et l'ouverture d'une enquête sociale.

— Tu imagines les répercussions sur son avenir ?

— Son avenir ou le tien ? » ai-je bêtement laissé échapper.

Nathalie m'a transpercé d'un regard assassin. La réflexion de trop. J'étais champion en la matière, indétrônable.

« Excuse-moi, j'ai pas voulu dire ça.

— Passons. Que fait-on maintenant ?

— On va prendre un café, si tu en as envie. Il y a un distributeur au rez-de-chaussée. Quant au reste, attendons demain, nous verrons bien.

— OK. Allons pour un café. »

Nous avons quitté la chambre et rejoint la salle commune où un distributeur éclairé d'un néon interne nous faisait les yeux doux. J'ai enfilé quelques pièces dans la fente et pris un expresso pour Madame, et un café long pour moi.

Nous nous sommes assis dans deux fauteuils en cuir, trônant juste à côté d'une cheminée massive, encore animée par quelques braises.

Nathalie portait un tailleur kaki, parfaitement ajusté à sa taille svelte. Ses longues jambes étaient finement drapées de bas légèrement teintés, au sommet desquels une lanière dentelée engageait toutes les

promesses du monde. Sa poitrine soutenue s'animait à la cadence d'une respiration exténuée. La dentelle de son soutien-gorge laissait apparaître des reliefs sexy et prometteurs sous son pull-over en lin. Ses cheveux blonds cascadaient sur ses épaules fragiles.

Même si notre séparation était le résultat d'interminables engueulades, rien n'enlevait à celle qui avait partagé ma vie, toutes ces attractions qui avaient scellé notre union. Un écrivain a souvent tendance à s'attarder sur les descriptions qu'il porte à ses personnages. Il doit rendre justice aux détails qui font du protagoniste un être d'exception. Étant moi-même écrivain, je ne déroge pas à la règle. En plus de les décrire, je les visualise dans la vie de tous les jours. Même lorsqu'il s'agit de mon ex-femme. Nathalie est belle, raffinée, et sévèrement sensuelle malgré elle. Dommage que la vie ait fait voler en éclats toutes ces visions fébriles.

Après avoir jeté nos gobelets dans la poubelle, nous avons décidé de nous offrir quelques heures de sommeil avant le lever du jour.

« Allô Chloé ? C'est moi.

— *David ? Tu as vu l'heure ?*

— Fallait que je te parle.

— *Ça pouvait pas attendre demain ?*

— N... Non. Silence.

— *David ?*

— Ouais...

— *David, quelque chose ne vas pas ?*

Silence.

— *David...*

— Faut que je te parle d'un truc.

— *Vas-y, je t'écoute.*

Silence.

— Il m'arrive quelque chose... Quelque chose de sérieux.

— *Parle !*

Silence.

— Tu te souviens du gugusse qui vient vendre sa came à la fac ?

Tu sais, le grand type aux cheveux blond platine.

— *Oui... Et alors ?*

— Alors... Silence.

— *David, ne me dis pas que tu t'es acoquiné avec lui !*

— Si, Chloé.

— *Mais... C'est quoi le problème ?*

Silence.

— Je lui ai acheté de l'herbe pour un paquet de thunes.

— *C'est pas vrai !*

— Le souci, c'est que le soir où on devait aller au ciné... Tu te rappelles ?

— *Oui... Tu m'as dit que tu ne pouvais pas parce que ta mère avait prévu autre chose.*

— C'étaient des conneries. En fait, je me suis fait racketter.

— *Mon Dieu, David !*

— Ouais, ils m'ont piqué l'herbe que j'avais commandée au grand blond.

— *Ne me dis pas que tu l'as pas... payé.*

— En fait, il m'a fait l'avance, et puis je me suis retrouvé sans rien en l'espace de dix secondes.

— *Oh non, c'est pas possible !*

— C'est pour ça que je suis parti chez mon père. Pour me planquer.

— *Ne me dis rien, ce type te recherche !*

— Oui... Et il est là.

— *Quoi ?*

— Oui Chloé ! Il est là et il me cherche. La nuit dernière, il s'est pointé chez mon père pour... pour...

— *David ! Que s'est-il passé ?*

Silence.

— Il... Il a planté un mec.

— ...

— Le voisin de mon père ! Il a butté le voisin de mon vieux en pensant que c'était lui. Il voulait faire la peau de mon père, bordel !

— *Mais... mais, tu en es sûr ?*

— Oui ! Maintenant, on est sous la surveillance des flics ! Et ma mère va débarquer. Je suis dans la merde, Chloé ! Dans la merde...

Sanglots.

— *Tu es où là ?*

Silence.

— *David ! Tu es où ? Est-ce que tu es avec les flics ?*

— Je... Je suis à l'hôtel. Les flics sont en bas, ils surveillent.

Silence prolongé.

— *Écoute David, si ça se trouve, ça n'a rien à voir.*

— Je suis sûr que si.

— *Arrête ! T'en sais rien. C'était peut-être une coïncidence !*

— C'est ce que dit mon père, mais j'en crois pas un mot.

— *Tu veux que je vienne te voir ? Tu crois que ton père accepterait ?*

— Oh non, vaut mieux pas.

— *Que veux-tu que je fasse, David ?*

Silence.

— Rien. Tu peux rien faire. J'avais juste envie de parler... C'est juste que j'arrive pas à pioncer. Il y a dix minutes, je ronflais, et puis je me suis réveillé en sursaut... (pleurs...) Chloé, c'est un cauchemar...

— *Bon, écoute-moi. Essaye de te rendormir. Pour ce soir, tu ne crains plus rien. Vrai ou pas vrai ?*

— Je... Je crois.

— *Alors recouche-toi. Appelle-moi demain et dis-moi si tu veux que je vienne te rejoindre.*

— D'accord... D'accord Chloé... Silence.

— Tu dois vraiment me prendre pour le dernier des pauvres types... hein, Chloé ?

— *T'inquiète. Si ça se trouve, c'est rien du tout.*

— Un bonhomme est mort, Chloé.

— *Oui, je sais. Mais tu n'as peut-être rien à voir là-dedans. Essaye de t'en convaincre. Et si ça va mal, je te promets de venir. Je me débrouillerai. D'accord ?*

— Ouais...

— *Ça va aller ?*

— Ouais...

— *Bon... Allez, rendors-toi.*

— D'accord, je t'appelle demain.

— *OK, je t'embrasse David.*

— Oui, moi aussi... »

Tonalité.

J'ai ouvert la porte en silence pour ne pas réveiller

David. Dès le lendemain, il aurait la surprise de découvrir son père et sa mère réunis dans une même chambre. Madame sur le lit, juste à côté de son fiston, et Monsieur sur le fauteuil, juste à côté de la porte des toilettes.

Mais quand la porte s'est refermée derrière moi, Nathalie a hurlé. Je me suis précipité à ses côtés. Nous étions devant un lit vide. Plus de David. Juste un tas de draps froissés, une paire de baskets au pied du sommier, et une fenêtre ouverte, par laquelle s'insinuait une petite brise nocturne faisant voleter les rideaux au rythme d'un zéphyr hivernal.

Branle-bas de combat à la gendarmerie.

Lorsque j'ai hurlé notre détresse aux deux gendarmes en faction devant l'hôtel, il était probablement déjà trop tard. Ils ont lancé plusieurs appels à de nouvelles équipes, et le village est devenu, en l'espace d'un quart d'heure, le terrain d'une immense battue.

Nathalie et moi attendions près du commissariat, en compagnie de l'adjudante Sirius, sortie du lit pour la seconde fois de la nuit. L'équipe médicale avait recouvert Nathalie d'une couverture de survie, afin de parer à un éventuel état de choc. Une psychologue s'efforçait de la faire parler, toutes deux assises sur le rebord d'un camion de gendarmerie, boissons chaudes en main.

L'adjudante m'a sommé de la suivre quelques mètres à l'écart. La neige avait cessé de tomber. Ne restaient sur le sol que de glissantes flaques de boue et quelques plaques de gel.

« Comment va votre femme ? s'est-elle enquis.

— Ça ira. Elle est plus forte qu'elle n'en a l'air.

— La situation se complique, vous l'aurez compris par vous-même.

— Comment est-il possible qu'en l'espace de quelques instants, le kidnappeur de mon fils soit parvenu à s'envoler dans la nature ?

— Pour l'instant, rien ne confirme la thèse de l'enlèvement.

— Je vous demande pardon ? Avec tout ce qui s'est passé ces deux derniers jours, vous avez encore des doutes ?

— Je dis simplement qu'il existe la possibilité que votre fils ait fugué.

— Fugué ? En pleine nuit ?

— Par crainte d'être retrouvé par celui qui lui court après. Peut-être s'est-il réfugié à l'abri quelque part...

— Mais il ne connaît personne ici, c'est insensé !

— Je ne dis pas que c'est une certitude, je parle d'une possibilité.

Peut-être que pour David, votre présence n'est plus l'assurance de sa sécurité. Quoi qu'il en soit, nous ne négligeons rien. Des équipes patrouillent et d'autres ceinturent les environs. Avec le dispositif que nous avons mis en place, il y a peu de chance pour qu'il soit allé bien loin en si peu de temps. Qu'il soit seul ou accompagné. »

Je me suis pincé l'arête du nez entre le pouce et l'index. J'avais besoin de réfléchir, mais les circonstances ne jouaient pas en ma faveur. De plus, les prémices d'une migraine commençaient à poindre, martelant ma boîte crânienne comme le tambour d'un orchestre philharmonique.

« Madame, je vous en prie, ai-je dit d'un calme annonçant la déprime qui se profilait. Retrouvez le nom de ce type et effectuez vos recherches en commençant par Lyon.

— Les équipes de la DIPJ et nous avons déjà commencé le transfert d'informations.

— Merci.

— Notre équipe scientifique est de nouveau sur place, chez vous. Ils verront plus clair au lever du jour. Nous trouverons peut-être d'autres indices.

— J'espère que vous dites vrai.

— Je vous demanderai de m'accompagner. Nous aurons certainement besoin d'informations complémentaires pour nos investigations. Est-ce que je peux compter sur vous, monsieur Bellock ?

— Bien sûr. »

L'adjudante s'est éloignée, a fait passer quelques consignes supplémentaires à ses équipes, et est allée chercher Nathalie. Elles sont revenues jusqu'à moi.

« Madame Bellock, a commencé Sirius, je...

— Devigne. Mon nom est Devigne, l'a interrompu Nathalie pour dissiper tout malentendu.

— Madame Devigne, nous allons avoir besoin de M. Bellock. Souhaitez-vous vous joindre à nous ou rester avec nos équipes ?

— Non, ça va aller, je vous accompagne.

— Très bien ! » a conclu Sirius en nous abandonnant.

Je me suis approché de Nathalie, portant sur son épaule une main qui, jadis, était le témoignage de notre complicité et qui, aujourd'hui, n'était plus qu'un geste de compassion.

« Tu es certaine de vouloir venir ? me suis-je enquis.

— Si je reste ici à ne rien faire, je vais devenir folle.

— D'accord. »

J'ai passé mon bras autour de son épaule, et l'ai guidée vers l'entrée du commissariat.

Quelques heures plus tard, alors que le soleil promettait une journée radieuse qui ravirait les amateurs de glisse, nous sommes arrivés devant chez moi.

L'équipe scientifique était déjà au travail. Certains poursuivaient leurs relevés sur la scène de crime, tandis que d'autres passaient au peigne fin le pré voisin, d'où avaient émané les bruits de la veille.

En passant devant la maison des Sitto, j'ai aperçu France sur le balcon, repoussant la neige entassée au sommet des marches. Elle réagissait à l'effervescence qui animait notre hameau, par de simples tâches du quotidien. Peut-être pour oublier la dramatique anormalité de ces tristes jours. Les deux autres maisons étaient vides. Nous étions le 31 décembre et les voisins étaient au travail. Au moins, je ne risquais pas d'être assailli de questions.

Nathalie et l'adjudante marchaient devant moi, la première écoutant les banalités de rigueur de la seconde, afin d'amoindrir inutilement les angoisses de mon ex-femme. Je les ai rejointes au pas de course.

« Excusez-moi, les ai-je interrompues. Je souhaiterais aller voir ma voisine, Mme Sitto. On dirait qu'elle est seule. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Très bien, accepta Sirius. Ne vous attardez pas.

— Entendu. »

Je suis reparti en foulées régulières pour me rendre chez les Sitto, avant que France ne décide de se cadénasser dans sa triste solitude. Arrivé devant le portail, je l'ai hélée. Elle a tourné la tête vers moi. J'ai levé un bras, espérant qu'elle accepterait de me recevoir.

À son tour, elle m'a fait signe d'entrer dans la propriété.

Elle m'a fait installer dans la salle à manger. La pièce était glaciale, et les lumières d'appoint éteintes. La cheminée ne brûlait pas. Ce qui évoquait à mon sens, les prémices de l'abandon.

Elle nous a apporté deux tasses de thé fumantes, servies dans un service en porcelaine serti de fleurs et de liserés dorés. Elle s'est assise

en face de moi.

« Ne culpabilisez pas, Franck, a-t-elle fini par dire. Ce n'est pas votre faute.

— Vous êtes gentille, France. Mais ce qui est arrivé est en partie ma faute au contraire. Si ma voiture avait passé plusieurs jours sans surveillance, Paul serait encore là aujourd'hui. »

France a éclaté en sanglots, portant une main à sa bouche. Ses larmes m'ont lacéré les tripes de l'intérieur. Une boule s'est formée dans ma gorge. Porter la responsabilité d'un décès étant déjà bien assez difficile à surmonter, il me fallait également supporter les conséquences liées à cet événement tragique. Je m'y étais pourtant préparé. Mais est-on réellement conçu pour passer outre nos émotions, même si elles ont vaillamment été pensées ?

« France, je sais que vous avez dû tenir cent fois le même discours à la police, mais pourriez-vous recommencer, s'il vous plaît ? Pour moi. »

France s'est tamponné les yeux à l'aide d'un mouchoir en papier qu'elle venait d'extirper d'une boîte en carton posée sur la table basse.

« Paul souffrait d'insomnies depuis de nombreuses années. Il prenait bien son traitement, mais avec le temps, les effets du médicament se sont estompés. D'habitude, lorsqu'il se réveillait en pleine nuit, il s'arrangeait pour quitter la chambre discrètement, puis partait s'allonger sur le canapé. Il regardait les programmes de nuit, qui finalement, parvenaient souvent à le faire s'assoupir sur le matin.

— Et cette nuit-là, Paul a préféré se rendre chez moi.

— Je suppose. Il y est même allé directement.

— Directement ? C'est-à-dire ?

— Paul avait l'habitude de se faire chauffer un lait chaud, aspergé d'une cuillerée de miel avant de s'installer sur le divan. Un vieux remède de grand-mère qu'il s'évertuait à préserver, même si comme moi, il savait pertinemment que cela ne servait pas à grand-chose. En fait, je crois qu'il s'agissait pour lui d'une simple gourmandise.

— Et cette fois, il n'a pas fait chauffer de lait...

— Non. Quand je me lève, je trouve... je trouvais généralement la tasse sale sur un coin de la table basse, alors qu'il était déjà dehors en train de bricoler ou préparer son vélo pour la sortie avec son club cyclotouriste. Hier, je n'ai rien trouvé. Paul s'est levé, s'est habillé, puis s'est directement rendu chez vous.

— Je suis désolé France, vraiment désolé. Je n'ai pas les mots pour vous reconforter. Et même si je les avais, ils seraient bien inutiles.

— C'est vrai. »

J'ai bu ma tasse de thé. Alors qu'elle m'en proposait une autre, j'ai décliné son offre, expliquant que les gendarmes m'attendaient pour les aider à exploiter leurs pistes. France m'a raccompagné jusqu'à la porte.

« France, pourquoi êtes-vous seule ? Où sont vos enfants ?

— Non, je ne suis pas seule. Delphine doit arriver dans la journée, elle vient de Strasbourg. Et Brice est parti ce matin avec ma belle-fille pour établir leur déposition. Dès que Delphine sera là, ils se rendront aux pompes funèbres pour choisir le cercueil. Nous pourrons alors envisager l'enterrement, une fois l'autopsie terminée. D'ici quelques heures, je serai bien entourée. Ne vous inquiétez pas pour moi. »

J'ai acquiescé, puis suis sorti de la demeure.

Arrivé devant ma maison, les équipes avaient redoublé. J'ai aperçu Nathalie au loin, assise sur le banc en bois, collé contre le chêne qui clôturait l'allée. Elle était anéantie. Le visage plongé entre les mains, Nathalie était aux cent coups. La psychologue était avec elle, la berçant comme on berce un enfant inconsolable.

Que se passait-il encore ?

Le pas déterminé, je me suis engagé dans sa direction. Puis j'ai été apostrophé en cours de route par l'adjudante Sirius.

« Monsieur Bellock, suivez-moi, je vous prie.

— Mais ma femme... Qu'y a-t-il ?

— Vous allez comprendre, venez. »

Sirius m'a emmené avec elle vers le fourgon bleu. Elle a ouvert la porte latérale coulissante, sommant le maréchal des logis de lui donner un document. Elle me l'a tendu. Alors que j'allais ouvrir la feuille pliée en quatre, elle a posé une main sur les miennes, m'incitant à patienter.

« Monsieur Bellock, nous venons de recevoir cette lettre, il y a tout juste cinq minutes. Quelqu'un l'a déposée dans la boîte aux lettres de la gendarmerie. Le brigadier qui a relevé le courrier s'est empressé de nous l'apporter. Je veux juste vous avertir que ce que vous lirez peut être... disons... (Elle a laissé se glisser un silence douteux...) bon,

lisez ! » a-t-elle dit en ôtant sa main.

Tout en dépliant ce torchon humide et écorné, j'observais le visage de Sirius afin d'en déceler le moindre indice sur ce que j'allais découvrir. Mais elle n'a rien laissé paraître.

J'ai ouvert la lettre.

« À l'attention de M. Franck Bellock.

Urgent.

Ne cherchez pas inutilement votre fils, il est avec moi.

Faites toutes les recherches que vous voudrez, vous ne trouverez rien.

À l'heure où vous lirez ces lignes, nous serons déjà loin.

David est en captivité. Actuellement, votre fils est enfermé dans le noir absolu. Il ne sait ni où ni dans quoi.

Ce que je demande : qu'on me rende ce qui m'est dû. Creusez bien et vous comprendrez vite de quoi je parle.

J'attire votre attention sur le fait que le temps vous est compté. David est enfermé dans une boîte large comme un cercueil, et actuellement, il attend votre aide sous deux mètres de terre. L'oxygène est un élément vital compte tenu de la distance qui le sépare du sol. Un vaporisateur insuffle dans son habitat la valeur d'une journée d'oxygène.

Rassurez-vous, le temps pour vous d'agir, nous lui tolérerons une sortie de cinq minutes par jour. Le temps pour lui de comprendre qu'il lui reste un espoir, le temps pour nous de recharger le vaporisateur.

Néanmoins, nous réitérerons la manœuvre seulement trois fois. Ce qui vous laisse trois jours pour me donner satisfaction.

Pour vous faire preuve de notre bonne foi, nous vous enverrons une preuve de sa captivité chaque fois que nous le sortirons de terre.

Vous avez trois jours. Mais je vous encourage à accélérer votre tâche, si vous tenez à revoir David entier. »

La lettre a failli me glisser des doigts. Les fumiers !

J'ai lancé un regard implorant à l'adjudante Sirius qui, pour la première fois, et à travers un échange d'expressions meurtries, me laissait jauger tout le drame qui émanait de cette menace. Mais autre chose n'allait pas.

« Ce n'est pas tout, a-t-elle poursuivi d'une voix qui se montrait moins détachée.

— Quoi ?

— Ceci, a-t-elle répondu, me tendant un emballage de nuggets

cartonné.

— Qu'est-ce que c'est, bordel ? », ai-je fulminé en déchiquetant les parois de la minuscule boîte en carton.

Lorsque l'emballage a dévoilé son contenu, je l'ai jeté dans la neige, comme si j'avais touché les crocs d'une vipère vivante.

Sur la neige s'était planté un doigt tranché. Celui de mon garçon.

Me baissant pour analyser de plus près s'il s'agissait d'une contrefaçon quelconque destinée à embrumer mon esprit, je me suis rendu compte que l'abomination était bien réelle. Il s'agissait bien du pouce de David. Enfant, mon fils avait chuté d'une balançoire en plein envol, et s'était ouvert le doigt sur un tesson de bouteille. La cascade lui avait valu trois points de suture, qui s'étaient transformés avec le temps, en une cicatrice indélébile. Le ravisseur avait parfaitement choisi la pièce de son puzzle.

« Non ! »

Je me suis effondré à genoux.

Sirius a immédiatement fait appel à l'équipe médicale pour venir m'assister. D'un imperceptible mouvement furtif, j'ai senti chez elle l'irrépressible envie de me soutenir. Mais la distance instaurée par le liseré jaune et rouge placardé à ses épaulettes, l'a finalement résolue à se placer en retrait. Alors que deux gendarmes arrivaient à mon niveau, j'ai levé la main pour leur signifier que je me débrouillerais seul.

Debout, j'ai légèrement écarté les bras pour que chacun respecte mon espace vital et me laisse prendre la direction que me guidait mon instinct. Je me suis approché du cordon de sécurité ceinturant le terrain de ma maison. Devant moi, le spectacle irréel de dizaines de fourmis grouillant autour d'une charogne en décomposition.

En un instant, le temps s'est arrêté. C'est comme si des murs invisibles s'étaient dressés autour de moi, me laissant seul avec les spectres d'une vie en phase de destruction. Cette maison qui avait appartenu à mon père, cet environnement qui jusque-là m'avait inspiré tant de sérénité, ce sol maculé du sang de mes amis, ces étrangers souillant l'intimité de mes aspérités si difficilement acquises... Toutes ces constantes que j'avais patiemment mises en place pour mon garçon... Ce fils qu'on venait de m'enlever... Cet enfant qu'on mutilait et séquestrait. Mon enfant...

Si par miracle, j'avais la chance de voir cette histoire se terminer par un happy end, loin de mes romans obséquieux et crépusculaires, aurais-je encore la force de revenir vivre dans cette maison, hantée par les drames qui venaient d'anéantir ma vie tout entière ?

J'ai fait demi-tour et me suis dirigé vers Sirius. Elle m'avait observé tout ce temps. Malgré la couche d'indifférence qu'elle

s'évertuait à préserver, je sentais qu'elle avait de l'empathie pour moi. Je devais me servir de cette faiblesse pour bousculer les protocoles.

« Madame, vous devez me conduire à Lyon.

— Monsieur Bellock, je comprends que...

— Je vous en prie, l'ai-je interrompue, vous m'avez dit que la DIPJ ouvrait une enquête parallèle. Je veux participer. Je veux être à leurs côtés pour les aider à retrouver mon fils.

— Vous savez que ce n'est pas possible, a-t-elle répondu d'une intonation frustrée. Je suis chargée de mener mon enquête ici, à Samoëns. Je ne dois pas interférer avec les investigations de mes collègues, vous comprenez ?

— Je dois me rendre là-bas. Je ne peux pas rester ici les bras croisés à attendre que le ravisseur m'envoie demain l'oreille de David par Chronopost ! Aidez-moi. (J'ai tourné un œil inquiet vers Nathalie.) Aidez-nous. »

L'adjudante était prise entre deux feux. Comment ne pas m'envoyer balader sans m'accabler davantage ? Choix difficile, même pour une femme de sa stature. J'en avais parfaitement conscience. Mieux, j'en jouais.

« Je ne peux pas vous empêcher de vous rendre là-bas, a-t-elle dit, me laissant entendre que la voie était libre. Mais un meurtre a eu lieu ici, et effectivement, il semblerait maintenant qu'il y ait une corrélation avec l'enlèvement de votre fils.

— Ce n'est pas ce que je veux entendre ! »

L'adjudante a baissé les yeux, cherchant dans la neige, la meilleure façon de choisir ses mots. Finalement, c'est la méthode qu'elle a décidé de contourner.

« Je passerai un coup de fil. Le lieutenant en charge de l'enquête est un vieil ami à moi. Jamais il n'acceptera que vous l'accompagniez sur le terrain, mais je suis certaine qu'il vous délivrera les informations en temps réel, s'il estime que vous êtes capable d'encaisser le choc. »

C'était toujours mieux que rien. Une fois sur place, rien ne m'empêcherait de me comporter comme un emmerdeur.

« Merci, madame. Merci.

— Mais attention, vous savez que nous avons besoin de tous nos témoins. Vous êtes directement concerné. Je vous autorise à quitter Samoëns deux jours, pas un de plus. Et à la condition que votre ex-

femme reste avec nous. C'est à prendre ou à laisser.

— C'est parfait. Comment s'appelle votre ami ? »

Sirius a soupiré.

« Sony Cinélla. Si je peux vous donner un conseil, partez aujourd'hui. Je vous veux ici après-demain. C'est clair ?

— Vous avez ma parole ! » ai-je conclu.

Je suis allé rejoindre Nathalie. La psychologue nous a accordé quelques minutes d'intimité. Je lui ai expliqué l'objet de la conversation que je venais d'avoir avec Sirius. Tout d'abord, Nathalie voulait me suivre. Je lui ai dit que c'était impossible, que je comprenais sa détresse, mais qu'elle devait prendre sur elle et me laisser avancer de mon côté dans l'intérêt de tous. J'étais conscient que la laisser seule dans ce fourbi serait une épreuve de force pour elle. Mais elle a finalement accepté.

Dans l'heure suivante, j'étais sur l'autoroute A40, en direction de Lyon.

Onze heures dix.

40 rue Marius Berliet, Direction Interrégionale de la Police Judiciaire de Lyon.

Par chance, j'ai rapidement trouvé une place rue Santos-Dumont. J'ai couru jusqu'à l'entrée du bâtiment de la DIPJ. À l'accueil, j'ai été reçu par une policière, répondant au nom de Betty, si je devais en croire l'un de ses collègues qui passait par là, profitant pour lui proposer un café. J'ai patiemment attendu sur les sièges en plastique reliés du sas d'entrée. Quinze minutes plus tard, un type habillé en civil, allure décontractée et visage buriné, est venu à ma rencontre.

« Lieutenant Cinélla, s'est-il présenté. Suivez-moi. »

Je l'ai suivi jusqu'aux marches menant à l'étage supérieur. Nous avons traversé un long couloir, avant de nous retrouver au cœur d'une salle où plusieurs agents traitaient paperasse et appels téléphoniques. Cinélla m'a ouvert une porte à la vitre opaque, donnant dans son bureau.

Partageant l'espace avec un collègue, il a effectué les présentations de rigueur.

« Monsieur Bellock, voici le lieutenant Béal. »

Ce dernier m'a salué d'un hochement de tête, assorti d'un sourire forcé.

Cinélla m'a invité à m'asseoir face à lui, avant de s'installer lui-même.

« J'ai bien reçu l'appel de Léa Sirius, a-t-il dit pour amorcer la conversation, avant de piocher une cigarette dans son paquet de Blue Iguana. Elle m'a demandé de vous recevoir et ce, dans le but de vous informer de l'avancée de notre enquête.

— Merci, ai-je timidement répondu.

— Monsieur Bellock, vous n'êtes pas sans savoir que nous n'avons

pas l'habitude d'autoriser ce genre de service.

— Oui, je le sais.

— Néanmoins, compte tenu des bons rapports qui nous lient l'adjudante Sirius et moi-même, j'ai accepté de vous accompagner dans cette épreuve. Mais entendons-nous bien, cette faveur a ses limites. Je comprends que l'attente est un supplice de chaque instant dans votre situation. Mais vous devez comprendre aussi que chacun doit rester à sa place. D'autant plus que vous auriez certainement été informé dans le même temps si vous étiez resté en Haute-Savoie.

— Je sais, lieutenant. Mais rester chez moi à attendre les nouvelles, était hors de mes compétences.

— Très bien, alors tout d'abord, sachez que nos équipes interrogent actuellement le personnel enseignant de la faculté. Étant en période de vacances, il nous est impossible de partir à la rencontre des étudiants potentiellement concernés par le trafic en place. Suivant les réponses qui nous reviendront, d'autres équipes se rendront aux domiciles des étudiants. Et ça risque de prendre pas mal de temps. »

J'ai acquiescé.

« Bon, pour l'heure, il semblerait qu'un employé de l'établissement, travaillant pour la bibliothèque, se serait rendu compte de deux ou trois petites choses depuis la rentrée. Au moment où je vous parle, cette personne est entendue. Peut-être aurons-nous une piste d'ici la fin de la matinée.

— Je ne suis pas ici pour vous gêner, lieutenant. Tout ce que je souhaite, c'est que vous retrouviez le fumier qui vend sa dope, celui-là même qui est à l'origine de l'enlèvement de mon fils.

— Les réseaux sont nombreux et les revendeurs plus encore. Parmi eux, nous avons des indics. Sans rien vous cacher, nous troquons leur liberté contre quelques informations.

— Je ne suis pas né de la dernière pluie.

— Tant mieux, nous irons plus vite. Ce qui me permet de passer à l'information suivante qui, à mon sens, n'est pas des moindres. Pendant que vous faisiez route jusqu'à nous, la gendarmerie nous a contactés. Ils auraient retrouvé des traces de sang sur l'écorce d'un arbre, visiblement situé en face de votre maison. »

Mes muscles se sont tendus et mes oreilles affûtées.

« Vous avez dit avoir entendu du bruit alors que vous vous rendiez sur les lieux. C'était hier soir, n'est-ce pas ?

— En effet, me suis-je empressé de répondre.

— Vous avez bien fait de le signaler. La scientifique a envoyé le prélèvement au laboratoire de l'IRCNG¹ à Rosny-sous-Bois, qui devrait le recevoir dans le courant de la journée. Une analyse ADN devrait être effectuée dans le même temps. D'habitude, il faut compter des semaines pour l'obtention des résultats ; mais compte tenu du caractère d'urgence, nous avons obtenu une dérogation pour traiter ce dossier en priorité. Les résultats devraient nous parvenir rapidement.

— Mais... Jusqu'où cette affaire est-elle déjà remontée ? ai-je balbutié, déconcerté par les moyens déployés.

— Vous suivez les actualités...

— Euh oui...

— Vous connaissez la position du pays en matière de politique.

— C'est pas folichon, je sais. Mais quel rapport ?

— Les échecs font souvent la une des médias en un temps record. Il va dans l'intérêt de nos dirigeants d'étendre toutes les ressources nécessaires afin d'éviter de nouvelles... vous savez...

— Je saisis.

— Je ne suis pas là pour faire de la politique, mais les incidences actuelles pourraient nous aider à aller plus vite. Et c'est tant mieux. »

Ne sachant pas quoi vraiment répondre, j'ai opiné.

Le lieutenant m'a considéré quelques instants, durant lesquels je me suis envolé à Samoëns, aux côtés de Nathalie. Que faisait-elle ? Était-elle entre de bonnes mains ? J'étais si inquiet pour elle qu'est né au fond de moi un regret incommensurable et délirant. Sans parler de cette affection qui me liait toujours à elle, j'en étais même arrivé à souhaiter qu'elle ait quelqu'un sans sa vie. Un homme bien, attentionné et disponible. Une épaule solide sur laquelle elle aurait pu poser la tête et sécher ses larmes. Un soutien de chaque instant, pilier indispensable à la stabilité de toute fondation.

Pour l'heure, j'étais son unique repère dans la nuit. Une aide fragile et lointaine. Que faisais-je ici ? Ma place était à ses côtés. Est-ce qu'inconsciemment j'avais trouvé la solution pour fuir le malheur qui s'abattait sur nous ? Refuser la fatalité ? C'était bien possible. Peut-être était-ce pour ça que Nathalie avait décidé de notre séparation.

Durant toutes ces années, elle s'était acharnée à décrypter les livres de droit, avait passé d'innombrables nuits blanches à potasser, se

remplir le cerveau de textes servant les fondations de notre société. Tandis que moi, le regard perdu dans l'interstice de mes histoires chimériques, je me fabriquais un monde fictif enclin à fuir la réalité... J'étais un rêveur et elle, une combattante de la constitution. Ce n'était pas un fossé qui nous séparait, mais un canyon. Aujourd'hui, je mesure toute l'ampleur de son implication, en juge objectif de ma pitoyable inutilité sur nos vies.

En une seule journée, j'avais pris conscience de mes échecs, sectionnant tous les fils qui me reliaient au bonheur. J'avais déjà perdu ma femme, et voilà que je perdais mon fils.

Cinélla s'est raclé la gorge. Nos regards se sont alors croisés. J'ai compris que l'entretien était terminé.

« Excusez-moi, ai-je dit en me redressant. Pardon, je vous retarde. Je vais téléphoner à ma fe... Je vais passer un coup de fil. Je peux rester dans les parages ?

— Bien sûr, nous avons une salle de détente. Il y a un distributeur de café. Il est imbuvable mais serions-nous un vrai commissariat si nos produits étaient valables ? »

Je n'avais rien raté de son trait d'humour, mais n'étais pas vraiment enclin à en rire. Je me suis levé et suis sorti du bureau.

1. Institut de Recherche Criminelle de la Gendarmerie Nationale.

« Allô Nathalie, c'est moi.

— *Reviens, l'attente est horrible.*

— Je sais, je suis désolé. Je n'aurais pas dû te laisser.

— *Je suis cloisonnée dans une chambre d'hôtel. J'en peux plus d'attendre. Mais rien ne vient.*

— Des nouvelles de Sirius ?

— *Non. Juste des appels réguliers de la psychologue.*

— Comment tu te sens ? Pardon, c'est une question conne.

— *Et de ton côté, tu as du nouveau ?*

— Pas vraiment. Mais ici, tout le monde est sur le pied de guerre.

— *Avant de me laisser ce matin, Sirius m'a dit qu'ils avaient trouvé quelque chose. Mais je n'en sais pas plus.*

— Oui, ils ont trouvé du sang sur l'écorce du grand marronnier, en face de la maison. Ils vont procéder à des tests ADN. Avec un peu de chance, ce sera celui de notre homme.

Pleurs.

— *Écoute Franck, ici c'est l'enfer. Reviens, je ne vais pas pouvoir tenir.*

— C'est promis. Laisse-moi juste quelques heures. J'attends jusqu'en fin d'après-midi si la DIPJ a reçu les résultats. Je reprendrai la route juste après.

— *D'accord.*

— Bien...

Silence.

— *Au fait, j'ai rencontré ta voisine. France Sitto.*

— Ah, et comment va-t-elle ?

— *Elle est au trente-sixième dessous.*

— Je m'en doute. Ses enfants sont arrivés ?

— *Je crois, oui.*

— Vous avez parlé un peu ? Je veux dire de Paul ?

— *Oui. Mais nous avons été interrompues par un type. Un ancien collègue de son mari.*

— Je vois. Bon, allez, gardons espoir. Je te retrouve ce soir.

— *À tout à l'heure. »*

Tonalité.

Je suis sorti pour aller déjeuner. J'ai trouvé un petit restaurant à l'angle de la rue Saint-Gervais. J'ai commandé une salade que je n'ai pas pu finir. Je n'avais pas d'appétit. Qui en aurait eu à ma place ? En me rendant dans ce petit bouchon, je savais qu'il me serait impossible d'avaler quoi que ce soit. Je me suis fait violence pour grignoter quelques bouchées. Je ne voulais pas en plus tomber d'inanition. Le serveur a débarrassé mon assiette, et l'a remplacée par un café-crème.

À peine une heure et demie que j'étais à Lyon, et je trouvais déjà le temps long.

Attendre. Un verbe aux échos insupportables. Attendre et ne rien pouvoir faire.

J'ai payé la note et suis retourné à la DIPJ. Quitte à patienter, autant le faire au centre névralgique des opérations.

À l'entrée, l'officier nommé Betty était toujours occupé derrière l'écran de son ordinateur. Je me suis approché.

« Excusez-moi, l'ai-je interrompue. Je m'appelle Franck Bellock.

— Je sais qui vous êtes. Que puis-je faire pour vous?

— Voilà, le lieutenant Sony Ci... » Le téléphone du standard a hurlé.

« Excusez-moi... » m'a interrompu Betty à son tour, levant un index pour me signifier de patienter.

Elle a décroché.

J'ai reculé de quelques pas.

Attendre encore.

Le ton de l'officier s'est raffermi. « D'accord, disait-elle. Entendu, je les préviens immédiatement. » Puis elle a changé de ligne. « Sony ? C'est Betty. » J'ai tendu l'oreille. « Les équipes poursuivent un suspect... République Villeurbanne... D'accord. »

Elle a raccroché.

« Est-ce qu'il s'agit de notre affaire ? ai-je demandé, me précipitant vers elle, n'ayant rien manqué des bribes de conversation.

— Le lieutenant Cinélla descend. Vous verrez avec lui. »

Aussitôt dit... Cinélla est apparu en haut des marches, accompagné du lieutenant Béal. Alors qu'ils descendaient l'escalier quatre à quatre, j'espérais qu'ils filaient vers une piste concernant le ravisseur de David.

Je l'ai interpellé. « Lieutenant ! Où allez-vous ?

— Restez là, a-t-il répliqué, me bousculant presque au passage.

— S'il vous plaît ! »

Les deux policiers n'ont pas répondu. Ils sont sortis de l'hôtel de police en courant.

Je les ai suivis du regard. Manifestement, ils se dirigeaient vers le parking. Sans savoir pourquoi, je sentais au fond de moi que l'état d'urgence concernait mon dossier. Et moi, pauvre spectateur, étais encore enfermé dans ma bulle d'impuissance. Qu'à cela ne tienne, si je voulais participer à l'évolution des résultats, ne me restait plus qu'à suivre les conseils irresponsables de mon entêtement.

Alors que l'attention de Betty m'était de nouveau dévolue, j'ai quitté le bâtiment au pas de course.

Rond-point du cours de la République et de la rue Francis-de-Pressensé.

Cigarette plantée entre l'index et le majeur, l'homme traverse les passages cloutés. Cheveux bruns plaqués à l'arrière, visage poupon, jean large et doudoune Creeks bleue sans manche, il marche droit devant, ne se préoccupant pas de la voiture qui klaxonne ses insultes sonores. Ses yeux sont vides, son regard dans le vague. Dire qu'il est inquiet, impossible de le déterminer. Soucieux, peut-être.

Il longe le cours de la République, puis s'arrête devant une porte. Il fouille dans la poche de son pantalon et en extirpe un trousseau de clés. Il glisse la plus fine dans la serrure et entre dans le bâtiment.

Il monte les marches de la cage miteuse, jusqu'au troisième étage. Il ouvre la porte de son appartement et se glisse rapidement à l'intérieur.

L'état des lieux est déplorable. Tapisserie d'origine, meubles décharnés et odeur de renfermé. Quelques mégots de joints écrasés au fond d'un cendrier diffusent de discrètes émanations d'herbe et de tabac froid.

Il se laisse tomber dans un vieux fauteuil en tissu élimé. Pensif un instant, il sort de la poche intérieure de sa parka une enveloppe rebondie vomissant des billets. Il les étale sur une petite table basse, les classant par ordre de valeur. La recette de la matinée est plutôt maigre. Sept cent cinquante euros. Les vacances ne font pas bon ménage avec les affaires.

Son téléphone portable tintinnabule. Il décroche.

« Ouais ?

— *Faut que tu dégages ! ordonne la voix au bout du fil.*

— Quoi ?

— *Fous le camp ! Les flics viennent faire une descente chez toi.*

— Mais... Qu'est-ce que tu racontes ?

— *Perds pas de temps, sale con ! Barre-toi !* »

L'homme froisse les billets, les réunissant maladroitement dans leur enveloppe. Il plaque le téléphone entre l'oreille et l'épaule.

« C'est quoi, ce bordel ? demande-t-il pétrifié.

— *Justement, va falloir que tu m'expliques.*

— OK, je me tire, dit-il en vidant le cendrier par la fenêtre dans sa précipitation. Merci de m'avoir prévenu.

— *Rien à foutre de ta gueule. Tout ce que je veux, c'est mon pognon, alors magne-toi.* »

L'autre raccroche.

L'homme enfonce son portable au fond de sa poche, et se précipite vers la sortie. Avant de quitter l'appartement, il balaye du regard l'ensemble de la pièce, vérifie qu'il n'a rien laissé traîner de suspect, puis s'en va en claquant la porte.

Il déboule dans la rue, se contorsionne de gauche à droite afin de vérifier si la voie est libre. Il enfile sa capuche et glisse le long du bâtiment en direction du cours Émile Zola, le pas rapide.

À l'angle opposé, deux officiers en civil, un grand chauve et un petit Asiatique, commencent la filature. L'un d'entre eux traverse la rue et rejoint le trottoir d'en face. Ils maintiennent la distance nécessaire pour ne pas être repérés.

Le téléphone du chauve vibre à sa ceinture. Discrètement, il appuie sur le bouton de son oreillette.

« Mathias, répond-il à voix basse.

— *Cinélla à l'appareil.*

— Vous êtes où ?

— *On a décollé, il y a un quart d'heure. On arrive par la rue Dedieu. On est là dans deux minutes.*

— Faites vite, le suspect arrive sur le cours Zola.

— *OK, restez en ligne.* »

L'homme arrive au carrefour. Il jette un œil derrière lui, et repère un homme sur le même trottoir. Il accélère le pas. Quelques mètres plus loin, il regarde à nouveau par-dessus son épaule. Cette fois, le grand chauve pique un sprint. Sur le trottoir opposé, un Asiatique lui emboîte le pas. Les flics !

L'homme se précipite au centre du carrefour, évite de justesse deux voitures qui se croisent, et se dirige vers la bouche de métro.

« Lieutenant, le suspect prend la station République Villeurbanne !
— *Ne le lâchez pas, on arrive !* »

L'homme court dans la gare de métro, se faufilant entre les usagers qui attendent patiemment le prochain wagon. Au loin, résonne le bruit des roues sur la rame.

Les officiers arrivent au bas des marches. À travers l'afflux de passagers, ils parviennent à repérer le suspect et se lancent à sa poursuite. Le train arrive en gare et s'arrête.

Les flics dispersent la foule effrayée, armes à la main.

« Laissez passer ! Dégagez ! »

Les portes du dernier wagon s'ouvrent, l'homme saute à l'intérieur et remonte l'allée. Le grand chauve prend la même entrée. La panique s'empare des usagers, ils hurlent et se serrent contre les fenêtres... Le suspect enjambe une valise et parvient jusqu'à la seconde porte du wagon. Devant lui se dresse l'Asiatique.

« Bouge pas, reste tranq... »

L'homme écrase l'estomac de l'officier avec le pied. Le souffle coupé, le flic part à la renverse et tombe que le quai. Le suspect sort du wagon et reprend sa course vers la sortie de la station, pourchassé par le grand chauve.

J'ai abandonné ma voiture plus haut sur le cours Émile Zola. J'avais pris en chasse la voiture des lieutenants Béal et Cinélla. Ayant parachuté leur véhicule à l'angle de la rue Dedieu et Hippolyte Kahn, je les ai suivis jusqu'à trouver une place où me garer sauvagement. Je ne voulais absolument pas les perdre de vue.

Ils couraient comme des dératés, remontant le long du cours Zola, tandis que j'arrivais à leur rencontre en sens inverse. Je tâchais de garder minimale la distance qui nous séparait.

Le spectacle était hallucinant.

Sorti tout droit de la bouche de métro, un homme d'une trentaine d'années courait à perdre haleine. Il s'est dirigé dans la mauvaise direction, droit sur les officiers. Dès qu'il les a repérés, il a négocié un incroyable demi-tour pour remonter dans ma direction. Repassant devant la bouche de métro, il a accéléré lorsqu'un grand chauve maigrichon armé d'un pistolet, a surgi à son tour, rejoignant les deux lieutenants dans leur course effrénée.

Les quatre sprinteurs remontaient le cours dans ma direction. L'homme que les officiers pourchassaient n'était plus qu'à cinquante mètres de moi.

Mon cœur jouait des percussions dans ma poitrine. Que devais-je faire, sinon éviter de les ralentir ?

Le gibier que les flics traquaient n'avait peut-être rien à voir à l'affaire me concernant, mais ce fumier en doudoune bleue était peut-être le ravisseur de David. Celui à qui je devais toutes mes inquiétudes, le meurtrier de Paul Sitto. Et si c'était lui, devais-je intervenir au risque d'y laisser des plumes ? Ce n'était pas mon job, je n'étais ni armé ni entraîné pour ça. Pourtant, quelque chose en moi me poussait à agir. Une ardeur guidant mes actes et mes décisions, une conscience restée en sommeil jusque-là. Et si ce n'était pas lui,

tant pis, personne ne m'en tiendrait rigueur.

Il n'était plus qu'à dix mètres... Cinq mètres... Deux...

L'homme a essayé de me contourner, à cent lieues de s'imaginer que je pouvais représenter un danger potentiel. J'ai profité de cette inattention pour obéir à une impulsion bestiale et imbécile.

Je me suis jeté sur lui, alors qu'il m'esquivait par la droite. Le choc a été brutal. La célérité de mon prisonnier nous a projetés contre le mur du bâtiment. Ma tête a cogné contre la pierre et j'ai senti mon bras se faire écraser contre le béton. Nous nous sommes écroulés sur le trottoir. Mes vêtements se sont empourprés. Restait à savoir s'il s'agissait de mon sang. Le type se débattait pour se remettre sur pied. Nous étions tous deux déboussolés. Malgré la douleur qui irradiait mon bras droit, je suis parvenu à maintenir mon emprise autour de ses jambes, jusqu'à ce que les flics me portent secours. Dans un ultime élan de liberté, il m'a décoché un coup de pied au visage, me faisant lâcher prise et inondant le bitume d'un jet de sang en arc de cercle. Tentative d'évasion avortée lorsque la police l'a immobilisé pour lui passer les menottes.

Le petit Asiatique (arrivé quelques secondes après l'altercation) et le grand chauve se sont éloignés, radios en main appelant les renforts. Le lieutenant Béal m'a aidé à me relever tandis que Cinélla établissait un rapport préliminaire par téléphone.

Lorsque je me suis relevé, une douleur lancinante frappait les muscles de ma jambe, une autre engourdissait mon bras ; enfin une dernière m'avait anesthésié la mâchoire.

« Vous avez raté votre vocation, a plaisanté l'officier.

— Je crois plutôt avoir lu trop de romans policiers à la con... » me suis-je défendu, sentant s'enflammer en moi l'étincelle d'un espoir.

De retour à la DIPJ, une équipe médicale m'a emmené à l'infirmerie. Ayant totalement occulté le fait que j'avais participé à la poursuite en voiture dans un premier temps, j'étais monté dans le véhicule de police des lieutenants Béal et Cinélla pour rentrer au port. D'ailleurs, aucun de nous n'a pensé un seul instant à ce détail durant le trajet. C'est en arrivant sur le parking de l'hôtel de police que Cinélla m'a demandé comment je les avais rejoints. Mon air ahuri leur a servi de réponse. Par radio, il a de ce fait, envoyé un policier récupérer mon 4x4.

Quelques pansements plus tard, j'étais de nouveau assis dans la grande salle de l'étage, devant le bureau de Cinélla. On m'a apporté un café pour me faire patienter.

J'attendais encore.

Puis vers dix-huit heures, alors que l'état de choc provoquait mes premiers assoupissements, un policier est venu à ma rencontre.

« Monsieur Bellock ? » a-t-il dit en me secouant délicatement le bras.

J'ai grogné en guise de réponse.

« Le lieutenant Cinélla m'a demandé de vous dire que le suspect était en salle d'interrogatoire. Et que vous feriez mieux de rentrer à Samoëns si vous vous en sentiez le courage.

— Ah... »

Toute cette aventure pour rebrousser chemin ? Jamais de la vie.

« Non, je préfère prendre un hôtel. Est-ce que je peux téléphoner ?

— Naturellement. »

Le policier m'a cédé sa place et a disparu.

J'ai téléphoné à la gendarmerie de Samoëns, demandant si Nathalie était avec eux. En quittant mon village, j'avais oublié de prendre le numéro de notre hôtel. Le gendarme m'a informé que

Nathalie était scrupuleusement épaulée par la psychologue, qui s'était engagée à passer la nuit avec elle en cas de besoin. Ils avaient eu du flair. J'ai demandé au gendarme de faire remonter les dernières informations à mon ex-femme, à savoir que la DIPJ avait appréhendé un suspect et que je passerais la nuit à Lyon, avant de reprendre la route le lendemain.

Une heure plus tard, Cinélla a fait une brève apparition pour venir récupérer je ne sais quoi dans son bureau. J'ai sauté sur l'occasion.

« Lieutenant, où en est-on ?

— Pas très loin. D'ailleurs à ce propos, je me suis fait secouer par ma hiérarchie grâce à vous.

— Ah... Mon intervention.

— Heureusement pour vous, la tentative a réussi, sans quoi je vous aurais renvoyé directement en Haute-Savoie par le premier train.

— Je suis venu en voiture... » ai-je niaisement répondu.

Cinélla m'a considéré quelques instants, ne sachant pas comment prendre ma boutade.

« Laissez-moi assister à l'interrogatoire, ai-je enchéri.

— Ça, c'est hors de question.

— Je ne demande pas de jouer les flics, je veux juste entendre ce qu'il a à dire. Peut-être que je pourrai vous aider... S'il vous plaît.

— Je n'en ai pas le droit. Je pense avoir été assez conciliant jusque-là.

— Je ne dis pas le contraire, mais c'est moi qui habite là-bas, et je suis le seul à pouvoir dire s'il ment ou non. »

Cinélla a poussé un soupir. Il a posé les poings sur les hanches et fermé les yeux. Ma présence le dérangeait, j'en étais conscient. En acceptant de me laisser venir à la DIPJ, il avait ouvert une porte et j'avais glissé mon pied dans l'interstice. Il ne pouvait plus me mettre dehors.

« Vous vous faites du mal, monsieur Bellock. Mais si vous y tenez, alors c'est d'accord. Par contre, je vous préviens, je ne veux ni intervention ni commentaire. C'est compris ?

— Juré.

— De toute façon, nous avons placé le suspect dans une salle isolée, avec un miroir sans tain. Vous resterez sagement dans la pièce fantôme. »

C'était toujours ça.

« Très bien, je vous suis. »

Je pensais avoir atterri dans un épisode « d'esprit criminel ». À cela près que la salle d'interrogatoire ne ressemblait en rien à une cage triste et grisâtre, mais plutôt à un bureau tout ce qu'il y avait de plus banal.

Une table, trois chaises (deux d'un côté, une de l'autre occupée par le suspect), et un pauvre calepin usé posé entre les deux. Ma salle à moi (qu'ils appelaient salle fantôme) était minuscule. Un officier était installé derrière une sorte de mini-régie, contrôlant une caméra placée dans un angle de la salle d'interrogatoire, et les micros cachés derrière les grilles d'aération. Il avait un casque posé sur les oreilles.

Cinélla se chargerait seul de l'interrogatoire, tandis que le lieutenant Béal resterait à mes côtés, les yeux figés sur le petit moniteur de la régie.

« Tu peux te rapprocher ? a-t-il demandé à l'officier qui, immédiatement, a opéré un zoom sur le visage de l'individu. Parfait, fais ton focus et lance l'enregistrement. »

En deux manipulations, le technicien s'est débarrassé des parasites visuels, et a appuyé sur le bouton rouge.

« Mercredi 31 décembre 2014, a-t-il indiqué en parlant face au micro. Dix-neuf heures vingt-deux. »

Béal a posé son index sur sa bouche, m'invitant à ne plus parler.

Cinélla est entré dans la salle. Le suspect a prestement caricaturé la nonchalance incarnée. Dès l'arrivée du lieutenant, il a arboré un petit rictus en coin de bouche, agrémenté d'une décontraction excessive. Le dispositif vidéo était d'une précision inouïe.

« Bien, tu t'appelles Dimitri Klansky, a commencé Cinélla, s'installant sur sa chaise. Tu habites Villeurbanne, rue Flachet. Du moins, il s'agit de ton adresse officielle, à savoir celle de tes parents. Tu disposes d'un domicile cours de la République, loué au nom de Cyril Massou. Tu confirmes ? »

L'autre n'a pas bougé une oreille.

Béal observait le moniteur avec concentration. Le suspect ne laissait rien paraître.

« D'accord, on commence mal tous les deux, a repris Cinélla. Je vais te poser toute une série de questions, à commencer par celle-là : quels sont tes liens avec Cyril Massou ? »

Toujours pas de réponse.

« Tu ne veux rien dire ? Très bien, alors je vais répondre à ta place. Massou est fiché pour trafic de stupéfiants. Il serait à la tête d'une organisation de narcotrafiquants œuvrant sur la région lyonnaise. Nous savons qu'il n'est qu'un intermédiaire employé sur le territoire. En fait pour tout te dire, nous le suivons depuis si longtemps que nous connaissons le moindre de ses déplacements. Si tu ne t'étais pas distingué ces derniers jours, nous l'aurions laissé continuer dans l'espoir de remonter la filière. Mais tu es mêlé à une affaire de plus grande ampleur. »

À cette annonce, le visage du suspect s'est refermé. Des rides se sont creusées entre ses sourcils.

« Je connais pas de Massou, a-t-il enfin déclamé.

— Bizarre que tu ne réagisses que maintenant, a fait Cinélla en joignant les mains sur la table. Massou te fait peur, n'est-ce pas ?

— Je viens de vous le dire, je connais pas ce type-là.

— Bien entendu. Pourtant tu as fait une énorme bourde. À cause de ça, nous avons été obligés d'arrêter Massou. Nos équipes ont procédé à une descente dans un bar à proximité de Becker. Il est en garde à vue. Nous savons que tu sous-traites des affaires pour lui. Vente de drogues douces et dures à la sortie des écoles. Pas très folichon mais faut bien démarrer par quelque chose. »

Dimitri Klansky a émis un petit rire méprisant. Même s'il voulait donner le change, on voyait sur l'écran qu'il n'était pas tranquille, qu'il surjouait l'alanguissement.

« Voilà comment vont se dérouler les choses, Dimitri. Si tu ne réponds pas aux questions, nous allons devoir inculper Massou et lui dire que tu l'as vendu.

— N'importe quoi, arrêtez vos conneries de flicard à deux balles ! Vous faites trop dans le cliché, c'est pas crédible !

— N'empêche que nous avons assez de preuves contre lui. Massou est sous étroite surveillance depuis dix-huit mois. On a un dossier plus gros que l'encyclopédie mondiale. Donc, je reformule. Tu es suspect dans une affaire parallèle. C'est celle-là qui nous intéresse. Si tu réponds aux questions, Massou ne saura jamais que tu l'as balancé. En cas contraire...

— Est-ce que vous avez des preuves ? Non ! Alors, vous pouvez rien.

— Des relevés téléphoniques seraient suffisants pour prouver votre lien.

— Pfff...

— Oui je sais, un type d'aplomb aurait acheté un téléphone sous un faux nom et s'en serait débarrassé. Mais je ne te crois pas assez intelligent pour ça.

— Vous trouverez rien, j'ai pas de portable.

— Oui, tu l'as jeté pendant la poursuite. Je peux même te dire où. L'agent Mizako, tu sais celui que tu as un peu bousculé dans le métro, il a remis la main dessus. Alors, t'es impressionné ? »

Klansky s'est mis à rire.

« J'ai pas de portable. Faudra que vous prouviez que celui-là est à moi.

— On travaille dessus, t'inquiète pas.

— Écoutez, a dit Dimitri en se redressant, gêné par les menottes qui le clouaient au dossier de sa chaise. J'ai rien fait et je vois pas de quoi vous m'accusez, alors relâchez-moi. »

Le visage de Cinélla était imperturbable. Béal m'a glissé à l'oreille que son collègue allait amorcer la phase deux. « T'étais où ces deux derniers jours ?

— Chez moi.

— Chez toi. Lequel chez toi ? Celui de la rue Flachet ou celui de la République ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Est-ce que tu peux prouver ta bonne foi et m'affirmer que tu ne te trouvais pas en Haute-Savoie ?

— Absolument, des tas de gens m'ont vu, a répondu Dimitri du tac au tac, qui, sans aucun doute, avait déjà préparé sa réponse et par extension, déjà couvert ses arrières.

— Attention Dimitri, tu vas griller tes cartouches. »

Klansky devenait agité. Même si l'évocation du département haut-savoyard n'avait rien donné de concret, elle semblait toutefois avoir éveillé la nervosité du suspect. Même moi qui n'étais ni profileur ni érudit en sciences comportementales, je parvenais à discerner des signes d'anxiété à travers la gestuelle de notre cher prévenu.

« Pour la dernière fois, j'ai rien à vous dire ! a-t-il répliqué, crachant son arrogance au visage du policier.

— Comme tu voudras. Je ne suis pas du genre à prévenir deux

fois. »

Cinélla a fait un signe de la main, et un gardien de la paix est aussitôt entré dans la salle.

« Faites prolonger la garde à vue de Cyril Massou, a ordonné Cinélla. Dites-lui qu'il est inculpé de trafic de drogue, recel de marchandises et prostitution.

— Eh ! Vous jouez à quoi ? est intervenu Klansky, de la colère dans la voix.

— Pas de seconde chance, je t'avais prévenu, a riposté Cinélla. Maintenant, ton copain saura que c'est toi qui l'as balancé.

— J'ai balancé personne ! En plus, on n'a jamais parlé de prostitution et de recel ! »

L'appât mordait à l'hameçon. Le visage de Klansky s'est liquéfié. Il n'était certainement qu'un pion sur l'échiquier de Massou, ne relevant que de la branche des stupéfiants. Il était évident qu'il n'avait aucune idée de quoi parlait Cinélla, sorti du contexte des narcotrafiquants.

« Massou, en tout cas, saura de quoi je parle. Il ne fera pas la différence entre ce que tu sais et ce que tu ignores.

— Vous lui avez quand même pas dit que j'étais là !

— Nous n'en aurons pas besoin. Il comprendra tout seul. Et tu sais pourquoi ? Parce que c'est l'un de nos infiltrés qui l'a prévenu de notre descente chez toi. Il fera très vite le lien. Nous t'avons choppé, enfermé, et tu as parlé. Point final. »

Cinélla s'est levé de sa chaise, et a fait mine de glisser quelques mots discrets à l'oreille du policier en le raccompagnant à la porte.

La respiration de Klansky devenait haletante. Ses yeux naviguaient d'un protagoniste à l'autre. Il était à deux doigts de craquer.

Parle ! me disais-je à moi-même. Crache-le, ce putain de morceau.

« Si vous faites ça, il me tuera ! a beuglé Dimitri, qui transpirait à grosses gouttes.

— Puisque tu ne veux pas parler, je te place aussi en garde à vue, a dit Cinélla. Tu vas être content, je vais t'installer avec ton pote Massou. Tu n'as rien à craindre puisque tu ne le connais pas. »

Soudain, quelqu'un a frappé à la porte. Notre porte, celle de la salle fantôme. Béal s'est précipité pour ouvrir.

« Un document urgent, lieutenant... » a dit le flic en donnant une enveloppe à Béal.

Ce dernier l'a remercié d'un hochement de tête et a ouvert le pli à

la hâte. En lisant son contenu, il est immédiatement sorti, et je l'ai vu réapparaître dans la salle d'interrogatoire, avant que le policier qui était avec Cinélla ne sorte de la pièce.

Béal et Cinélla se sont entretenus dix secondes à l'écart, tandis que le policier attendait les prochaines instructions. Béal est ressorti et Cinélla a refermé la porte derrière lui.

Le lieutenant Béal m'a rejoint pendant que Cinélla se réinstallait à sa place.

« Ça devrait vous intéresser... » m'a glissé Béal au creux de l'oreille.

Cinélla a déplié le petit papier qu'il a fait glisser sur la table devant lui, bien à la vue de Klansky. Puis il a repris :

« Tu es méchamment mouillé, Dimitri. »

À cette évocation, Klansky s'est pétrifié.

« Avant-hier soir, dans le village de Samoëns en Haute-Savoie, un homme a été tué d'un coup de pioche dans le dos. En face de la scène de crime, la gendarmerie a relevé des traces de sang sur le tronc d'un arbre.

— Quoi ?

— T'as bien entendu. Toujours est-il que nous venons de recevoir les résultats des tests ADN relevés sur place. Nous les avons croisés et devine quoi... »

Klansky était paralysé par le poids de l'accusation ; moi par celui des résultats.

« Ils correspondent au tien. Je n'ai donc pas besoin de te faire déshabiller pour trouver la blessure. C'est fini pour toi. Tu es en état d'arrestation pour le meurtre de Paul Sitto.

— Non, c'est faux ! C'est impossible, c'est pas moi !

— Le meurtre est la première charge, je t'inculpe également pour enlèvement, séquestration et torture.

— Arrêtez... non... » gémissait Klansky.

Cinélla est passé par-dessus la table, a agrippé le col de Dimitri et l'a violemment tiré à lui.

« Où est le gamin ? a-t-il hurlé, alors que Klansky s'est mis à pleurer. Réponds ! Où l'as-tu enfermé ?

— J'ai enlevé personne... Pitié...

— Crache !

— C'est pas moi, je le jure !

— Parle !

— C'est pas moi, je vous dis !

— De toute façon, pour toi, c'est perpète ! Alors si tu veux vivre, dis-moi ce que je veux entendre sinon je te lâche dans le quartier de Massou !

— Non ! »

L'interrogatoire venait de prendre une nouvelle tournure. Je n'avais pas l'habitude de ce genre de scènes. Quelle serait la prochaine étape ? Cinélla allait-il sortir son flingue et le coller sous le nez de Klansky, ou allait-il réellement mettre ses menaces à exécution ?

À côté de moi, Béal était toujours imperturbable, impassible.

Puis Cinélla a relâché son étreinte, a laissé Klansky se vider de sa pathétique détresse, et s'est dirigé vers le policier qui attendait le contrordre.

« Faites ce que je vous ai dit pour Massou, et emmenez ce connard, quartier des Buers à Villeurbanne. Déposez-le et rentrez. »

Le policier a opiné et a quitté la salle. « Non, vous pouvez pas faire ça ! a gémi Klansky. Vous n'avez pas le droit !

— Désolé, Dimitri. En ce qui me concerne, j'ai horreur des injustices. Traite-nous de ripoux si tu veux, mais je peux te garantir qu'aucun enregistrement de notre conversation ne sera sauvegardé. Pour tout l'auditoire qui nous écoute, tu n'as rien dit. N'ayant aucune preuve contre toi, nous avons été obligés de te relâcher.

— Arrêtez ça ! Les résultats ADN prouveront le contraire et vous serez accusé de bavure !

— Ah ça ? » a minaudé Cinélla en agitant le précieux papier. Puis il l'a déchiré en mille morceaux, réduisant notre unique preuve en confettis.

À ce moment précis, mes forces m'ont abandonné. Les flics s'étaient servis de l'enlèvement de David pour démanteler un réseau de narcotrafiquants. Ils avaient déterré le lièvre en chef, trophée suprême de leurs investigations.

« C'est quoi ce bordel ? » ai-je fulminé, me dirigeant déjà vers la porte de sortie. Le bras de Béal s'est interposé, et m'a rapidement renvoyé à ma place d'un simple mouvement brusque. « Restez là ! a-t-il grondé en durcissant le regard.

— Vous plaisantez ou quoi ? Vous jouez à quoi, ici ? Il s'agit de mon fils, putain ! J'en ai rien à foutre de votre guerre des gangs ! »

D'un geste nerveux, Béal a de nouveau braqué sa main à la verticale sur sa bouche.

« D'accord, je vais tout vous dire ! » a hurlé une voix dans le haut-parleur de notre salle fantôme.

Je me suis retourné brutalement vers la vitre sans tain. Klansky venait de flancher. J'étais aussi abasourdi que Béal était serein.

« J'étais en Haute-Savoie ces deux derniers jours, c'est vrai, pleurnichait Dimitri.

— Pourquoi est-ce que tu as tué Paul Sitto ? a repris Cinélla. Où est le garçon ?

— Je... Je sais pas de quoi vous parlez pour...

— Donc tu n'as rien à avouer, c'est bien ça ? l'a interrompu Cinélla... Tu persistes à dire que tu n'as jamais entendu parler de David Bellock ?

— Je vous jure, je suis au courant de rien.

— Donc tu ne sais rien ?

— Si ! »

Le mur s'était enfin effondré. Je me suis collé à la vitre, comme un enfant devant la vitrine d'un magasin de jouets. « Si, je sais des trucs, a poursuivi Klansky en sanglotant.

— On t'écoute. »

Dimitri a repris son souffle, s'efforçant de contenir ses larmes. Puis dans un profond soupir, a fini par lâcher : « J'ai vu Paul Sitto mourir. »

« Tu m'en diras tant, a réagi Cinélla, un brin d'exaspération dans la voix. Est-ce que tu peux me parler du jeune Bellock ?

— David Bellock... est un gamin à qui je vends de l'herbe depuis quelques mois. C'est un étudiant...

— Mais encore...

— Avant les vacances... Il m'a passé une grosse commande. Je lui ai donné quelques jours pour me payer. Mais il m'a dit qu'on lui avait volé le pognon... J'ai pas gobé son histoire...

— Alors tu l'as suivi jusqu'à Samoëns, son lieu de vacances. Tu es tombé sur Paul Sitto, pensant que c'était son père. Vous vous êtes battus et tu l'as tué. Le gamin t'a vu, alors tu l'as enlevé...

— Non, pas du tout... »

Klansky a laissé filer quelques secondes avant de reprendre.

« J'ai retrouvé la piste de ce merdeux et je l'ai suivi, c'est vrai. Je voulais le surprendre dans son sommeil et lui faire cracher mon pognon. Quand je suis arrivé vers la maison de son vieux, il y avait un type dans le jardin. C'était vers les deux plombes du mat. Alors je suis allé me planquer dans un arbre, dans le pré d'en face. Le temps de grimper sur les branches, j'ai entendu crier... »

J'étais suspendu aux lèvres de Dimitri. La vérité allait éclater. J'allais enfin savoir où était mon fils.

« Quand j'ai trouvé une branche assez solide et bien placée, j'ai regardé ce qui se passait. Le vieux était en train de se battre avec un autre type.

— Tu me racontes encore des cracks ! »

Mais laisse-le finir, bordel ! ai-je pensé.

« Non, je vous jure ! s'est défendu Klansky. Je vous dis la vérité !

— Continue, a dit Cinélla, circonspect.

— Ils se sont roulés dans la neige. Le vieux se défendait, mais

l'autre avait le dessus. Il l'a frappé à plusieurs reprises. Puis il s'est relevé, tandis que l'ancien avait du mal à se remettre sur les genoux. C'est à ce moment-là que l'autre a pris la pioche dans la neige et l'a plantée dans son dos. Le vieux s'est écroulé.

— Et c'est tout ce qui s'est passé ? »

Quelque chose clochait dans la version de Klansky. Le meurtre de Paul Sitto avait eu lieu dans la nuit du 29 au 30 décembre. Ce n'est que le lendemain (à savoir hier soir) que j'avais entendu du bruit lors de mon escapade sur la scène de crime. Et c'est ce matin précisément que l'équipe de la scientifique a relevé des traces de sang sur l'écorce du grand marronnier.

« Non, a poursuivi Dimitri. Je me suis caché dans les bois toute la journée du lendemain.

— Tu veux parler d'hier ?

— Oui, ce que j'avais vu me foutait la pétoche. Je ne suis qu'un petit dealer de merde. Je fourgue de la came, c'est tout. Pour dire la vérité, je ne me suis jamais battu, j'ai toujours fonctionné à l'intox. Ceux qui sont mauvais payeurs ou qui veulent jouer au malin, je les bouscule un peu, ce qui les dissuade facilement. Je suis grand, ça suffit pour me faire entendre. Mais j'avais jamais vu un type se faire butter sous mes yeux... Alors j'ai voulu rentrer et oublier toute cette histoire. Être loin de ce dont j'avais été témoin. J'ai un casier. On m'aurait facilement accusé de ce qui s'était passé.

— Pour ta gouverne, c'est ce qui s'est produit.

— Peut-être mais j'ai jamais tué personne ! Je voulais juste récupérer mon blé.

— Alors tu es resté parce que tu avais encore plus la trouille de rentrer bredouille. Tu avais peur de le dire à Massou. »

Klansky a opiné, le visage abattu par la honte.

« Hier soir, je suis revenu vers la maison. Bien sûr, elle était sous scellés, j'aurais dû m'en douter. Mais il me fallait ce fric sans quoi j'étais mort, vous comprenez ?

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— Je pensais peut-être qu'en attendant un peu, je finirais par voir David Bellock. Le coin était calme, mais des phares se sont rapprochés à l'entrée du chemin. J'ai paniqué. J'ai couru dans le pré pour remonter me cacher dans mon arbre, le même que la veille. Mais il faisait froid et la neige commençait à geler sur l'écorce. J'ai vu un type

qui arrivait en marchant.

— Le père de David. »

À chaque mot prononcé, je me remémorais la scène dans ses moindres détails.

« Sûrement. Il aurait peut-être suffi que je ne bouge plus, que je me planque dans la neige. Mais j'avais les foies. Alors j'ai grimpé dans l'arbre. Puis le type... le père de David... est venu jusqu'à la maison. Il est resté un bon moment. Et moi, j'étais là-haut, à l'observer, quand la branche sur laquelle j'étais appuyé s'est cassée. J'ai dérapé et un gros tas de neige s'est écrasé sur le sol. Ma jambe a heurté le tronc et je me suis niqué la cheville contre l'écorce.

— Ce qui explique les traces de sang.

— J'ai attendu que le type s'en aille, a poursuivi Klansky, faisant abstraction de l'intervention de Cinélla. Quand la voiture a redémarré et fait demi-tour au loin, je me suis laissé tomber dans la neige. J'ai rebouché les trous comme j'ai pu et j'ai foutu le camp.

— Tu es directement rentré à Lyon ?

— Ouais... Ça craignait trop pour moi là-bas. Valait mieux que je trouve une solution pour rembourser Massou que de rester sur place. »

Cinélla faisait les cent pas à travers la salle, littéralement plongé dans une sombre réflexion.

« Donc tu es en train de me dire que tu ne sais pas ce qui est arrivé au jeune David Bellock, c'est ça ?

— Je vous l'ai dit, j'ai pas eu le temps. Je me suis barré avant. »

Cinélla a fait quelques pas dans notre direction, faisant face à la vitre sans tain. Il nous a adressé un regard empli de lassitude et de déception.

Une piste avortée.

Dimitri Klansky n'y était pour rien dans l'enlèvement de David. Il n'était même pas concerné par le meurtre de Paul Sitto.

Bien plus tard, alors que Béal avait placé Klansky en garde à vue, un officier m'a raccompagné jusqu'au bureau de Cinélla. Il était vide. Le policier m'a donné une couverture et m'a suggéré de dormir, et m'a dit que l'un des lieutenants viendrait me rejoindre après la paperasse de rigueur et les derniers ajustements quant au témoignage de Klansky.

Je n'ai vu personne jusqu'à six heures du matin.

Cinélla est enfin venu me rejoindre dans son bureau. Il semblait harassé. Il a jeté un rapide coup d'œil à sa montre puis s'est laissé tomber dans son fauteuil.

« Vous devriez rentrer dormir quelques heures, a-t-il préconisé à mon intention, alors que j'avais été incapable de fermer l'œil jusque-là.

— Pourquoi avez-vous déchiré les résultats ADN tout à l'heure ? ai-je demandé.

— Oh ça... a répondu le flic avec lassitude.

— Vous m'avez dit vous-même que le laboratoire avait fait des relevés, une priorité absolue. Et vous avez tout détruit en une seconde. Vous vous rendez compte des répercussions que cela aurait pu avoir si Klansky ne s'était pas mis à table ? »

Cinélla a souri, laissant ses bras ballotter le long des accoudoirs de son fauteuil.

« Il n'y a jamais eu de résultats ADN, a-t-il chuchoté.

— Pardon ?

— Il n'y a jamais eu non plus de priorité.

— Qu'est-ce que vous racontez ? C'était du bluff ?

— Complètement. Des relevés ADN prennent des semaines. Et compte tenu des milliers d'affaires de meurtres qui fleurissent chaque jour, jamais un dossier ne sera plus urgent qu'un autre. » Toute la fatigue que j'avais accumulée ces dernières heures s'est littéralement muée en colère.

« Pourquoi m'avoir raconté ces conneries ?

— Pour vous apaiser. Quand on a des pièces du puzzle, on pense qu'on va pouvoir le terminer. On appelle ça, l'espoir.

— Vous m'avez baladé.

— Seul compte le résultat, non ?

— Et c'était quoi le document que vous avez agité sous le nez de Dimitri ?

— Oh, une simple reproduction. On a de bons infographistes. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. J'avais envie de lui cracher au visage toute la haine que j'éprouvais. Mais le méritait-il ? Après tout, son mensonge n'avait que pour seul but de me faire espérer. Et puis, cette pirouette lui avait valu de précieux aveux.

Nous sommes restés silencieux de longues minutes, à ne rien dire, à nous laisser bercer par l'aiguille des minutes cliquetant dans le

cadran de l'horloge murale.

Le téléphone de Cinélla a retenti, nous faisant sursauter tous les deux. Las, il a décroché.

« Cinélla.

— *Lieutenant, un appel de Mme Devigne pour vous.*

— Qui est Mme Devigne ?

— C'est ma femme ! suis-je intervenu avec précipitation.

— OK, passez-nous la communication, a dit Cinélla en déclenchant le haut-parleur.

— *Allô lieutenant, a timidement fait une voix fébrile et tremblotante. Est-ce mon mar...*

— Nathalie, c'est moi, Franck ! » ai-je répondu.

Cinélla s'est calé dans son fauteuil, me laissant le champ libre pour dialoguer avec mon ex-femme.

« Franck, il faut que tu rentres...

— Oui... Je vais reprendre la route d'ici deux ou trois heures.

— *Non, tu ne comprends pas, il faut que tu rentres maintenant. »*

Elle pleurait à chaudes larmes, inconsolable. Je me doutais de ce qu'elle pouvait vivre là-bas, à deux cents kilomètres d'ici, enfermée dans le calvaire de l'ignorance.

« Nathalie, calme-toi. Je vais rentrer, je n'en ai pas pour...

— *Franck, m'a-t-elle sauvagement coupé, la voix éraillée et pleine de colère.*

— Oui Nathalie, je t'écoute. » Puis son intonation s'est radoucie, laissant place à une profonde détresse.

« Franck, j'ai reçu un autre colis... »

Cinélla s'est redressé. Je me suis affaissé.

« Tu as reçu... quoi... Quel colis ? ai-je bégayé.

— *Le ravisseur... Il vient de me faire parvenir un nouveau colis...*

— Et quoi ? Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Nathalie ! Parle ! »

Nathalie a sangloté quelques onomatopées incompréhensibles, avant de reprendre contenance.

« Dans le carton... Il y a... Il... Il y a un pied ! a-t-elle hurlé. Le pied de David ! »

J'ai été flashé trois fois sur la route du retour. Moi qui voulais des photos pour mon prochain livre, j'étais servi.

Je suis arrivé à la gendarmerie de Samoëns à huit heures et quart le matin du 1^{er} janvier. Bonne année et tous mes vœux de bonheur !

Le village se remettait difficilement de la nuit de la Saint-Sylvestre. Des jeunes vomissaient leurs excès de la nuit, les rues étaient couvertes de neige bourbeuse parsemée de confettis, et quelques survivants infatigables finissaient la fête en chantant à tue-tête.

Je suis sorti de la voiture, meurtri par les blessures de la veille. Je me suis précipité jusqu'à la gendarmerie où une femme m'a immédiatement indiqué la pièce où se trouvait la cellule de crise.

Nathalie était assise sur une chaise, cajolée par la psychologue. Lorsqu'elle m'a vu entrer, la psy s'est écartée et Nathalie s'est jetée dans mes bras. Nous nous sommes étreints comme jamais cela ne nous était arrivé. Mes larmes ont accompagné les siennes.

L'adjudante Sirius est apparue. On aurait dit un zombie tout droit sorti d'un film de Romero. Malgré le maintien d'une certaine prestance, son visage était livide. Des cernes noirs lui ceinturaient les yeux, et quelques mèches de ses cheveux jouaient la rébellion hors de son chignon habituellement si bien dressé.

« Monsieur Bellock, le lieutenant Cinélla m'a téléphoné, a-t-elle commencé. Je suis au courant des dernières informations. »

J'ai opiné puis me suis focalisé sur Nathalie.

« Nathalie, es-tu certaine de ce que tu m'as dit au téléphone ? »

Elle a hoché la tête. J'ai pris son visage entre mes mains et l'ai obligée à me regarder. Son Rimmel avait coulé et formait deux ruisseaux asséchés sur chacune de ses pommettes.

La main de l'adjudante a saisi mon bras.

« Suivez-moi, s'il vous plaît ! » a-t-elle presque ordonné.

Malgré moi, j'ai présenté un léger signe de résistance, puis Nathalie m'a signifié d'un hochement de tête que je devais la suivre. J'ai obtempéré.

Sirius m'a emmené dans la pièce voisine. Sur la table, un carton gros comme une boîte à chaussures.

« Nous avons trouvé ce colis devant la porte de l'hôtel où Mme Devigne séjourne, a-t-elle poursuivi. Je suis désolée de vous demander ça, mais pourriez-vous identifier ce qui se trouve à l'intérieur ?

— Mais Nathalie est persuadée que...

— Vous avez parfaitement reconnu le doigt de votre fils hier, m'a-t-elle interrompu. Je voudrais que vous fassiez la même chose avec ceci.

— Le doigt de David avait une cicatrice, mais comment voulez-vous que je sois certain qu'il s'agisse bien de... vous savez...

— David n'avait-il aucun signe distinctif sur le pied ou la cheville ?

— Non... Je ne crois pas, ai-je répondu, incertain de ce que j'avançais.

— Pas de tatouage ? Pas de malformation ?

— Pas dans mes souvenirs... Mais enfin pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce que le ravisseur pourrait très bien nous avoir envoyé le pied de quelqu'un d'autre, vous comprenez ?

— Je ne demande pas mieux, mais dans quel intérêt aurait-il fait ça ?

— Il a bien tranché le doigt de David, mais est-il allé aussi loin qu'il le prétend ? Il peut s'agir d'une pression supplémentaire destinée à vous faire agir plus vite ?

— Vous n'avez pas fait de tests ADN ?

— Si, bien sûr. Mais ce genre d'examen peut...

— ... prendre des semaines, je sais ! » l'ai-je coupée à mon tour.

Sirius a posé les mains sur les rabats du carton et a marqué un temps d'attente.

« Vous êtes prêt ? »

J'ai dégluti.

« Allez-y. »

Sirius a ouvert le carton. À l'intérieur, un coffret réfrigéré rempli de glace, renfermait un pied sectionné au niveau de la cheville. J'ai

détourné la tête, posant mon poing sur la bouche pour ne pas régurgiter.

« À quoi sert cet appareil ? ai-je demandé, la gorge serrée.

— C'est un boîtier réfrigéré. C'est nous qui avons placé le pied à l'intérieur, expliquait-elle. Nous avons fait de même pour son doigt. Si nous parvenons à retrouver David dans les prochaines heures, nous avons peut-être une chance de tenter une greffe. Mais je préfère vous avertir, au rythme où vont les choses, et si David est séquestré dans de mauvaises conditions sanitaires, non seulement la greffe serait compromise, mais il risquerait de... »

Mon regard a transpercé le sien. Mon cœur a failli bondir de ma poitrine. J'avais peur de la suite, mais elle en avait déjà trop dit. Elle s'en était rendu compte, mais il était trop tard pour revenir sur ses mots.

« Il risque de mourir de ses blessures. »

Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai lancé mon pied contre la chaise, la faisant valdinguer à l'autre bout de la pièce, et j'ai frappé le mur d'un coup de poing, imprimant une trace de sang sur la tapisserie.

Sirius n'est pas intervenue. Elle m'a laissé exorciser cette haine qui me dévorait les tripes. Dos tourné à elle, je me suis appuyé contre le dossier de la chaise restante. Mes muscles n'étaient plus qu'un tas de liaisons nerveuses manipulées par une atroce douleur mentale.

« Je l'ai perdu... »

Mes mots étaient chuchotés, étranglés par une infinie détresse. Sirius s'est approchée de moi, et dans un premier signe d'humanité de sa part, a posé sa main sur mon épaule. Ses doigts se baladaient sur la manche de mon blouson, comme une caresse d'empathie. Lorsque j'ai relevé les yeux dans sa direction, les siens étaient humides. Puis, une larme échappée du coin de son œil, s'est mise à rouler sur sa joue. Elle ne pleurait pas ouvertement, mais l'émotion la submergeait. Notre malheur était devenu cause commune.

« Y avait-il une lettre ? ai-je demandé en réprimant ma peine.

— Oui. »

Elle a plongé la main dans le carton et en a extirpé un petit morceau de papier froissé.

« Nous avons établi une étude graphologique, a-t-elle poursuivi. Il s'agit de la même écriture. »

J'ai pris le papier qu'elle me tendait et l'ai déplié délicatement,

attentif à ne pas l'endommager davantage.

À l'intérieur, les mots suivants :

« À l'attention de M. et Mme Bellock.

Très urgent.

Le temps est un luxe que seuls les dieux peuvent s'offrir. Malheureusement pour lui, David n'en est pas un.

Il vous reste deux jours pour me rendre ce qui m'appartient. Il est inutile de courir après un espoir utopique, loin de votre foyer, lorsque la réponse se trouve juste sous vos yeux.

Creusez-vous les méninges et vous finirez par découvrir ce que je cherche. Il est même fort probable que vous sachiez déjà de quoi il est question. La vie de votre fils ne mérite-t-elle pas quelques sacrifices ? Disons que c'est juste une question de priorité.

Mais finalement, la vie de David n'est-elle pas aussi importante ?

Comme je vous comprends. À votre place, je réagirais peut-être de la même façon.

Tic-tac. Tic-tac. »

Sirius m'a laissé digérer la pilule avant de poursuivre :

« Monsieur Bellock, avez-vous une idée de ce dont il parle ? Si c'est le cas, il faut absolument me le dire.

— Je vous demande pardon ? » me suis-je offusqué, déstabilisé par ses propos.

Elle n'allait tout de même pas me soupçonner de cacher une information.

« Ce que je veux dire, c'est que si vous pensez à un détail, même s'il vous paraît dérisoire, il faut nous en avertir. Dans cette affaire, tout a son importance. »

J'ai secoué la tête, anéanti.

« Croyez bien que si j'avais la moindre idée de ce que cherche cet enclulé, je vous le dirais sur-le-champ.

— Je comprends. »

L'adjudante m'a adressé un sourire discret, puis a quitté la pièce. Nathalie m'a rejoint dans la seconde. Nous nous sommes enlacés comme autrefois. D'anciennes sensations en sommeil refaisaient surface. L'odeur de son parfum flattant mon odorat, la douceur de ses cheveux chatouillant mon visage, la pression de ses étreintes

bouleversant mon âme... Tous les ingrédients d'une vie loin derrière nous, nous rapprochant autour d'un drame commun.

Que restait-il de nous, sinon le fruit mutilé d'un amour déchiré ?

Nous avons passé la matinée à l'hôtel.

Nathalie s'est endormie, alors que je cherchais encore le sommeil. Nous sommes restés l'un à côté de l'autre, allongés sur le lit, laissant le silence bercer nos cauchemars.

À l'extérieur, c'était l'effervescence. Plusieurs équipes draguaient les forêts alentours, tandis que d'autres persévéraient à remonter les pistes les plus minimalistes.

Avant de s'endormir, Nathalie m'a confié qu'elle ferait jouer ses relations pour épauler les gendarmes qui, de leur côté, avaient fait le nécessaire pour se faire aider par la police de Grenoble. Unir leurs compétences était ce qu'il y avait mieux à faire.

À aucun moment, je n'ai soulevé l'apparition d'un sentiment nouveau, tison brûlant de mes frayeurs les plus enfouies. Il m'était impossible d'en parler à Nathalie. Ne serait-ce que par décence. Dieu sait si je combattais cette perception nouvelle. Elle m'effrayait autant qu'elle pourrait m'aider pour la suite. J'avais honte de moi. Mais depuis que j'avais vu de mes yeux le pied dans cette boîte, qu'il appartienne ou non à mon fils, je m'étais laissé envahir par une abjecte résignation. Celle d'avoir perdu David. Depuis ce moment, je m'étais convaincu que je ne le reverrais jamais vivant. Je devais me faire à cette idée. Et aussi abominable que cela puisse paraître, je m'y étais fait. Si j'étais persuadé de la mort de mon fils, alors plus rien ne m'empêcherait de finir le combat. De tout annihiler pour localiser son assassin. Et dès que je l'aurais enfin trouvé, je lui ferais payer ses atrocités au centuple. Quitte à finir ma vie en prison... Ou mourir.

Je me suis extirpé du lit, prenant soin de ne pas réveiller Nathalie. J'ai chaussé mes rangers, enfilé mon blouson et quitté la chambre.

J'ai garé le 4x4 à l'entrée du chemin, comme je l'avais fait l'autre

nuît. Je me suis aventuré dans notre petit hameau, toujours animé par le stupide espoir de trouver un indice. Un élément crucial qui aurait échappé à la police jusqu'à maintenant.

Autour de moi, rien de plus que le silence. La maison de France Sitto regorgeait de monde. Plusieurs voitures étaient garées dans sa cour. Derrière les fenêtres, je devinais la préoccupation de cette famille endeuillée. Le corps allait être rendu à la famille, et le temps était venu de préparer les obsèques. Cette triste cérémonie, ils me la devaient.

J'ai fait quelques pas, et observé les maisons des Flandreau et des Bessan. Les premiers étaient absents, et les seconds jouissaient d'un repas festif en famille, à en croire les voitures qui jalonnaient leur allée.

Je suis enfin arrivé devant mon entrée.

Ma maison était toujours cerclée de bandeaux fluorescents. Elle était éteinte au sens propre comme au figuré. C'est comme si je l'avais abandonnée depuis des années.

Le terrain n'était plus qu'un vaste champ de mines. Policiers et scientifiques avaient tellement souillé mes terres de leurs pas, qu'ils en avaient défiguré la scène de crime. Ce qui laissait présager que rien d'autre ne pourrait polluer le paysage plus qu'il ne l'était. Quelques pas de plus ou de moins ne dégraderaient pas davantage l'avancée de l'enquête.

Je suis passé sous le cordon, puis machinalement, j'ai regardé derrière moi, projetant mon regard vers le chêne planté dans le pré voisin. Celui qui avait servi de planque à Dimitri Klansky. Si seulement il avait pu voir le visage de l'assassin. Si seulement il avait pu en décrire les traits ou déterminer son âge...

J'ai avancé jusqu'à l'emplacement du corps, où de petites balises jaunes étaient disposées, à moitié ensevelies par la neige. Malgré l'abondance des flocons tombés la veille, elle était toujours là, bien visible, indélébile. La trace de sang. Le sang de Paul Sitto, mon voisin. Je l'ai observée d'interminables minutes, le temps de me rendre compte que mes pensées avaient pris le pas sur mes actions.

La police m'avait contraint à leur céder mes clés. Il m'était impossible de rentrer dans ma maison. J'étais mon propre étranger.

Mais les gendarmes avaient oublié de me subtiliser un élément clé – si j'ose dire – la clé de mon abri de jardin. Ce petit chalet ne

contenait rien de valeur ni rien qui puisse m'aider à mieux vivre l'instant. Néanmoins, c'est là que je cachais un second jeu de clés. Celui de ma boîte aux lettres.

Notre ravisseur s'évertuait à nous envoyer des colis à l'adresse de l'hôtel. Mais n'avait-il pas essayé d'entrer en contact avec moi par d'autres moyens plus élémentaires ? À savoir le courrier quotidien. Devais-je réellement ouvrir la boîte ? Aurais-je courage d'assumer ce que j'y découvrirais ? Peut-être le ravisseur avait-il laissé d'autres emballages plus petits, renfermant des phalanges, des orteils ou des yeux ? Rien que d'y penser, j'en avais la nausée.

Le problème, c'est que j'y avais pensé. Et si je n'ouvrais pas cette boîte maintenant, cette pensée m'obséderait à tout jamais.

J'ai glissé la petite clé dans la serrure de l'abri. Le givre avait gelé la fermeture. Il m'a fallu tirer sèchement sur la poignée pour que celle-ci se décide à céder. Je suis entré et ai allumé une petite lampe à piles, accrochée à l'une des poutres.

Au fond du chalet, un vieux meuble que j'avais recyclé. Un ancien petit dressing en aggloméré que j'utilisais comme armoire à saloperies. On y trouvait de tout : vieilles chaussures de jardinage, pièces de rechange de vélo, quelques vestes et manteaux et... le duplicata de la clé de la boîte aux lettres planqué au fond du tiroir de droite, à côté duquel étaient entassés mes outils de jardin.

Je l'ai prise et l'ai enfournée dans ma poche. Alors que j'allais ressortir du chalet, un flash m'a traversé l'esprit, comme la foudre traverse un corps humain avant de mourir sous terre.

Je me suis retourné vivement, ai pris la lampe à piles et l'ai orientée vers l'amas d'outils. Et qu'elle n'a pas été ma surprise de découvrir, sagement installées aux côtés du râteau et de la bêche, ma pioche et ma pelle.

Bon Dieu, mais que faisaient-elles là ?

Paul avait également un double du jeu de clés de l'abri. Je lui en avais fait faire un, au cas où il souhaiterait m'emprunter mon taille-haie électrique ou ma tronçonneuse. France étant plutôt de la vieille école en matière d'outillage (elle prétextait toujours que les machines détruisaient les végétaux), ce qui forçait Paul à effectuer les tâches printanières avec des sécateurs manuels. Lorsque France s'absentait pour rejoindre sa famille en Alsace (une fois par an au mois d'avril), alors Paul venait me demander mes outils. Il pouvait ainsi travailler

tranquillement, sans risquer de se faire sermonner par son épouse.

Paul avait été transpercé par une pioche. J'avais bien noté cet élément, mais m'étais imaginé qu'il était venu fouiner dans mon abri pour prendre la pelle, et déneiger l'accès vers mes véhicules de collection. À ce moment précis, l'assassin était intervenu, s'était emparé de la pioche alors que Paul se frayait un sentier jusqu'au préau. Or, mes outils étaient toujours à leur place. Donc, les outils réquisitionnés par la gendarmerie n'étaient pas les miens.

Ce qui sous-entendait que Paul Sitto était venu avec les siens.

Mais pourquoi ? Pourquoi avait-il prévu une pioche et une pelle ? La neige était tombée, d'accord. J'aurais pu comprendre la pelle. Mais que venait faire la pioche dans tout ça ? Pourquoi Paul serait-il venu avec sa pioche ?

Un second éclair m'a foudroyé. Une idée en amenant toujours une seconde, il m'est revenu à l'esprit les deux mots laissés par le ravisseur à mon intention.

J'ai couru jusqu'au 4x4, passé la première et suis parti en trombe, soulevant sur mon passage un amas de neige boueuse.

En arrivant à la gendarmerie, j'ai presque pilé, faisant chasser la voiture de l'arrière. Un mètre de plus et j'emboutissais la camionnette bleue à gyrophare.

Je me suis précipité à l'intérieur du bâtiment, ai ignoré les prérogatives de la gendarmette à l'accueil, et pénétré dans le bureau de l'adjudante.

Sirius a écarquillé les yeux en me voyant débouler comme un forcené hors d'haleine.

« Pourriez-vous me montrer les mots laissés par notre ravisseur ? ai-je demandé, haletant.

— Que vous arrive-t-il ?

— S'il vous plaît, donnez-moi ces lettres. Il y a peut-être quelque chose. »

Sirius n'a manifesté aucune opposition. Elle s'est levée, a ouvert une armoire métallique et en a extrait deux pochettes. Elle avait fait placer les mots sous protection plastique.

« Ne les ouvrez pas, m'a-t-elle consigné.

— D'accord. »

Sirius a posé les pochettes côte à côte. Je les ai parcourues plusieurs fois. D'abord rapidement, puis avec plus de concentration.

J'avais raison. Ma théorie se tenait.

J'ai frappé du poing sur la table, animé par l'effervescence de ma découverte.

« On a une piste ! ai-je lancé, excité par mon constat.

— Pouvez-vous être plus précis, monsieur Bellock ?

— C'est là, regardez ! » ai-je répliqué en posant mes deux index simultanément sur chacune des deux pochettes.

Sirius a chaussé ses petites lunettes rondes et a examiné les mots que je lui désignais. « Éclairez-moi, je ne comprends pas, a-t-elle dit.

— Regardez, sur la première lettre, il est écrit : « *Ce que je demande : qu'on me rende ce qui m'est dû. Creusez bien et vous saurez immédiatement de quoi je parle.* » Et là, ai-je poursuivi en indiquant une autre phrase sur la seconde missive, il est écrit : « Creusez-vous les méninges et vous finirez par découvrir ce que je cherche. »

Sirius a levé dans ma direction un regard dubitatif. « La voilà, la corrélation ! ai-je clamé. Dans les deux phrases, le ravisseur emploie le verbe « creuser ».

— Oui, je vois, mais où voulez-vous en venir ? »

Je me suis dressé face à elle, enclin à lui développer ma théorie.

« Vos services ont réquisitionné l'arme du crime, n'est-ce pas ?

— Une pioche, en effet.

— Avez-vous seulement emmené une pioche ou y avait-il autre chose ?

— Il y avait une pelle également.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ?

— Parce que nous espérions découvrir des empreintes sur la pelle que nous avons trouvée à côté du corps. Il n'y avait que celles de M. Sitto.

— Donc, vous avez jugé que la présence de cette pelle n'avait pas d'importance.

— C'est la procédure, a-t-elle répondu en croisant les bras, subjuguée par mes spéculations. Nous emmenons tout ce qui se trouve dans le périmètre d'une scène de crime.

— Seulement voilà, la nuit où il a été tué, Paul Sitto est venu chez moi avec sa pioche et sa pelle.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que mes outils à moi, sont encore bien au chaud, au fond de mon abri de jardin. »

Sirius a froncé les sourcils, et arboré une grimace d'agacement. Était-ce la colère d'avoir négligé cet élément qui, pourtant, crevait les yeux ; ou bien était-ce tout simplement parce que je m'étais fourvoyé en retournant chez moi, piétinant encore la scène de crime ?

« Ne me regardez pas comme ça, ai-je ironisé. Votre scène de crime est complètement engloutie. Vous pouvez surtout remercier vos amis de la scientifique. »

Elle a émis un petit hochement de tête, me signifiant de continuer. « Ces lettres nous donnent les instructions depuis le début.

— Comment ça ?

— Paul Sitto est venu chez moi, non pas pour faire le tour du propriétaire, mais pour déterrer quelque chose. Vous me suivez ? »

Sirius a ôté ses lunettes et s'est rassise derrière son grand bureau.

« D'après vous, M. Sitto serait venu chez vous, armé d'une pioche et d'une pelle, pour creuser ? C'est bien ça ?

— C'est tout à fait ça.

— Mais pourquoi ? Dans quel but ? »

Je me suis approché du bureau, ai posé les mains sur l'aplat, et prenant soin de prononcer chaque syllabe de ma conclusion, j'ai dit :

« Ce que cherche le ravisseur se trouve dans mon terrain, enterré profondément. Et Paul Sitto le savait. Il est venu récupérer cette chose qui attise tant les convoitises. Mais il n'a pas eu le temps d'aller jusqu'au bout. Quelqu'un d'autre est entré dans le jeu. Notre homme. »

Sirius s'est enfoncée dans son fauteuil, tout en mordillant une branche de ses lunettes. Les yeux perdus dans le vague, elle revisitait les coulisses de ses investigations. Eh oui, nous étions tous passés à côté. Qui pouvait-on blâmer ? Comment aurions-nous pu avoir l'idée d'ouvrir mon chalet pour faire l'inventaire de mon outillage ?

« Si vous n'êtes pas convaincue, ai-je poursuivi, faites une perquisition chez les Sitto. Et vous verrez, vous ne trouverez ni pioche, ni pelle.

— Monsieur Bellock, si votre théorie est fondée, a-t-elle repris, il ne nous reste plus qu'une chose à faire. Il faut déterrer ce fameux trésor.

— Je sais. Envoyez vos machines et retournez la terre entière, s'il le faut. Si nous trouvons ce que Paul Sitto cherchait, nous avons une chance de sauver David. »

Deux heures plus tard, les machines ont commencé à retourner le sol, saccageant toutes mes plantations. La note du paysagiste avait été salée. Plus rien ne restait de son travail ni de mon investissement. J'avais mis des mois à mettre la somme de côté. Mais sur le moment, je m'en foutais éperdument. J'étais prêt à doubler, tripler, quintupler la facture si David m'était rendu dans la journée. Ils pouvaient bien détruire la maison, me foutre à la rue, cela n'avait plus aucune importance.

Nathalie était à mes côtés, observant les monstres d'acier amasser des monticules de terre gelée. Il était pratiquement quinze heures, et la neige recommençait à tomber.

Un soupçon d'espoir était né depuis ma récente découverte. Nathalie n'était plus la femme détruite et désespérée que j'avais laissée à l'hôtel. Non, elle était redevenue la femme forte que je connaissais, celle qui avait assumé toutes les décisions de notre avenir, celle qui avait envoyé trente-six inculpés en prison, celle qui broyait impitoyablement ceux qui se dressaient face à la justice...

Nous n'avons, à aucun moment, échangé nos états d'âme respectifs. Mais je la connaissais comme personne. Je l'entendais penser. Je la voyais déjà traquer notre individu. Mettre toutes ses armes en action pour retrouver sa trace, l'appréhender et le détruire. Inconsciemment, je crois qu'elle s'était laissé happer par la capitulation. Tout comme moi quelques heures auparavant.

Nous assistions à l'accomplissement de notre dernière chance. Si nous parvenions à trouver ce que nous cherchions, David pourrait être secouru. Mais nous étions également préparés à l'échec. Si nos recherches n'aboutissaient pas à la faveur d'un rayonnement d'optimisme, nous n'en serions que plus redoutables. Je sais pertinemment jusqu'où je serais prêt à aller si nous perdions notre fils.

Il existe un fil très fin, presque invisible, entre le combat légal et la sanction punitive. Si David devait mourir, je serais dans l'incapacité de réagir de façon rationnelle. J'en étais persuadé. Quand vous avez perdu ce que vous avez de plus cher, vous n'avez plus rien à perdre. Ce sentiment d'altération se traduit souvent par une explosion bestiale engendrée par la vengeance. J'étais sur une plateforme instable, et tomber dans les méandres de l'enfer n'était plus qu'une question de réussite.

Étrangement, je n'avais pas peur de cela. Non. Ce qui m'effrayait le plus, c'est que je pensais Nathalie arrimée sur la même plateforme, prête à faire le grand saut pour assouvir le même besoin, les mêmes envies meurtrières. Elle était plus forte que moi, elle l'avait toujours été. Ce qui faisait d'elle la candidate idéale pour le poste ingrat de grande faucheuse.

Il m'était inenvisageable de voir Nathalie prendre le même sentier tourmenté que j'avais emprunté.

Il fallait que nos recherches aboutissent. C'était capital.

Et si nous trouvions enfin le Saint-Graal, comment pourrions-nous en informer le ravisseur de David ? Là était une autre question à laquelle il faudrait trouver réponse. Mais nous devons procéder par ordre. Ce poutri était assez malin pour tout savoir de nos investigations. Dès que nous aurions trouvé ce qu'il cherchait, je lui faisais confiance pour reprendre contact avec nous.

Dix-sept heures trente-cinq.

Il faisait froid, très froid. La nuit nous englobait de son halo macabre et mortifère. J'ai plongé les mains dans mes poches. Mes doigts ont titillé un objet froid, petit. La clé. La clé de la boîte aux lettres. Elle m'était totalement sortie de l'esprit.

J'ai demandé à Nathalie de ne pas s'éloigner. Je n'en aurais que pour une minute. Elle ne m'a pas répondu, le regard attentif à toute découverte potentielle pouvant échapper à la vigilance des moyens mis en place.

Je me suis dirigé jusqu'à la boîte, et ai ouvert la façade. Vide. Elle était complètement vide.

Soudain j'ai compris. Je savais comment le ravisseur prendrait contact si toutefois nous parvenions à dénicher son trésor. C'en était indécemment d'ingéniosité.

D'habitude, ma boîte regorgeait de publicités. Notamment du lundi au jeudi. Et là, il n'y avait rien. Le néant.

Ce qui veut dire que quelqu'un avait subtilisé les journaux. Ce n'était ni moi ni la gendarmerie, sans quoi j'en aurais été informé. C'était lui. Le ravisseur-assassin venait de me faire comprendre que cette boîte aux lettres serait notre lien. Dès que nous aurions mis la main sur l'objet de ses convoitises, il me suffirait de le prévenir par courrier.

Tout simplement.

Une demi-heure plus tard, j'ai suggéré à Nathalie de retourner à l'hôtel pour qu'elle s'y repose. Elle a refusé. Ses yeux, toujours braqués sur le chantier qui démolissait mon habitat, ne m'ont accordé aucune grâce. Elle ne voulait rien manquer du spectacle.

J'ai respecté son souhait et me suis rendu jusqu'à la maison des Sitto. J'ai hésité de longs instants avant de sonner au portillon. Devais-je faire irruption dans le cocon familial de France, ou bien devais-je m'en tenir à respecter les principes de moralité, à savoir la laisser, elle et ses enfants, partager un moment de recueillement et de souvenirs ?

J'avais des tas de questions à lui poser. Tout était parti de son mari. Mes réponses se trouvaient forcément enterrées dans mon terrain. Mais si ma théorie était fondée, la genèse de toute cette histoire sordide résidait chez elle.

Mon index hésitait à presser le bouton. Un instant, j'ai failli abandonner. Paul Sitto était mort, et rien ne pourrait changer cette donnée dramatique. Mais David était encore vivant. Nous avions encore la possibilité de changer le cours des événements. Et l'indice crucial se trouvait probablement dans cette demeure si joliment fleurie.

J'ai sonné trois coups.

Cinq secondes plus tard, le visage de France s'est dessiné derrière les rideaux à l'étage, avant de disparaître.

La gâche du portillon a grésillé et je suis entré.

France m'attendait sur le seuil du garage.

« Bonjour Franck, a-t-elle dit en m'entreignant, la voix chevrotante et les sanglots coincés dans la gorge.

— Bonjour France... » me suis-je contenté de répondre pendant l'accolade.

Que dire de plus ? Que j'étais sincèrement désolé ? Elle s'en

doutait. Lui présenter mes condoléances ? À quoi bon utiliser ces formules toutes prêtes dénuées de sens profond. La pureté et la force d'une étreinte valent toute la sincérité du monde.

« France, navré de vous déranger, je sais que vous êtes en famille.

— Vous ne me dérangez pas, a-t-elle répondu, s'efforçant de sourire. Comment allez-vous ? J'ai appris pour David.

— Les recherches se poursuivent. Nous espérons rassembler le plus d'indices possibles. Il nous reste un tout petit espoir.

— Vous montez prendre un thé ?

— Non merci, pas de thé. Par contre, j'aimerais vous parler seul à seul. Je sais que ce n'est ni l'endroit ni le moment, mais j'ai besoin d'éclaircissements. Et vous seule pouvez m'aider.

— Je vous en prie, suivez-moi. »

Nous sommes montés au premier étage. La salle à manger regorgeait de monde. Les enfants de France et Paul, que j'ai immédiatement reconnus pour les avoir vus une fois, quelques mois auparavant. Brice l'aîné, et sa sœur Delphine. À leurs côtés, leurs conjoints : Diane et Éric. Une petite brochette d'enfants faisait des coloriages sur le sol. Quatre en tout. Savoir quel gamin appartenait à quel couple m'était impossible à deviner. Et une dernière personne, affublée d'un costume cravate, sirotait une infusion, assise en retrait dans l'un des fauteuils.

France a brièvement fait les présentations. Du moins, elle m'a présenté à l'assemblée, sans éprouver le besoin de dire qui était qui. Tous m'ont salué, à l'exception de Brice, l'aîné des enfants.

Elle s'est excusée et nous a emmenés dans le bureau de Paul, sous le regard ombrageux de son fils.

Elle s'est installée dans un fauteuil en cuir, et m'a invité à faire de même. Je me suis exécuté.

« Dites-moi tout, Franck.

— France, vous n'allez certainement pas me pardonner ce qui va suivre, mais pour la survie de mon garçon, je dois évoquer certaines choses avec vous. »

Son visage s'est assombri.

« La nuit où Paul a été... enfin... Cette nuit-là, savez-vous vers quelle heure votre mari s'est rendu chez moi ?

— Honnêtement, non, m'a-t-elle répondu en prenant un mouchoir en papier dans la boîte de Kleenex disposée sur un petit guéridon à

côté d'elle. Paul était insomniaque, ce qui n'est pas mon cas. Je ne l'ai pas entendu se lever.

— Savez-vous pourquoi il est sorti avec une pioche et une pelle?

— La gendarmerie m'a déjà posé la question, il y a deux heures. Je ne savais même pas que Paul était sorti avec ses outils. Pourquoi cela a-t-il tant d'importance ? »

La suite n'allait pas m'ouvrir les faveurs de la pauvre veuve. Mais pourquoi poser de telles questions sans souligner l'importance de leurs réponses ?

« France, Paul est venu chez moi pour... pour déterrer quelque chose.

— Comment ? »

Je savais que cette révélation éveillerait chez elle une curiosité nouvelle. Un élément qu'elle n'avait pas besoin d'ajouter à ses nombreuses préoccupations présentes.

« Je sais, ça va peut-être vous paraître dingue, ai-je poursuivi, mais c'est la réalité. Je suppose que je n'ai pas le droit de vous accabler avec ça, mais il semblerait que le meurtre de Paul ait un lien direct avec l'enlèvement de mon fils.

— Mais... Que... De quoi parlez-vous, Franck ? La gendarmerie ne m'a jamais parlé de...

— C'est normal. Mais compte tenu de la gravité de la situation, je suis obligé de vous dévoiler certaines choses. »

Ses larmes avaient cessé de couler. Son regard était profondément ancré dans le mien, totalement hypnotisé par mes propos.

« Voilà, ai-je repris, visiblement, Paul se serait servi du prétexte de venir surveiller ma propriété, afin de s'assurer que tout allait bien. Mais il s'avère qu'il est en fait venu chercher quelque chose.

— Mais... Quoi donc ?

— Je l'ignore. Toujours est-il que tout laisse à penser qu'il s'est fait agresser alors qu'il allait creuser un trou. Juste entre le mazot et la maison. Paul a-t-il perdu quelque chose ces jours derniers ?

— Euh... Non, je ne crois pas.

— Avec Nathalie, mon ex-femme, nous avons reçu deux lettres, écrites de la main du ravisseur de David. Dans ces missives, il nous demande de lui restituer un objet lui appartenant. Apparemment, quelque chose de grande valeur à ses yeux. En lisant entre les lignes, nous pensons qu'il veut que nous creusions. C'est la raison pour

laquelle les tractopelles effectuent des fouilles chez moi au moment où je vous parle.

— Et vous... vous pensez que Paul était au courant de quelque chose ?

— En fait, je n'en sais rien. Mais nous avons un témoin oculaire qui prétend que votre mari allait commencer à creuser avant qu'il ne se fasse attaquer par celui qui deviendrait son assassin. »

À ces mots, France a porté les mains à la bouche. Son visage s'est déformé de douleur, et ses yeux se sont mis à briller. Je venais de lui rejouer la scène qu'elle s'était imaginée cent fois.

« D'ici quelques heures, nous serons fixés. Si la gendarmerie trouve ce que nous cherchons, nous aurons des réponses à toutes nos questions. Mais dans le cas contraire, il se pourrait que la solution se trouve ici, chez vous. »

France s'est mise à pleurer. Elle venait de perdre son mari, et voilà que je l'accablais d'insinuations douteuses quant à l'intégrité de son époux disparu.

« Vous n'avez pas autre chose à foutre ? » a grondé une voix derrière moi.

Je me suis retourné. Brice se trouvait sur le seuil de la porte, poings serrés et tempes battantes.

« Nous étions en train d'organiser les obsèques de mon père. Et vous, vous avez le culot de débarquer chez ma mère pour lui sortir vos insanités !

— Ce n'est rien, Brice, a tenté d'apaiser France, ce n'est rien. Nous discutons, c'est tout.

— Vous discutiez ? Je te rappelle que c'est grâce à ce connard que papa est mort ! »

Sa dernière phrase m'a fait l'effet d'un fleuret transperçant ma poitrine. Toutes mes émotions se sont mélangées en une fraction de seconde. Toute la culpabilité que je m'évertuais à écarter depuis le début de cette histoire me revenait en pleine face.

« Écoutez, Brice, ai-je dit en me levant, comprenez-moi bien, mon garçon...

— Quoi, votre garçon ? Rien à foutre de votre mère ! »

Soudainement, mon âme est devenue noire comme l'ébène, mes poings se sont refermés, prêts à donner l'assaut.

France s'est levée à son tour, consciente de la gravité des paroles

de son fils. Elle a écarté les bras, comme pour nous séparer d'un combat qui n'avait pas encore commencé.

« Brice, je t'en prie. Le fils de M. Bellock a été enlevé. Il traverse une épreuve effroyable qui...

— Et nous, on traverse quoi ? l'a-t-il interrompu. Lui, il a une chance de revoir son gamin ; nous, nous ne reverrons jamais notre père.

— Pardonnez-moi si je vous ai offensé, suis-je intervenu à mon tour, me forçant à dissimuler la colère qui s'emparait de mon être tout entier. J'expliquais à votre mère que nos deux affaires pourraient être potentiellement reliées et...

— Fermez-la et foutez le camp d'ici, a-t-il dit en serrant les dents. Tout de suite ! »

Je n'ai pas riposté. Après tout, je n'étais pas à ma place. Malgré l'abominable envie de me jeter sur lui, je comprenais sa position. Les mots sont parfois douloureux. Mais les faits ne le sont-ils pas davantage ?

« Je vous laisse, ai-je finalement dit, m'adressant à France. Excusez-moi d'avoir accentué votre douleur. »

France m'a regardé sortir de la pièce. Les yeux de Brice ne m'ont pas quitté d'une semelle. Lorsque je suis passé à côté de lui, j'ai senti tout le dégoût et l'abomination que je lui inspirais.

Dans le couloir s'était amassé tout le reste de la maisonnée. Du parfait inconnu au costard cravate, jusqu'au dernier des enfants, en passant par les conjoints. Je venais d'être l'objet d'une attraction familiale, et j'avais fait salle comble.

Le regard bas, j'ai quitté la maison sans me retourner.

À l'extérieur, les machines grondaient toujours à travers la nuit naissante. Alors que j'allais atteindre le portillon, quelqu'un m'a hélé. Je me suis retourné. L'inconnu en costume a levé un bras, me signifiant de l'attendre. Ce que j'ai fait.

Il m'a tendu la main et s'est présenté. « Bonjour, monsieur, je m'appelle Charles Gregory.

— Franck Bellock, ai-je répondu, lui rendant la politesse.

— Pardonnez-moi de vous aborder de la sorte, mais j'ai entendu la conversation. Comme tout le monde d'ailleurs dans cette maison.

— Vous êtes un parent ?

— Pas exactement. Je suis un ancien collègue de Paul. Je travaille

à la *Switzerland Active Bank* de Grenoble.

— Vous êtes un ami de la famille, en ai-je déduit.

— En effet. Je suis là dans le but d'aider les Sitto à faire face aux démarches administratives concernant le déblocage de fonds pour les obsèques. Je vais également les aider pour la suite. Notaire, droits de succession, etc.

— On aurait tous besoin d'un conseiller dans des cas comme celui-ci.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Écoutez, je vous ai rejoint car certaines bribes de votre conversation avec France ont attiré mon attention. »

Ah, serait-ce un nouvel acteur faisant irruption dans le théâtre de nos vies ?

« Vous serait-il possible de me retrouver demain ou après-demain dans un café ? Histoire de parler un peu de tout ça ? a-t-il timidement proposé à voix basse.

— Vous n'ignorez pas ce qui se passe à cinquante mètres d'ici ?

— Malheureusement non. Je suis sincèrement désolé, monsieur.

— Le temps joue contre nous. Le ravisseur nous envoie des morceaux de notre fils à chaque jour qui passe. L'ultimatum expire demain. Si nous ne parvenons pas à donner satisfaction à ce pourri sous vingt-quatre heures, David est mort. Vous comprenez ? Je n'ai pas tellement de temps à consacrer à qui que ce soit, et ça n'a rien de personnel. »

Paf, c'était dit. Nous nous étions enfoncés si profondément dans l'ignominie, que j'en étais arrivé à soupçonner tout le monde. Mis à part Nathalie et moi-même, n'importe qui pouvait être ce salopard. Au moins, si j'avais affaire à lui présentement, il serait conscient de tous nos efforts à exécuter ses désirs. Il verrait que tous autant que nous étions, ignorions tout de cette fabuleuse pépite qui soulevait tant de haine et d'abjection. De plus, ce Gregory gravitait autour de la famille Sitto. Il faisait un parfait suspect.

« Bien sûr que je comprends, a-t-il poursuivi. Néanmoins, j'ai peut-être une information qui pourrait vous intéresser.

— De quoi parlez-vous ?

— Il y a un tout petit détail que France et ses enfants ignorent. Et je pense que c'est mieux ainsi. Ils n'ont pas besoin de ça en ce moment. Alors je ne sais pas si cette information peut vous être utile –

d'ailleurs ne le sera-t-elle pas du tout – mais elle mérite peut-être d'être soulevée. »

À observer son regard de chien battu et son caricatural physique de bureaucrate, je ne pensais pas que Gregory avait le profil. La cinquantaine, cheveux poivre et sel rabattus sur un crâne chauve bosselé, petite moustache dissimulant des lèvres inexistantes, corpulence fébrile et le charisme d'une limace après la pluie, il me donnait plutôt le sentiment de quelqu'un de fragile, presque effrayé à l'idée de dissimuler le moindre détail pouvant le placer en porte-à-faux. Peut-être me fallait-il faire l'effort de l'écouter...

« Je peux vous retrouver au café de la place Grenette d'ici une heure. Ça vous irait ?

— Très bien, a-t-il répondu. Le temps d'appeler ma femme pour lui dire qu'elle ne m'attende pas pour le dîner, et je suis à vous.

— À tout à l'heure, monsieur Gregory. »

Il m'a salué d'un timide signe de la main, et s'en est retourné.

À dix-neuf heures, la nouvelle est tombée.

Malgré le principe dévastateur des machines, et la minutie des enquêteurs, rien n'a été trouvé dans le terrain dans un rayon de dix mètres autour de la découverte du cadavre de Paul Sitto.

La nuit était plus sombre que les profondeurs abyssales de l'océan. L'adjudante Sirius nous a informés que les recherches reprendraient le lendemain dès l'aube, jour de l'ultimatum.

Nathalie n'a rien dit. Elle s'est retirée discrètement. Je l'ai suivi du regard ; elle marchait en direction de la sortie du hameau. Pour aller où ? Je n'étais pas certain qu'elle le sache elle-même.

J'ai prié Sirius de m'excuser, et ai rejoint Nathalie au pas de course.

« Attends, lui ai-je intimé. Où vas-tu ?

— Je rentre à l'hôtel... » a-t-elle répondu, sans lâcher du regard le sol maculé d'huile et de neige crasseuse.

Je connaissais ce regard. J'en avais une trouille de tous les diables. Ce genre de regard empli de résignation, qui vous laisse entendre que tout est fichu, que les efforts sont vains et les espoirs éteints. Ce genre de regard qui vous glace les sangs, car vous savez ce qu'il signifie. Une fois les illusions disparues, que reste-t-il sinon la fatalité ? Je refusais de pleurer un être cher pour la seconde fois en trois jours. Cela me serait insupportable. J'avais besoin d'elle plus qu'elle n'avait besoin de moi.

« Tu es certaine que ça va aller ? me suis-je enquis.

— Je ne dirais pas ça, mais je ferai en sorte.

— Tu as un comportement que je ne connais pas, Nathalie. Je m'inquiète.

— Si tu as peur que je me colle une balle dans la tête, n'aie crainte. Je garde espoir sur les recherches de demain. Et même si ça

ne donne rien, je me concentrerai à retrouver la trace de ce salaud...
Quitte à y passer le reste de ma vie. »

Ouf, son discours me paraissait plus réconfortant. Je préférerais la voir en colère qu'en dépression. « D'accord, je te retrouve à l'hôtel dans moins d'une heure. Je dois voir quelqu'un.

— Qui ?

— Un type qui voulait me parler.

— Il sort d'où ?

— Je suis allé chez France Sitto, tout à l'heure. Un ami de la famille était avec eux. Ce doit être le même type que tu as croisé une fois, le jour où tu as vu France. Il souhaite m'informer de quelque chose concernant notre affaire.

— Concernant qu... En as-tu parlé avec Sirius ?

— Pas encore... » ai-je répondu en baissant le ton.

Ce n'était pas vraiment l'endroit pour brouiller davantage les pistes.

« J'attends de voir ce qu'il va me dire. Si l'info en vaut la peine, dans ce cas, j'en parlerai à Sirius.

— Je viens avec toi, a-t-elle déclaré.

— Nathalie, tu es éreintée. Tu tiens à peine debout. Je sais pas si...

— Ce n'était pas une question. »

Puis elle a repris la marche, regonflée et solide comme un roc.

Nous sommes arrivés place Grenette à dix-neuf heures trente. Charles Gregory nous attendait au café de l'angle. Il regardait inlassablement sa montre. Soit par dépit, maudissant notre retard ; soit par nervosité d'avoir à livrer une information qui pourrait le mettre en danger. La seconde hypothèse me paraissait plus plausible. Au moins, elle ouvrait sur de nouvelles perspectives optimistes.

Il s'est levé lorsque nous sommes entrés.

« Monsieur Gregory, voici Nathalie Devigne, ma... mon...

— Sa femme, a-t-elle tranché en lui tendant la main.

— Bonjour... » a timidement répondu Gregory.

Nous nous sommes installés, puis avons commandé trois chocolats chauds. Une fois servis, Gregory a amorcé la conversation.

« Bien, euh... voilà... Par où commencer ? »

Avec Nathalie, nous avons échangé un regard prudent.

« Je travaille à la Switzerland Active Bank depuis bientôt trente

ans, a-t-il enfin déclaré. Je suis conseiller en patrimoine familial. Mais avant d'aller plus loin, je tiens à vous dire que je ne veux pas avoir d'ennuis à la suite de ce que je vais vous apprendre. »

Il a levé un regard de chien battu dans notre direction, attendant de nous un signe de confirmation. Courageux mais pas téméraire le brave monsieur.

« Vous n'aurez pas d'ennuis ! » a fermement répondu Nathalie.

Je la revoyais plaider ses toutes premières affaires, sûre d'elle, impartiale et sans pitié. Ce regain d'énergie me rassurait.

« Bon... (il a toussé), de mémoire, Paul Sitto a intégré la SAB au milieu des années quatre-vingt. Nous avons travaillé ensemble durant plusieurs années en tant que conseillers clientèle, avant que je ne change de spécialité au début des années 2000. Nous étions très bons amis. J'allais chez les Sitto et ils venaient chez moi régulièrement.

— Vous étiez proches ! est intervenue Nathalie.

— Oui, ça, on peut le dire. Mais un soir, lors d'une conversation arrosée de champagne, il m'a avoué certaines choses.

— Des choses... genre casseroles ? ai-je intercédé à mon tour.

— Plutôt, oui. Il m'a dit qu'il avait rejoint la SAB de Grenoble plus par obligation que par choix.

— Il vous a précisé pourquoi ?

— Sur le coup, non. Nous avions un peu bu, et quand j'ai commencé à poser quelques questions plus personnelles, il s'est refermé comme une huître et a changé de sujet.

— Et vous êtes allé fouiner... en ai-je naturellement déduit.

— Disons que j'étais un peu... perturbé. Vous savez, je suis marié et j'ai quatre enfants. Malgré notre amitié, je devais savoir si Paul représentait un danger pour ma famille. Alors, j'ai un peu... disons... enquêté.

— Et qu'avez-vous trouvé ? a repris Nathalie pour accélérer la conversation.

— J'ai découvert que la mutation de Paul était en fait une sanction disciplinaire. »

J'ai écarquillé les yeux. Je voyais très mal mon voisin être au centre d'une sale affaire, ou d'avoir fait une connerie assez grave pour mériter une sanction de ce type.

« Avant d'intégrer la SAB de Grenoble, a poursuivi Gregory, Paul travaillait au siège, à Zurich. De nombreux conseillers clientèle

devaient se former à la maison mère avant que celle-ci ne se développe à l'international. Visiblement, Paul s'était acoquiné avec un type, une sorte de trader chargé de placer les actions de la banque en bourse, afin de faire fructifier les capitaux. D'après ce que je sais, ils ont joué un jeu dangereux et se sont fait pincer. Le trader est parti tout droit en prison.

— Pourquoi M. Sitto n'a-t-il pas suivi ? a demandé Nathalie, surprise par la décision de justice.

— Parce que aucune preuve ne l'accablait.

— Comment s'appelle ce trader ? » ai-je demandé à mon tour.

Gregory a marqué un petit temps d'arrêt. Il a regardé autour de lui, s'est empressé de finir son chocolat, et s'est brûlé la langue à la grimace qu'il a esquissée. Il a joint ses mains sur la table, et s'est penché en avant comme s'il allait nous révéler le nom de l'assassin de JFK.

« Ce type s'appelle Teodor Karol.

— Un Polonais ?

— Oui, mais résident français.

— Et où ce M. Karol poursuit-il sa détention ? a enchaîné Nathalie.

— Lorsque j'ai mené mon enquête, je crois qu'il était placé au centre de détention d'Écrouves, en Meurthe-et-Moselle. »

Nous nous sommes regardés avec Nathalie, tous deux persuadés de donner naissance à la même idée.

« C'est tout ce que vous pouvez nous dire ? ai-je demandé. Vous n'avez aucune idée de ce pourquoi ils ont été soupçonnés ?

— Non, s'est désolé Gregory. Je vous ai dit tout ce que je savais.

— Et donc, vous nous avez donné ces informations dans quel but, monsieur Gregory ? a rebondi Nathalie.

— Eh bien, pour avoir moi-même perdu un enfant il y a douze ans, je connais la douleur sous bien des aspects. » Donc Charles Gregory avait eu cinq enfants. Ce qui pouvait expliquer cette marque d'empathie à notre égard. « Je suis désolé, ai-je dit. Sans vouloir remuer le couteau dans la plaie, de quoi est mort votre...

— Ma fille, m'a-t-il interrompu. Elle s'est noyée dans un étang pourtant surveillé. Quelqu'un aurait pu l'éviter. Il y avait une cabine de maîtres-nageurs, malheureusement bien trop occupés à jouer les Don Juan auprès des filles en bikini. Sur le coup, personne ne s'est aperçu qu'une fillette se débattait au milieu des flots. Il faut dire

qu'elle était cachée par un gros rocher. Et lorsque j'ai perdu sa visibilité, je me suis inquiété. Je l'ai vue patauger, agiter les bras, suffoquant, criant mon nom. J'ai cherché de l'aide à travers l'intervention des sauveteurs. Mais il n'y avait personne. Alors, j'ai plongé pour la secourir. Mais lorsque je l'ai ramenée sur la plage, il était trop tard. Les surveillants ont pourtant tout tenté avant que les pompiers n'arrivent. Mais Alice ne respirait plus. C'était fini. »

Avec Nathalie, nous n'avons trouvé comme seule ressource, que le silence. Nous étions gênés et compatissants. Nous venions de déterrer un souvenir tragique.

Gregory n'a manifesté aucun signe de chagrin. Pas de larmes, pas d'absence le ramenant à cette année fatidique. Rien. Il avait dû avoir son lot de morosité. Ne lui restait qu'un lointain souvenir qu'il préférerait, je pense, garder sous sa forme la plus gracieuse.

« Bon, je ne vais pas m'attarder davantage, a-t-il conclu en se levant de sa chaise. J'espère que ces indices vous apporteront quelque chose. Peut-être Teodor Karol pourrait-il vous donner de plus amples explications...

— Cet entretien nous aura été très utile, a répondu Nathalie. Merci beaucoup, monsieur Gregory.

— Par contre, je vous serais reconnaissant de ne pas mentionner mon nom si toutefois cette piste vous menait quelque part. Je tiens à garder ma famille à distance de ce genre de publicité. Vous comprenez ?

— Vous avez notre parole ! » ai-je ponctué l'entretien.

Gregory nous a gratifiés d'un discret signe de tête pour nous saluer, puis a quitté le café.

Nathalie et moi sommes restés silencieux quelques instants. Histoire de remettre un peu d'ordre dans notre capharnaüm émotionnel. C'est elle qui, la première, a lancé l'idée.

« Si on part maintenant, nous pouvons être à Écrouves avant une heure du matin. Je réserve un hôtel et passe quelques coups de fil afin d'obtenir une entrevue avec Teodor Karol demain à la première heure. T'en penses quoi ?

— Je pense qu'on devrait déjà être dans la voiture. »

Pendant le trajet, Nathalie a passé une multitude d'appels téléphoniques. Les relations ont du bon. Ça n'a pas marché du premier coup, mais finalement l'un de ses amis haut placés est parvenu à convaincre le directeur du centre de détention de nous accorder une audience à sept heures du matin.

Nous avons trouvé un Formule 1 à proximité de la prison. Contre toute attente, nous sommes parvenus à dormir quatre heures.

À sept heures précises, nous étions devant le parloir du centre de détention. Un homme âgé de cinquante-cinq ans tout au plus, est apparu, escorté par deux gardiens. Teodor Karol mesurait environ un mètre quatre-vingt, plutôt mince pour ne pas dire maigre, le visage émacié et les cheveux noirs, tirés à l'arrière. Il avait plutôt une bonne tête et semblait avenant.

Les gardiens l'ont installé en face de nous, devant la vitre en plexiglas qui nous séparait.

« Messieurs dames, a-t-il dit, plus par habitude que par politesse.

— Bonjour, monsieur Karol, a répondu Nathalie (elle prenait les choses en main, son expérience débloquerait la situation plus rapidement), je m'appelle Nathalie Devigne, avocate au barreau de Lyon ; et voici M. Franck Bellock. »

J'ai hoché la tête en guise de salut.

« Que puis-je pour vous ? a poursuivi Karol.

— Pour faire bref, a répliqué Nathalie, nous sommes les parents d'un jeune garçon de dix-sept ans, actuellement séquestré par un malade mental. »

Karol a levé les sourcils, digérant la première information sur l'union de ses interlocuteurs, et cherchant le rapport entre lui et cette affaire.

« Et qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

— M. Bellock, ici présent, est propriétaire d'un chalet en Haute-Savoie, dans la commune de Samoëns. Pour la faire courte, il est le voisin de Paul Sitto. Ce nom vous évoque quelque chose, je suppose ? »

Karol s'est refermé. Son regard est devenu ténébreux, et sa posture avachie a trahi son intention de passer à la défensive.

« J'ai travaillé avec Paul Sitto par le passé, en effet. Mais avant de poursuivre cet entretien, j'aimerais que vous me disiez ce que vous me voulez. Et surtout, si c'est bien légal.

— Nous demandons votre aide. »

À ces mots, le visage du prisonnier s'est légèrement détendu. Il n'était plus dans le fauteuil du suspect, mais dans celui du conseiller. Des automatismes qu'il n'avait probablement jamais oubliés.

« Je n'ai pas revu Paul Sitto depuis de longues années, a-t-il dit. Pas loin de trente ans.

— Pour quelles raisons ?

— Pour celles-là, a-t-il répliqué en nous montrant ses poignets menottés.

— Depuis quand êtes-vous incarcéré ?

— Ça doit faire maintenant vingt-sept ans. »

Ce type avait commencé fort dans la vie active. Même pas la trentaine, et déjà emprisonné. Pour que la peine soit si lourde, je me posais des questions sur les proportions de la faute.

« Pour quel crime avez-vous été accusé ?

— Escroquerie. »

Le visage de Nathalie a pâli.

« Vingt-sept ans pour escroquerie ? Vous vous fichez de moi. Les peines encourues pour extorsion dépassent rarement les sept ans de réclusion. »

Karol a souri.

« Sauf pour un récidiviste acharné... » a-t-il plaisanté.

Son ton était d'une nonchalance déconcertante.

« Je ne vous crois pas.

— Et vous avez raison. Je suis sorti de prison en 1993. Deux mois plus tard, j'ai de nouveau été incarcéré pour homicide involontaire.

— Homicide ? s'est étonnée Nathalie.

— Entre autres. J'ai renversé un piéton. J'étais ivre et j'avais pris de la drogue. Alors, j'ai replongé et cette fois, j'ai mangé bon. »

Effectivement, j'arrivais mieux à comprendre. Karol faisait partie de ces individus qui tendent constamment le bâton pour se faire battre, jouant aussi bien avec leur vie qu'avec celle des autres.

« Pourquoi le nom de Paul Sitto a-t-il été associé à vos maraudages ? a poursuivi Nathalie.

— Paul Sitto n'a jamais été associé à quoi que ce soit dans ce qui s'est passé. Il a effectivement été soupçonné d'avoir été mon complice parce que nous travaillions ensemble à l'époque. Mais son nom a vite été lavé de tout soupçon.

— Dans ce cas, comment expliquez-vous la mutation disciplinaire dont il a été victime ?

— Vous savez ce que c'est... Dans ce genre d'affaire, dès qu'il y a suspicion, les gens vous condamnent, même si vous prouvez votre innocence. C'est pour éviter ce genre de publicité que la SAB a préféré l'envoyer à Pétaouchnock. »

Nathalie n'a rien ajouté pendant un instant. Elle se contentait de l'observer, à l'affût du moindre tic trahissant sa bonne foi.

« Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, a-t-il rebondi. Je suis sincèrement navré du drame qui vous affecte, et ne m'en veuillez pas si je suis aussi direct, mais encore une fois, quel lien y a-t-il avec moi ?

— Je vais vous le dire, monsieur Karol, a répondu Nathalie, plongeant son regard noir dans celui du prisonnier. Le ravisseur de notre fils est venu dans la maison de

— Bellock. Et à proximité de la maison, il y avait votre ancien camarade, Paul Sitto. »

Karol a froncé les sourcils, et ses doigts se sont mis à tourner entre eux. À l'évocation du nom de Paul, c'était comme si un danger lointain venait de refaire surface. Karol n'était pas tranquille, cela allait sans dire.

« Et en quoi ça me concerne ? s'est-il défendu.

— Nous essayons de déterminer ce que Paul Sitto cherchait dans la propriété de M. Bellock dans la nuit du 29 au 30 décembre.

— Comment je le saurais ? »

Je restais à ma place, silencieux, en observateur. Instaurer le dialogue avec un suspect potentiel était pour moi mission impossible. Animé par la peur et le temps qui défile, je n'aurais pas su gérer mes impulsions. Je crois que j'aurais fracassé le plexiglas pour lui faire

cracher le morceau. J'aurais certainement partagé sa cellule dix minutes plus tard, mais jamais je n'aurais eu l'aplomb de Nathalie à gérer la conversation comme elle le faisait, malgré sa totale implication dans nos émotions partagées.

« Nous pensions que vous auriez pu éclairer notre lanterne, a-t-elle dit. Peut-être n'avez-vous jamais réellement perdu le contact avec M. Sitto. »

Karol s'est brutalement redressé sur sa chaise, faisant grincer les fers sur le carrelage. L'un des gardiens a jeté un œil dans notre direction. La conversation s'animait.

« Comment osez-vous ? s'est insurgé Karol à voix basse. Ça fait plus de vingt-cinq piges que je moisiss entre les murs de cette tôle. Et vous... Vous venez m'accabler encore plus, m'accusant de je ne sais quel méfait. Vous pensez que j'en bave pas assez ici ? Il ne me reste plus que deux ans à purger, et il y a bien longtemps que je me suis racheté une conduite. Je ne compte plus me laisser faire face à des gens comme vous. Jamais je n'ai revu Paul Sitto. Si vous ne me croyez pas, pourquoi ne lui posez-vous pas la question ? Lui, il vous dirait s'il se souvient encore de moi. Il vous confirmerait tout ce que je viens de dire. Alors, pourquoi n'allez-vous pas l'interroger, lui ? »

Nathalie a esquissé un rictus. Elle allait assener le coup fatal.

« Parce que Paul Sitto ne pourra plus jamais rien confirmer. Il a été assassiné. »

Karol s'est littéralement décomposé. Il est devenu blanc comme un slip neuf, et ses mains ont été saisies de tremblements. C'était comme si nous venions de lui apprendre la plus tragique des nouvelles. Son silence, marqué par de nombreux signes de nervosité, indiquait que nous venions d'affaiblir sa carapace métallique.

Il a porté une main au visage, suivie de l'autre, et s'est caressé les lèvres. Il cherchait la réplique, l'objection, la réponse à ses questions naissantes.

« Paul... a été... assassiné... a-t-il balbutié.

— Un coup de pioche dans le dos, ai-je rajouté pour enfoncer le clou, puisque nous étions dans l'outillage depuis le début de l'histoire.

— Mais... Comment... comment est-ce arrivé ?

— C'est ce que nous cherchons à découvrir, a repris Nathalie. Maintenant, est-ce que de nouveaux souvenirs vous reviennent ? »

On aurait dit que Karol venait de se déconnecter. Il n'était plus là.

Le regard perdu dans le vide, il s'était envolé à des milliers de kilomètres d'ici. Pour l'homme, l'esprit a toujours été le meilleur moyen d'évasion. Qu'en est-il alors pour les prisonniers ? L'imagination agit sur le temps, les lieux, elle parvient même à métamorphoser votre vie. Je sais de quoi je parle. Je redoutais que Karol ait suivi le même cheminement pour mieux nous échapper.

« Monsieur Karol ? »

Le voyageur spirituel nous est revenu en un claquement de doigts. La voix de Nathalie l'avait tristement ramené aux scabreux tourments de la réalité.

Il nous a considérés de longues secondes. Puis il a enfin ouvert la bouche.

« Si... Enfin, il se peut que... que quelque chose me revienne.

— Nous vous écoutons.

— Si cette information devait vous... disons, vous servir à quelque chose. Je veux dire quelque chose d'important, pensez-vous que la justice serait en mesure de reconsidérer ma peine ? »

Karol venait de flancher. Nathalie a arboré un sourire discret. Elle venait de remporter le dernier round.

« Si votre information se révélait capitale dans cette affaire, je m'engage à ouvrir personnellement une procédure afin de vous obtenir une réduction de peine. Et j'ajoute que je le ferais à titre gracieux. »

Karol a tourné la tête, a jeté un œil vers le gardien qui l'observait toujours, puis s'est rapproché de l'hygiaphone.

« Vous me le promettez ?

— Je vous le jure, a affirmé Nathalie.

— Mettez-le par écrit.

— C'est inutile et nous n'avons pas le temps. Vous avez ma parole. Vous devrez vous reposer dessus. »

Karol a acquiescé. Il a dégluti, a posé les mains sur la tablette face à lui, et s'est lancé. De mon côté, j'ai ouvert grand les oreilles et sans m'en rendre compte, je me suis également approché de la vitre, formant avec mes deux conspirateurs, le centre névralgique d'une mêlée de rugby.

« En 1985, a-t-il commencé, j'ai proposé à Paul Sitto une affaire en or. À l'époque, la sécurité informatique n'était pas celle que nous connaissons aujourd'hui. Je l'ai incité à établir plusieurs centaines de

versements sur des comptes fictifs.

— Pouvez-vous être plus précis ?

— Nous travaillions alors au siège de la Switzerland Active Bank de Zurich. Nous nous débrouillions pour dégoter de gros clients étrangers. Nous leur présentions de nouvelles réformes financières bidons, reposant sur les fluctuations boursières, et leur assurions que leurs placements ne présenteraient aucun risque majeur. Nous leur disions que leurs placements reposeraient sur des pourcentages variables. Les clients intéressés et audacieux prenaient le risque. Nous placions une partie de leur argent sur différents livrets classiques, et faisons fructifier l'autre partie en bourse sur des valeurs sûres. Lorsque le client souhaitait récupérer son capital, nous lui versions en plus, la marge établie par les taux normaux. Et tout ce que nous avions placé en escarcelle rentrait dans nos poches. Du coup, le client récupérerait son fric avec des intérêts ridicules. Même s'il était parfois déçu par les rentes, il nous était facile de les justifier en nous appuyant sur les fluctuations liées au marché. Personne n'était responsable de rien et ça passait comme une lettre à la poste.

— Combien avez-vous détourné ? » a enchaîné Nathalie. Karol, mal à l'aise, se tortillait sur sa chaise.

« En trois ans, nous avons engrangé plus de trois millions de francs. Si vous faites le calcul, cela représenterait aujourd'hui environ quatre cent quatre-vingt mille euros. »

J'étais estomaqué par l'annonce de la somme. Mais encore plus abasourdi que mon brave voisin, Paul, ait été impliqué dans une escroquerie d'une telle ampleur.

« Comment avez-vous sorti cet argent ensuite ?

— Nous l'avons blanchi, tout simplement. Enfin ça, c'était plutôt ma partie.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— La supercherie a bêtement été découverte. Il se trouve que l'un de nos clients faisait partie du Contrôle Fédéral des Finances¹. Désabusé de ne pas avoir raflé ce qu'il espérait, il s'est plongé dans de redoutables investigations. Il a soulevé le lièvre, et le bureau national de la CFF nous est tombé dessus.

— Comment se fait-il que vous ayez plongé et non Paul Sitto ?

— C'était un accord entre lui et moi. Si nous étions tombés tous les deux, nous n'aurions jamais revu l'argent. J'étais plus jeune que lui de

quelques années. Le deal était le suivant : j'assumais l'entière responsabilité de nos actes, tandis que lui, se débrouillait pour planquer et prendre soin du fric.

— Pourquoi ce sacrifice ? ai-je demandé, surpris par tant d'abnégation.

— Pour vingt mille francs de plus. À l'époque, ça représentait une somme. Paul a été muté en France pour les raisons officielles que vous connaissez. Quant à moi, j'aurais dû écoper de six ou huit ans, j'en ai pris cinq. Après ma sortie de prison en 1993, nous avons convenu de laisser s'écouler quelques mois avant une nouvelle prise de contact. Mais nous n'en avons pas eu le temps.

— Retour à la case départ, ai-je échappé.

— Exactement. Paul était censé garder le fric quelque part jusqu'à ma sortie de taule. Ensuite, on aurait fait le partage. Il aurait eu de quoi vivre une magnifique retraite et moi, je me serais fait la belle à l'étranger.

— Comment s'est déroulée votre combine avec le passage à l'Euro ? a rebondi Nathalie.

— Paul a dû faire le nécessaire entre-temps. Ce qui laisse présumer qu'il a fait changer l'argent sur la durée.

— Savez-vous où il l'a caché ? ai-je enchaîné.

— D'après ce que vous me dites, c'est visiblement chez vous.»

Comment était-ce possible ? Mon père avait acheté le terrain à celui de Paul au milieu des années quatre-vingt. De mémoire, le chalet a dû être construit en 1989. Ce qui laissait entendre que Paul avait caché l'argent pendant les fondations. Mon père est mort fin 2001 et nous avons revendu le chalet en 2003. Ce qui a laissé tout le loisir à Paul de déterrer son trésor pour changer les francs en euros.

« Vous dites qu'il vous reste deux ans à tirer ? » ai-je repris.

Il a opiné.

« Dans ce cas, Paul Sitto aurait dû vous attendre avant de déterrer le magot. Pourquoi serait-il venu le chercher si tôt ?

— J'en sais rien, a répliqué Karol. Si vous êtes constamment chez vous, il aura profité de votre absence pour récupérer le fric. »

J'avais racheté le chalet en début d'année. Il s'était écoulé plusieurs semaines avant que je m'y installe définitivement. Paul aurait pu profiter de cet interstice pour venir déterrer l'oseille. Mais il ne l'a pas fait.

« Ça colle pas ! Il y a une raison plus subtile que ça.

— Je n'ai pas parlé à Paul depuis de nombreuses années. Je ne peux rien vous dire de plus.

— Y avait-il une autre personne impliquée dans votre plan ? a poursuivi Nathalie.

— Sûrement pas ! s'est insurgé le détenu. Nous n'étions que deux dans la combine. On fonctionnait sur la confiance. Si Paul m'avait fait un petit dans le dos, je l'aurais retrouvé. Il le savait. Et il avait une dette envers moi, ne l'oublions pas. S'il a impliqué quelqu'un d'autre entre-temps, je ne suis pas au courant. Maintenant, je voudrais savoir si j'ai toujours votre parole ?

— Vous l'avez. Néanmoins, je pense que vous aurez compris que jamais plus vous ne reverrez cet argent... »

Karol nous a abandonné un sourire dénué de fantaisie.

« Je vais avoir cinquante-sept ans et je suis malade, a-t-il annoncé avec résignation. Rendez-moi ma liberté, c'est tout ce que je demande. »

Nathalie et moi avons échangé un long regard empli d'interrogations. Nous connaissions désormais la genèse de cette histoire, mais pas la finalité. Quelqu'un d'autre savait. Quelqu'un connaissait l'existence de cet argent. Restait à savoir qui.

Pendant longtemps, je m'étais posé une autre question. Si l'assassin avait connaissance de ce trésor, pourquoi ne l'avait-il pas pris après avoir tué Paul ? La réponse avait trouvé toute son évidence lorsque nous avions coincé Dimitri Klansky à Lyon. Celui-ci avait fait du bruit et dérangé notre homme. Le ravisseur de notre fils avait alors pris la fuite. Ne restait pour lui que l'alternative que nous connaissons tous.

Pour l'heure, nous avions au moins la certitude que la solution à notre calvaire se trouvait cachée dans les tréfonds de ma propriété, à six pieds sous terre.

Nous avons immédiatement repris la route.

Nathalie conduisait. Je lui ai demandé son téléphone portable et composé le numéro personnel de l'adjudante Sirius.

« Allô ?

— Bonjour, Bellock à l'appareil.

— Bon Dieu, mais où êtes-vous ?

— Sur la route.

— Comment ça, sur la route ?

— Nous revenons d'Écrouves.

— Écrouves ? C'est où ça ?

— En Meurthe-et-Moselle.

— Mais qu'est-ce que vous foutez là-bas ? Je me ronge les sangs depuis des heures. Je croyais qu'il vous était arrivé quelque chose. J'allais déployer des moyens pharaoniques pour vous retrouver.

— Excusez-moi, j'aurais dû vous prévenir.

— Mme Devigne est avec vous ?

— Oui.

— Que faites-vous si loin, monsieur Bellock ?

— Nous avons une piste. Une sérieuse.

Silence.

— Ça vous aurait fait mal au cul de venir m'en parler ?

— Je n'étais sûr de rien. Je vous expliquerai tout en arrivant.

— J'espère bien.

— Est-ce que...

Silence.

— Est-ce que vous avez reçu un nouveau colis ?

— Non, nous n'avons rien reçu.

— Bon, alors écoutez bien ce que je vais vous dire.

— Allez-y.

— Nous savons ce que cherchait l'assassin de Paul Sitto.

— Comment ça ?

— Il s'agit d'une caisse ou d'une mallette renfermant de l'argent.

Beaucoup d'argent.

— Précisez.

— Quatre cent quatre-vingt mille euros, au bas mot.

Silence.

— Et où est cet argent ?

— Chez moi, dans ma propriété. Nous n'avions pas fait fausse route.

— Mais les machines ont creusé pendant des heures, nous n'avons rien trouvé.

— Parce qu'elles n'ont pas cherché au bon endroit.

— Je ne vous suis pas. Où voulez-vous en venir ?

Silence.

— Rasez la maison. »

Nous sommes arrivés à Samoëns aux environs de quatorze heures.

Ne prenant pas la peine de faire le crochet par la gendarmerie, nous avons directement filé chez moi.

À nouveau, une armée de tractopelles et de bulldozers s'activait au fond de ma petite allée. Nous nous sommes garés devant le cordon de sécurité et avons rejoint la gendarmerie au pied du chantier.

La démolition avait bien avancé. Quel spectacle macabre. Mais à quel autre spectacle encore plus ignoble assisterions-nous si nous ne parvenions pas à mettre la main sur « l'objet » dans les temps ?

Un bouteur équipé d'une lame orientable poussait les matériaux pour ébranler leur fondement. Une pelle de démolition récupérait les gravats et les entassait dans une benne. Il ne restait plus grand-chose de mon chalet. Si mon père avait été témoin de ce spectacle, il en aurait fait un infarctus. Mais s'il avait été à ma place, il aurait démoli la maison de ses propres mains.

Je voyais mes meubles éclater sous la pression des mâchoires métalliques de ces monstres d'acier. Des tonnes de bois et de tôle se déversaient dans les containers. Tout ce que j'avais construit ces dernières années était anéanti.

Nathalie s'est approchée de moi, et m'a pris par le bras. Elle m'a gratifié d'un regard de désolation. Elle compatissait.

Détruire une vie et son passé est difficile à supporter. Mais effacer l'avenir d'un enfant reste la pire chose que des parents ne devraient jamais vivre.

L'adjudante Sirius nous a rejoints.

« J'espère que vous savez ce que vous faites, a-t-elle dit.

— Je n'en ai jamais été aussi certain, ai-je répondu, de voix lasse.

— Nous avons autorisé la destruction de votre maison en outrepassant les codes d'urbanisme. Nous n'en avons pas fini avec les

procédures.

— Je sais tout ça.

— Je voulais juste vous confirmer que ce que nous faisons n'est pas rien. »

J'ai opiné.

Nathalie a renforcé son étreinte autour de mon bras. Sirius nous a contournés et s'est placée face à nous.

« Je voudrais maintenant connaître les détails de cette fameuse piste que vous avez suivie. »

Je n'avais pas tellement envie de me lancer dans une litanie résumant notre escapade. Ce n'était pas vraiment le moment. Mais Sirius était dans son droit. Ayant remarqué que l'exercice me demandait énormément, Nathalie a pris le relais.

« Nous avons appris de source sûre qu'à la fin des années quatre-vingt, Paul Sitto a été muté à la Switzerland Active Bank de Grenoble pour sanction disciplinaire. Nous avons voulu savoir pourquoi. La piste nous a conduits jusqu'au centre de détention d'Écrouves, en Meurthe-et-Moselle, où nous avons rencontré un certain Teodor Karol, un ancien collègue de Paul. »

Sirius écoutait attentivement, nous observant chacun à notre tour.

« Karol et Sitto ont monté une arnaque financière de grande ampleur en 1985, visant à placer l'argent de leurs clients en bourse, a poursuivi Nathalie. Grâce à cette combine, ils ont réussi à engranger quatre cent quatre-vingt mille euros. Le pot aux roses a été découvert. Karol a pris toute la responsabilité et a été emprisonné. Paul Sitto, quant à lui, a été muté en Haute-Savoie, emmenant avec lui l'argent de la fraude.

— Et M. Sitto aurait caché le pactole chez M. Bellock ?

— C'est effectivement ce que nous pensons.

— Bon, nous savions que quelque chose était enterré ici. Là-dessus, rien de nouveau. Finalement, ce que vous avez découvert n'est autre que la genèse de cette histoire.

— Tout à fait.

— Si votre information est valable, nous avons au moins une chance de sauver votre fils. Maintenant, il faut que je mette en place un processus d'investigation pour mettre la main sur ce fumier de ravisseur.

— Je suis d'accord, suis-je intervenu. Mais promet-tez-moi

d'attendre que nous ayons retrouvé David avant d'entamer quoi que ce soit.

— Il s'agira d'une procédure parallèle. Mais rassurez-vous, nous ne ferons rien qui puisse mettre votre fils en danger. »

Ses mots ne m'ont guère rassuré. Pour moi, seule la vie de David comptait. Pour les flics, appréhender l'individu devenait une priorité. Mais je doutais que les deux possibilités soient simultanément applicables.

Un gendarme est arrivé jusqu'à nous.

« Mon adjudante, nous avons besoin de vous au poste de commandement, l'a-t-il sommée.

— J'arrive François – puis se tournant vers nous – veuillez m'excuser. »

Nathalie et moi l'avons regardée s'éloigner.

« Penses-tu que ce putain de fric se trouve là-dessous ? a-t-elle demandé, la voix tremblotante à cause du froid et de la fatigue.

— Je l'espère. Je suis même certain que nous découvrirons quelque chose, sinon tout ce que nous avons appris jusque-là n'aurait aucun sens.

— Que Dieu t'entende. »

J'ai froncé les sourcils et plongé mon regard dans le sien.

« Tu es croyante maintenant ?

— Non, seulement désespérée. »

La dernière partie du chalet s'est écroulée sous la puissante compression du buteur, dans un fracas assourdissant. Les derniers instants de vie de ma maison venaient de s'embourber dans la neige noircie, soulevant d'énormes gerbes floconneuses.

Lorsque le dernier pan de mur s'est effondré, mon cœur a cessé de battre un court instant. Tout ce qui avait été construit ces trente dernières années venait de s'écrouler. Du plus profond de mes pensées lointaines, j'avais destiné tout ceci à mon fils. C'était mon unique héritage. Et tout venait de partir en fumée. Un homme peut reconstruire ce qu'il a perdu, tant qu'il ne s'agit que de matériel. Mais il ne peut en aucun cas reconstruire sa vie lorsque celle de ses enfants s'arrête avant la sienne.

Dieu que j'aurais voulu être à la place de David à ce moment précis. Ne pas avoir à le pleurer. Partir avant lui. Respecter l'ordre des choses.

« Tu as un stylo et du papier sur toi ? ai-je demandé à Nathalie qui me serrait toujours l'avant-bras.

— Je dois avoir ça. »

Elle a fouillé dans son sac à main et en a ressorti un bloc à petits carreaux, ainsi qu'un stylo-plume. LE stylo-plume. Celui que je lui avais offert lors de notre premier anniversaire de mariage. Le bouchon était égratigné et les couleurs nacrées de la colonne avaient sauté, mais il avait toujours la place d'honneur dans son fourbi typiquement féminin.

J'ai souri lorsqu'elle me l'a tendu ; elle a rougi.

Dans notre malheur subsistait encore un élément qui nous ramenait à des années où le ciel était encore bleu. Une minuscule onde de chaleur dans notre univers glacial.

J'ai griffonné quelques mots sur une feuille sous le regard curieux de Nathalie, puis l'ai arrachée du bloc. Je me suis dirigé vers l'entrée du terrain.

« Où vas-tu ? s'est-elle enquis.

— Laisser un message à notre ravisseur. »

Elle n'a pas compris de quoi je voulais parler. Chose normale étant donné que je ne lui avais pas encore communiqué ma théorie bancale sur la boîte aux lettres, et son usage unique de communication morbide.

J'ai enfoncé la clé dans la serrure et ouvert la boîte. Machinalement, j'ai enfoncé le papier en son antre, et ma main a heurté un objet. Je me suis baissé pour regarder l'intérieur de la boîte.

Le monde s'est écroulé autour de moi.

J'ai retenu un hurlement en plaquant ma main sur la bouche.

Une boîte en carton aussi longue que large.

Je l'ai observée longuement, combattant mes émotions pour retenir mes larmes.

C'est à ce moment précis que l'adjudante Sirius m'a appelé. Sa voix était brisée. Elle se tenait à moins de dix mètres, et portait un paquet plus gros, de la taille d'un carton à chapeau. Son visage était blême, et ses pas hésitants.

Nathalie a porté les mains à la bouche pour ne pas crier.

« Monsieur Bellock, madame Devigne... Je... Nous venons de recevoir un nouveau colis, a annoncé l'adjudante, la voix affaiblie par des sanglots qu'elle tentait vainement de dissimuler. »

J'ai de nouveau regardé le carton dans ma boîte. Mes yeux ne cessaient d'aller d'un paquet à l'autre. Que signifiait encore cette mascarade ?

Sirius a déposé le gros carton sur une souche d'arbre. Elle était accompagnée du gendarme François. Nathalie et moi nous sommes rapprochés.

« Le colis a été trouvé devant la gendarmerie, il y a tout juste dix minutes, a dit Sirius.

— Que contient-il ? ai-je demandé, comme si je ne connaissais pas déjà la réponse.

— Regardez par vous-même. »

L'adjudante a plongé les mains dans le carton. Nathalie s'est collée à moi, et m'a pris la main. Elle serrait si fort que ses ongles me transperçaient la peau.

Sirius a sorti du colis une autre boîte, d'une taille supérieure à la précédente. Elle était vide.

Nathalie a desserré son étreinte et le sang s'est de nouveau mis à circuler dans ma main. Malheureusement, j'étais moins soulagé qu'elle. Je pensais comprendre.

« Il n'y a rien, a constaté Nathalie, non sans un certain adoucissement dans la voix.

— Pas exactement, a répondu Sirius. » Elle a pointé de l'index une tache pourpre qui avait séché sur la paroi intérieure.

« C'est du sang... » a-t-elle finalement lâché.

Nathalie s'est approchée de la boîte et a posé ses mains autour, comme pour la soulever. Mais elle est restée à observer la tache. « Il n'y a pas de... de morceau. Je pense que le ravisseur sait.

— Qu'il sait quoi ? a demandé Sirius.

— Il sait que nous déployons tous les efforts possibles pour accéder à sa demande. C'est un message. Un message nous sommant de passer à la vitesse supérieure. »

Je me suis éloigné d'elle, me dirigeant vers ma boîte aux lettres. J'ai saisi le carton et l'ai ramené vers la souche.

« Je ne crois pas, Nathalie... » ai-je annoncé.

Sirius a immédiatement porté son regard sur le colis que je tenais dans la main droite. Nathalie a tourné la tête dans ma direction.

J'ai posé le paquet sur la grosse boîte. Puis je me suis adressé au gendarme François.

« Pouvez-vous l'ouvrir, s'il vous plaît ? »

Le gendarme a demandé l'approbation de son supérieur par un regard en coin. Sirius a hoché la tête. Il a alors sorti de sa poche un couteau suisse et a déployé l'une des lames. Il a procédé à une incision presque chirurgicale, perçant le scotch du carton par le milieu. Il a fait glisser la lame sur toute la longueur et a rangé son outil. Il nous a regardés tour à tour, avant d'écarter les lamelles. À son tour, il a plongé la main à l'intérieur du colis. Son visage a subitement changé de couleur. On aurait dit qu'il venait de caresser la peau froide et lisse d'un serpent.

Les larmes se sont mises à couler sur les joues de Nathalie. Une boule s'est formée dans ma gorge.

Lorsque le gendarme a retiré sa main de l'emballage, il en a ressorti un avant-bras, sectionné en deux, ne tenant que par un minuscule réseau de nerfs violacés.

Sirius a tourné la tête, incapable de surmonter la vision du spectacle horifique. J'ai cru que le gendarme allait vomir. Je suis tombé à genoux, le souffle coupé. Nathalie n'a pas bronché. Elle était paralysée d'effroi. Devant elle, s'agitait le bras de son garçon.

Une multitude d'images ont défilé dans mon esprit. Je revoyais David à six ans, en train d'apprendre à faire du vélo sans roulettes, moi derrière lui pour assurer son équilibre. Je nous revoyais fêter ses dix ans, lui en train de souffler ses bougies entre deux ouvertures de cadeaux, nous en train de photographier chaque seconde de l'instant avec nos appareils argentiques. Je le revoyais à douze ans, courir dans la maison pour rejoindre sa chambre, les yeux emplis de larmes, victime de son premier chagrin d'amour... Tant de scènes passées aux teintes jaunies, sans espoir de projeter la continuité de ces cycles, sans espoir d'immortaliser le lendemain.

Je me suis relevé laborieusement.

Nathalie observait avec attention le bras charcuté qui pendouillait de la main du gendarme. Elle était figée. Comme si le choc venait de la plonger dans un état second, un coma éveillé.

Je me suis approché d'elle, et ai posé ma main sur sa nuque, lui caressant les cheveux du bout des doigts. Mes yeux ne parvenaient pas à se détacher de cette masse gluante et molle. J'avais l'impression de regarder un morceau de latex.

Cependant, un détail m'a accroché le regard. Un détail placé juste

au-dessus du poignet. Une cicatrice d'environ cinq centimètres, serpentait en S le long de la peau. Mon cœur battait à tout rompre.

« C'est pas lui ! »

Surpris par mon affirmation, Sirius et le gendarme m'ont dévisagé, comme si mes paroles étaient codées. Nathalie était toujours en état de léthargie avancée.

« Je vous demande pardon ? » a rebondi Sirius.

— Ce n'est pas lui, ai-je répété en agrippant le poignet du gendarme. Regardez, ici ! »

De l'index, j'ai désigné la cicatrice.

Les deux flics étaient suspendus à mes lèvres.

« Mon fils n'a jamais eu de cicatrice ici ! » ai-je affirmé, sûr de moi.

Mon visage s'est fendu d'un sourire. Sirius m'a regardé comme si j'étais atteint de folie furieuse.

Nathalie ne réagissait pas.

« Dis-leur, Nathalie ! David n'a jamais eu de cicatrice au poignet. Ce bras n'appartient pas à notre fils. Tu m'entends ? »

À l'évocation du prénom de notre garçon, Nathalie a finalement daigné m'accorder une attention éthérée. Le regard vide, elle a entrouvert la bouche, et dans un murmure, a dit :

« David a fait une chute en vélo, il y a trois ans. »

Ses mots étaient lents et détachés. Les yeux perdus vers le néant, elle a poursuivi :

« Je l'ai emmené à l'hôpital. Il s'était ouvert le poignet. Le médecin lui a suturé la plaie en six points. »

La conclusion qui se profilait ne me plaisait pas.

« La cicatrice qu'il a gardée formait un S... C'est le bras de David... »

Ce sont les derniers mots que Nathalie a prononcés, avant de tomber dans la neige et s'évanouir.

La sirène des pompiers résonnait en écho dans la vallée.

Nathalie avait repris connaissance mais restait en état de choc. Les gendarmes l'avaient emmenée dans leur camionnette, et drapée d'une couverture de survie. L'un d'entre eux avait même sollicité les voisins pour apporter une tasse de thé bouillante, que Nathalie consommait à petites gorgées.

Je l'ai laissée aux bons soins de l'équipe médicale qui avait prévenu les pompiers.

La camionnette rouge s'est infiltrée dans l'allée et s'est garée à deux pas d'où nous nous trouvions. Quatre bonhommes charpentés comme des bûcherons en sont descendus.

Ils sont entrés dans le fourgon bleu et ont procédé aux auscultations de rigueur. Nathalie est sortie du véhicule, épaulée par deux pompiers. Elle m'a lancé un regard en coin, me signifiant que je ne devais pas m'inquiéter.

Je lui ai souri en guise de réponse.

J'ai regardé la camionnette rouge s'éloigner, prendre le virage qui la conduirait jusqu'à l'hôpital de Sallanches. Nathalie n'y resterait pas longtemps. Telle que je la connaissais, elle obtempérerait aux premiers soins, puis demanderait à signer une décharge pour me rejoindre.

Maintenant que j'étais seul et que les machines ronronnaient encore pour un bon moment, j'étais libre de suivre mon instinct sans être contraint d'impliquer Nathalie au cœur d'un tourbillon hasardeux.

J'ai informé Sirius que je m'absentais. Elle a opiné tout en me décochant un regard suspicieux. *Où va-t-il encore celui-là ?* devait-elle se demander.

Je ne suis pas allé bien loin.

Je suis entré dans la propriété des Sitto, sans sonner cette fois. Les voitures des enfants de France n'étaient pas dans la cour. Soit elle était

absente, soit elle était seule.

J'ai frappé à la porte. Trente secondes plus tard, France a ouvert.

« Franck ?

— Bonjour France, c'est encore moi.

— Je suis désolée pour ce qui s'est passé hier.

— Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas là pour ça. Je suis venu vous demander quelque chose. » À cette réclamation, France a poussé une longue inspiration.

« Je sais que je vous embête, ai-je poursuivi. Mais j'ai besoin d'une information et je vous laisse tranquille.

— Si je peux vous aider, a-t-elle finalement proposé.

— Voilà, comme vous le constatez, des bulldozers sont en train de détruire ma maison.

— Oui, j'ai vu. C'est épouvantable.

— Tout ça a démarré avec la mort de Paul. Vous comprenez ? »

France a opiné. Ses yeux brillaient de chagrin.

« Est-ce que votre mari était en possession de documents relatifs à l'allée ?

— L'allée ?

— Oui, notre allée à tous. Paul m'avait confié que son père avait vendu une parcelle de son terrain au mien, ainsi qu'aux deux autres couples de propriétaires.

— C'est exact.

— Paul a été assassiné parce qu'il... il se trouvait visiblement au mauvais endroit.

— Que voulez-vous dire ?

— Celui qui l'a tué était venu chercher quelque chose. Quelque chose d'enterré dans ma propriété. Quelque chose en lien avec le kidnapping de mon fils. »

Même si je lui avais déjà fait un bref topo sur la question, je lui laissais digérer la seconde couche. « Est-ce que vous pensez que Paul pouvait avoir en sa possession des documents, ou des copies du cadastre ?

— Je l'ignore. Je sais qu'il classait scrupuleusement ses affaires dans son bureau. Mais vous n'y trouverez que des livres et des revues. Les tiroirs regorgent de matériel de papeterie et de carnets d'entretien des voitures que nous avons eues.

— Me permettriez-vous d'y jeter un œil ?

— Je vous en prie... » a-t-elle répondu, m'ouvrant la porte en grand.

France m'a emmené dans le bureau de Paul. Le même dans lequel son fils avait déboulé la veille pour me congédier.

« Regardez si vous trouvez quelque chose, a-t-elle dit.

— Merci. »

J'ai commencé à fouiller les tiroirs d'une large commode en chêne. Elle ne contenait que d'anciennes archives liées à la Seconde Guerre mondiale. Les tiroirs du bureau, comme l'avait précisé France, débordaient de stylos, carnets, blocs-notes, factures d'entretien, rouleaux de scotch... J'ai regardé autour de moi, où une dizaine de bibliothèques, massivement collées les unes aux autres, supportaient le poids de centaines de livres. Je me suis approché. Polars, livres d'histoires, romans régionaux, et... et biographie de Jean-Claude Piétimond, modestement appelé « Le Dieu de la finance ». J'ai sorti le bouquin de sa cavité, puis ai fait défiler les pages, espérant trouver un indice, une note, une référence...

Rien du tout.

Apparemment, Paul avait pris toutes les précautions pour qu'aucune trace ne soit découverte, quoi qu'il arrive. Il avait estimé toute la mesure du risque qu'il avait pris. Paul était un fin calculateur, et ne laissait jamais rien au hasard. Tout était conforme au personnage.

Je me suis dirigé vers la sortie, totalement abattu. France me regardait du seuil de la porte, tout autant navrée pour moi que je l'étais pour elle.

Puis je me suis effondré dans le fauteuil. Je me suis pris la tête entre les mains et me suis mis à pleurer, écrasé par le poids du chagrin. J'étais fatigué, usé. Tous ces derniers jours passés à courir après un espoir mort-né, toutes ces émotions encaissées, se sont mués en un tourbillon fataliste. J'étais dans l'œil du cyclone. Il m'était impossible d'en sortir. Aucune issue, aucune échappatoire... Non. Seul le temps défilait, me rapprochant inexorablement de l'épilogue de ce triste roman.

France s'est approchée de moi, hésitante. J'ai senti sa main se poser sur mon épaule. Elle s'est accroupie et m'a enlacé. Je me suis abandonné au creux de ses bras, me laissant bercer par sa douceur. Ses larmes accompagnaient les miennes. Nous pleurions chacun une

personne différente, réunis par la même tragédie. Elle avait perdu son mari et j'étais en passe de perdre mon fils. Qui d'autre aurait mieux compris la douleur que nous partagions communément ?

France m'a raccompagné jusqu'à la porte.

« Mes pensées vous accompagnent, Franck.

— Nous sommes dans de beaux draps, ai-je répondu, esquissant un semblant de sourire.

— Les enfants se sont rendus aux pompes funèbres pour régler les derniers détails de l'enterrement. Ne vous inquiétez pas, ils vont vite revenir. Ils veillent sur moi comme votre femme veille sur vous. »

Le vent s'est engouffré dans le col de mon blouson, me faisant frissonner.

« Dire qu'un seul petit document aurait suffi à me rendre espoir. Vous ne pouvez pas savoir comme je comptais sur sa découverte.

— Peut-être pourrai-je vous en dire plus d'ici quelque temps ?

— Que voulez-vous dire ?

— Paul possédait un coffre à la Switzerland Active Bank où il renfermait des papiers importants.

— Quels genres de documents ?

— Son testament, a-t-elle répondu dans un sanglot étouffé. Paul était prévoyant. Il m'a toujours dit que s'il partait avant moi, tout serait en ordre, administrativement parlant.

— Vous êtes-vous déjà rendue à la banque ?

— Pas encore. Pour l'instant, nous nous occupons de l'inhumation. Delphine et Brice prendront les dispositions nécessaires après l'enterrement. »

J'ai failli lui demander l'autorisation de me rendre à la banque avec elle, afin de vérifier si Paul n'avait pas caché les documents que je cherchais dans le coffre. Mais je me suis rétracté. Une telle requête aurait été plus que déplacée. J'avais bien assez envahi l'espace de la famille Sitto. France devait déjà surmonter beaucoup de disgrâce. Il était inutile de l'accabler davantage en lui faisant comprendre que son défunt mari était impliqué dans une affaire de détournement d'argent, et qu'il était en partie responsable de ce qui arrivait à mon fils.

J'ai déposé un baiser sur sa joue et suis parti.

— Je voudrais voir Charles Gregory, c'est urgent.

— Vous aviez rendez-vous ? m'a demandé la jeune fille de l'accueil.

— Non. Dites-lui que Franck Bellock souhaite lui parler.

— M. Gregory ne reçoit que sur rendez-vous, monsieur.

— Je vous en prie, passez-lui un coup de fil et dites-lui qui l'attend. Il viendra, vous pouvez me croire.

— Je suis désolée, monsieur mais...

— S'il vous plaît ! l'ai-je interrompue. Appelez-le ! Je ne tiens pas à faire des histoires, mais je ne partirai pas tant que vous n'aurez pas décroché ce téléphone. »

La jeune fille m'a longuement observé. Son hésitation trahissait son inexpérience. Elle devait avoir intégré la SAB depuis peu, et ne connaissait pas encore tous les protocoles en vigueur. Et je n'ai éprouvé aucune honte à me faufiler dans la faille.

Elle a décroché le combiné, a composé un numéro à quatre chiffres et a porté l'appareil à son oreille.

« M. Bellock souhaiterait vous parler.

Silence.

— Je sais, mais il insiste. Silence.

— Très bien. »

Elle a raccroché.

« M. Gregory vous attend dans son bureau. Premier étage, porte cent trois.

— Merci. »

J'ai contourné le guichet et me suis précipité dans l'escalier. Charles Gregory a ouvert la porte alors que j'allais frapper. « Monsieur Bellock »... a-t-il simplement dit, me faisant signe d'entrer.

Gregory a refermé la porte derrière nous, et s'est installé derrière

son bureau. Sans attendre sa permission, je me suis assis face à lui.

« Monsieur Gregory, j'ai un service à vous demander.

— Si cela concerne la conversation officieuse que nous avons eue l'autre jour, vous comprendrez que je ne peux rien pour vous.

— Je vous en prie, écoutez-moi.

— Monsieur Bellock...

— Vous devez m'emmener dans la salle des coffres. »

Un froid glacial s'est emparé du bureau. Gregory s'est enfoncé dans son fauteuil, a ouvert un tiroir, en a extrait une petite boîte de pilules et en a avalé deux. Le teint livide, il fuyait mon regard. Ses traits se sont tirés et sa peau est devenue grise.

« Monsieur Bellock... Que me demandez-vous là ?

— Je sais que Paul Sitto avait un coffre. Dans cette banque. Et j'ai de bonnes raisons de penser que son contenu pourrait m'être d'un grand secours.

— Même si je le voulais, je n'aurais pas le droit de vous donner accès à ce coffre. Seule la famille est autorisée à...

— Vous aviez raison, ai-je rebondi.

— Raison ? Raison sur quoi ? a-t-il demandé, surpris.

— Teodor Karol a avoué sa complicité avec Paul Sitto dans une affaire de détournement d'argent.

— Écoutez monsieur, ce que je vous ai dit l'autre jour n'était qu'une théorie. Je me suis dit que ça vous aiderait, mais ce que vous demandez aujourd'hui est impossible à...

— Mon fils est en danger de mort ! ai-je aboyé. Qui mieux que vous peut comprendre les conséquences de la perte d'un enfant ? »

Gregory se massait les tempes. Je le mettais dans une situation plus qu'inconfortable. Après tout, c'est lui qui était venu me chercher le premier. Pas l'inverse.

« Il se pourrait que le coffre renferme des documents pouvant m'aider dans mes recherches, ai-je poursuivi. J'en ai l'intime conviction.

— Ce que vous me demandez pourrait me coûter ma place.

— Je le sais. Vous avez perdu un enfant, vous me l'avez dit. Vous savez ce que c'est. On perd la raison, l'avenir n'existe plus, la vie s'arrête pour tout le monde. Aidez-moi, je vous en prie. »

Les mains de Gregory se sont mises à trembler. Il a vu que je l'avais remarqué. Il les a immédiatement cachées sous le bureau,

faisant mine de se frotter les cuisses.

« Je puis vous assurer de ma sincère et profonde sympathie, monsieur Bellock, mais il m'est impossible de vous aider davantage. Je suis navré. »

Je ne tirerai rien de plus. À moins que je n'envisage de l'atteindre sous un autre angle d'attaque.

« Monsieur Gregory, ai-je repris à voix basse, si mon fils venait à mourir, je serais tenu de répondre à de nombreuses questions. Des questions auxquelles il me faudrait fournir des réponses. Je serai contraint d'aborder la conversation que nous avons eue ensemble, vous comprenez ? »

À cette dernière évocation, Gregory a redressé la tête. Cette fois, son regard a pénétré le mien, cherchant la vérité à travers mes iris bleutés. Et de ma vie, jamais je n'avais été aussi convaincu de mes intentions.

« Vous m'aviez juré de ne pas m'impliquer dans cette affaire, s'est-il défendu.

— Vous vous êtes impliqué tout seul, monsieur Gregory. L'heure tourne et chaque minute qui passe, rapproche mon fils de la mort. Dans notre intérêt à tous, je dois faire le maximum pour éviter le pire. »

Gregory s'est levé, a fait quelques pas sur le linoléum et s'est planté devant la fenêtre dominant la ville.

« Je viens de parcourir cent soixante-dix-sept kilomètres pour venir jusqu'à vous, ai-je repris. J'ai perdu deux heures. Mon ex-femme se ronge les sangs dans un hôtel de Samoëns, attendant mon retour avec impatience. Il est peut-être même déjà trop tard... Alors s'il vous plaît, dites-moi si vous allez m'aider. Mais décidez-vous vite. Nous sommes presque arrivés à la fin de la matinée, et je tiens à retrouver Nathalie avant le milieu d'après-midi. »

L'absence de Gregory indiquait sa profonde réflexion. Il pesait le pour et le contre, envisageait tous les scénarios possibles et estimait les sanctions dont il pourrait faire l'objet. Mais qu'en serait-il de sa réputation s'il venait à se savoir que des informations privées avaient transpiré ? Certes, Gregory n'était coupable de rien. Mais serait-il également récompensé au même titre que l'avait été Paul Sitto des années auparavant ? Se verrait-il proposer à son tour, une mutation interne qui laverait toute suspicion sur la renommée de la Switzerland

Active Bank ?

Je n'étais pas fier de ce que j'étais en train de faire subir à ce pauvre homme. Mais il représentait, bien malgré lui, l'ultime espoir qui me restait.

« Je vais passer un coup de fil, a-t-il dit, toujours face à la fenêtre. Quelqu'un va venir vous chercher et vous emmener jusqu'au coffre de Paul Sitto.

— Merci, monsieur Gregory. Du fond du cœur. »

Gregory s'est retourné, a bondi sur la table, a posé une main sur l'aplat du bureau, et de son autre main, a tendu un index menaçant à mon encontre.

« Mais je vous préviens que si vous mentionnez mon nom, ou si vous évoquez des sous-entendus me concernant, je nierai tout en bloc et vous poursuivrai pour diffamation. C'est bien compris ?

— C'est entendu ! » ai-je répondu.

Quelques instants plus tard, un stagiaire de la banque est venu me chercher. Il m'a fait traverser de longs couloirs froids et ternes, avant de déclencher l'ouverture électronique de la salle des coffres.

Il m'a accompagné à l'intérieur, a inséré une clé dans l'une des parois murales et en a extrait un tiroir en acier long de soixante centimètres, qu'il a déposé sur une table ronde située au centre de la pièce.

« Voilà, tout est là... » a-t-il dit avant de se réfugier dans un coin de la salle.

Étrangement, il est resté à proximité. D'habitude, les visiteurs restent seuls avec leurs coffres.

« Vous allez rester ici ? ai-je demandé.

— Consigne de M. Gregory. Vous avez cinq minutes pour inspecter le contenu du coffre, après quoi je vous raccompagnerai vers la sortie.»

Décidément, Gregory n'était pas homme à prendre le moindre risque. Tel que je commençais à le connaître, se pouvait-il que le jeune stagiaire, embarqué dans la confiance de cette exaction, soit un proche du conseiller ? Peut-être même un membre de sa famille...

J'ai plongé les mains dans le grand tiroir et en ai retiré tout ce qu'il contenait. La première chose que j'ai trouvée était son testament, comme l'avait évoqué France. Il y avait aussi une pile de feuilles attachées, sur lesquelles était identifiée toute une série de numéros de

téléphone. En les détaillant avec plus de précision, j'ai vu qu'il s'agissait de numéros concernant divers abonnements. Portables, Internet, assurances-vie, papiers professionnels... Une petite boîte renfermait une bague. Certainement un souvenir de famille. Et c'est tout ce que j'ai trouvé. Ce coffre ne contenait ni plus ni moins qu'un condensé d'actions à établir après son décès. Des prévoyances qui faciliteraient les démarches de ses héritiers et de son épouse.

J'ai refermé le coffre avec colère.

« Il n'y a rien, putain !

— C'est peut-être normal, a dit le stagiaire.

— Je vous demande pardon ?

— Je dis : c'est peut-être normal. Vous n'êtes pas le premier à inspecter ce coffre.

— Comment ça ? »

Le stagiaire faisait preuve d'un manque certain de maturité. Plus qu'idiot, il était en train d'enfreindre le secret professionnel. Tant pis pour lui, tant mieux pour moi.

« Quelqu'un est déjà passé hier.

— M. Gregory était-il au courant ?

— Ça m'étonnerait, il n'a repris le travail qu'aujourd'hui.

— Alors qui est venu ?

— Ben, la famille, a-t-il répondu avec condescendance.

— Mais qui ça, bon Dieu ? » Le stagiaire a levé les yeux en l'air, signe indiscutable et probablement trop rare d'une profonde réflexion.

« Je crois qu'il s'agissait de l'un des enfants de la famille. Il me semble que c'était... la fille...

— La fille ? Delphine ?

— Oui voilà ! s'est exclamé le jeune homme, pointant son index dans ma direction. Delphine Brennier-Sitto ! »

Sur la route du retour, une sonnerie a retenti dans l'habitable.

Ne possédant pas de téléphone portable, mon étonnement n'en a été que plus inquiétant.

J'ai tendu l'oreille pour tenter de localiser la sonnerie, qui semblait venir du sol, presque à côté de moi. Tout en gardant la route en visuel, j'ai baladé ma main sous le siège passager par une gymnastique dangereuse. Il était hors de question pour moi de ralentir.

Mes doigts ont palpé un objet. La sonnerie avait cessé, mais ce que je tenais dans ma main était sans équivoque. J'ai ramené l'appareil à moi. Le téléphone de Nathalie. Deux appels manqués. Un numéro inconnu et l'adjudante Sirius. Elle avait essayé de prendre contact. L'appel m'était-il destiné ? Sans doute.

J'ai composé le numéro de la messagerie et écouté le répondeur.

« Bonjour, vous avez deux nouveaux messages... »

Allez, bouge !

« Nouveau message reçu aujourd'hui à midi dix-sept : « Madame Devigne, bonjour, je m'appelle Chloé, je suis la... une amie de David. »

Tiens, la petite copine !

« Excusez-moi d'appeler sur votre téléphone personnel, mais je suis inquiète au sujet de votre fils. David devait me rappeler et il ne l'a pas fait. Sans vouloir vous alarmer, David ne semblait pas très bien la dernière fois que je l'ai eu au téléphone. Je crois qu'il a des ennuis. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais dans le doute, j'ai préféré vous appeler pour être certaine que tout allait bien. Pourriez-vous me rappeler, s'il vous plaît, au 08.55.55.54.55. Merci beaucoup et encore bonne journée. »

Numéro bizarre mais facile à retenir.

« Nouveau message reçu aujourd'hui à midi vingt et une : « Monsieur Bellock, votre ex-femme a perdu son téléphone. (C'était la

voix de Sirius.) *Nous espérons que vous l'auriez trouvé. Si vous avez le message, ne traînez pas. Je ne sais pas où vous êtes encore passé, mais la démolition de votre maison touche à sa fin. Vous devriez rappliquer le plus vite possible. Le tractopelle va décaisser la terre et j'aimerais que vous soyez là. Rappelez-moi. »*

J'ai appuyé sur le numéro appelant, et porté l'appareil à mon oreille.

Trois sonneries.

« Adjudante Sirius.

— C'est Bellock.

— Où êtes-vous encore ?

— Sur la route. Je reviens de Grenoble.

— Mais que...

— Écoutez-moi bien, et ne m'interrompez pas. Filez chez les Sitto et placez en garde à vue la fille cadette, Delphine Brennier-Sitto.

— *Placer en... Non mais vous vous entendez ?* (Je la sentais exaspérée.) *Vous croyez qu'on place les gens en garde à vue comme ça, vous ?*

— Faites comme vous voulez, mais j'ai de bonnes raisons de croire que Delphine Brennier-Sitto est un élément crucial dans notre affaire.

— *Sur quoi vous basez-vous ?*

— Je vous expliquerai. Mais il faut absolument que les enfants Sitto soient encore là à mon retour.

— *Vous m'en demandez trop, monsieur Bellock. C'est impossible. Il va falloir être plus explicite si vous voulez que je raisonne en toute légalité. »*

À mon tour, je ressentais un profond agacement.

Je lui ai expliqué toute la teneur de mon déplacement et les conclusions de mes investigations.

« Vous frisez la paranoïa, monsieur Bellock.

— Peut-être. Mais si vous, de votre côté, réussissez à déterrer notre trésor, j'ai pu, du mien, faire avancer votre enquête parallèle, comme vous dites.

— *Vos théories sont fondées sur de vagues suspicions.*

— Bon, faites comme bon vous semble, ai-je répliqué, irrité. Je fonce chez les Sitto et si vous ne voulez pas que la situation dégénère, vous avez intérêt à trouver une solution. Rapidement. »

J'ai raccroché et jeté l'appareil sur le siège passager.

J'ai passé le panneau d'entrée d'agglomération de Samoëns à quatorze heures trente. J'ai négocié les virages du village façon Sébastien Loeb. Arrivé devant l'allée de notre hameau, j'ai écrasé l'accélérateur et fait exploser le cordon de sécurité. J'ai jeté un bref coup d'œil dans la cour des Sitto. Les enfants n'étaient pas encore rentrés. J'ai continué jusque devant chez moi.

Sorti du véhicule, je n'ai pu m'empêcher de marquer un temps d'arrêt. Ma maison n'était plus là. Seul un monticule de débris gisait sur le terrain, au sommet duquel trônaient les restes de mon vieux fauteuil en cuir, unique reliquat de ce que j'avais gardé de mon ancienne vie.

Je me suis précipité vers l'entrée, nouvelle frontière séparant les gendarmes du no man's land qui fut jadis mon logis.

Nathalie était à côté de Sirius. Lorsqu'elle m'a vu, elle a donné un coup de coude à l'adjudante, qui s'est retournée à son tour.

« Où en est-on ? » ai-je demandé sans prendre la peine de saluer la petite troupe.

Même Nathalie semblait surprise par mon attitude.

« On va commencer à creuser, a répondu Sirius, gardant pour elle les remontrances qui m'étaient dévolues.

— Parle-nous de ta nouvelle piste, Franck, est intervenue Nathalie.

— Eh bien... »

Soudain, un ronronnement a détourné mon attention. Un Q7 arrivait chez les Sitto. Avec la chance qui caractérisait nos dernières journées, je m'attendais à voir descendre Brice, le fils aîné. Ce qui n'a pas été le cas. Delphine est sortie de l'habitable et s'est dirigée vers le portail.

Possédé par l'esprit d'Usain Bolt, je suis parti dans une course effrénée, sous les regards médusés des gendarmes et de mon ex-femme.

« Bellock ! » a hurlé Sirius.

Deux ou trois gendarmes se sont engagés à ma poursuite, me sommant de m'arrêter. Je les ai ignorés. C'est lorsque je suis arrivé au milieu du chemin que Delphine m'a vu. Elle est naturellement restée où elle était, ne cherchant à aucun moment à prendre la fuite.

C'est à une vingtaine de mètres qu'elle a commencé à pâlir, se demandant ce qui se passait, et quelles étaient mes intentions. Elle a reculé de quelques pas.

Elle a crié lorsque je l'ai saisie à la gorge, et l'ai plaquée contre la carrosserie du Q7, emporté par mon élan.

« Je sais tout, salope ! » ai-je hurlé.

C'est alors que la portière passager s'est ouverte, et qu'est apparu Brice, le grand frère.

« Espèce de connard... » a-t-il marmonné, contournant le 4x4 pour venir me coller la roustes de ma vie.

Les gendarmes sont arrivés avant lui et m'ont immobilisé au sol. L'un d'entre eux a posé son genou sur ma colonne vertébrale, tandis qu'un autre me passait les menottes, m'arrachant un cri de douleur de ma récente séquelle de la poursuite à Lyon. Le troisième a pris Delphine par le bras, et l'a éloignée de moi. Mais personne n'a anticipé la réaction de Brice. Personne sauf moi. J'ai senti tout le poids de sa haine quand son pied s'est abattu sur mon visage. Ma tête a pivoté sur la droite, et ma bouche a projeté un filet de sang, teintant la neige de pourpre.

« Espèce d'enfoiré ! » hurlait-il.

Alors qu'il allait procéder à un nouvel assaut, l'un des gendarmes s'est interposé, faisant barrage.

Sirius et Nathalie ont accouru dans notre direction. Nathalie était terrorisée. Elle s'est jetée dans la neige pour me porter assistance.

Les flics m'ont aidé à me relever.

« Mais qu'est-ce qui vous prend ? a braillé Sirius.

— Éloignez ce malade mental ! a ordonné Brice, dont le visage était devenu écarlate.

— Cette femme détient nos réponses ! » ai-je à mon tour aboyé.

Delphine semblait aussi terrifiée que pouvait l'être un innocent. Quelle simulatrice ! Et un Oscar pour la demoiselle, un !

« Qu'est-ce que j'ai fait ? a-t-elle glapi.

— Vous le savez très bien ! ai-je répliqué, crachant une gerbe de sang sur le sol. Dites la vérité.

— Que tout le monde se calme ! » a invectivé Sirius en s'interposant entre le clan des Sitto et celui des gendarmes.

Brice a rejoint sa sœur, et l'a prise dans ses bras pour la détourner de moi. Delphine Brennier-Sitto s'est mise à trembler et a fondu en larmes.

Sirius s'est dressée face à moi, le regard haineux et la mâchoire gesticulante. « J'espère que vous avez une explication valable à me

fournir.

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je me suis rendu à la Switzerland Active Bank de Grenoble. J'ai eu accès au coffre de Paul Sitto. »

À ces dernières paroles, Brice a froncé les sourcils, comme si ce que je venais d'annoncer dépassait ses propres connaissances.

« C'est n'importe quoi ! a-t-il dit. Mon père n'a jamais eu de coffre.

— Ho que si, il en a un ! » me suis-je empressé de répondre d'un ton jouissif.

Puis Brice s'est adressé à Sirius.

« Enfermez-moi, ce détraqué. Il délire.

— France, votre mère, me l'a confirmé pas plus tard que ce matin, ai-je poursuivi. Vous n'étiez peut-être pas encore au courant – j'ai désigné Delphine d'un mouvement du menton – mais elle, oui.

— Ferme-la, connard ! Tu sais pas de quoi tu parles.

— Si vous ne me croyez pas, demandez à votre mère, elle vous le dira.

— Que cherchiez-vous dans ce coffre ? est intervenue Sirius.

— Une carte, ou un plan cadastral pouvant indiquer l'emplacement de l'objet que nous cherchons.

— Si ce plan existait, pensez-vous que Paul Sitto aurait creusé à côté de son objectif ?

— C'est quoi, ces conneries ? a lancé Brice.

— Je crois que le moment est venu de dire la vérité, ai-je suggéré. Vous ne croyez pas, mon adjudante ? »

Sirius a baissé les yeux. Je venais de compliquer une situation déjà très épineuse. Brice nous regardait tour à tour... Sirius, sa sœur, moi, Sirius, moi, sa sœur... sa sœur...

« Est-ce que tu es au courant de ça ? » lui a-t-il demandé en l'écartant délicatement de son emprise protectrice.

Elle a opiné, submergée par la peur. Elle voulait parler, mais n'en avait pas la force. Animée des hoquets sanglotants, Delphine a finalement répondu :

« Oui, je savais que... que papa avait un coffre.

— Qui te l'a dit ?

— C'est... c'est Éric qui me l'a dit... »

Éric. Le mari de Delphine, le gendre de Paul.

« Comment ça ? Éric était au courant ? Et personne ne m'en a

parlé ?

— Je... je croyais que vous le saviez... Éric m'a simplement demandé de... de récupérer une chemise rouge.

— Il y a quoi dans ce coffre ?

— Je sais pas... des papiers... »

La situation commençait à s'éclaircir.

« Moi, je sais ce qu'il y a dans cette chemise rouge ! suis-je intervenu.

— On vous a sonné, vous ? a craché le fils Sitto.

— Si vous ne voulez pas savoir, ça vous regarde. Jusque-là, j'essayais d'épargner votre famille. Mais vous ne me laissez pas le choix.

— Non, Bellock, je vous le déconseille, a réagi Sirius.

— De quoi parle-t-il ? » a repris Brice.

La conversation tournait à mon avantage. L'ignorance de Brice Sitto était gage d'innocence. Celui qui me haïssait jusque-là pourrait peut-être devenir un allié. Même si je n'y comptais pas trop.

« Faisons une belle table ronde, ai-je dit. Le lieu me paraît tout indiqué.

— Monsieur Bellock... a grondé Sirius, espérant me censurer.

— Il y a plus de vingt-cinq ans, ai-je commencé à l'attention de Brice et Delphine, votre grand-père a vendu ses terrains à trois familles. La mienne, celle des Flandreau et celle des Bessan. Avant que mon père ne fasse bâtir un chalet sur sa parcelle, Paul Sitto, votre père, a caché dans mon terrain un trésor inestimable.

— Qu'est-ce que vous racontez ? a aboyé Brice.

— À la suite d'une escroquerie menée de main de maître avec un ancien collègue de travail, il s'est retrouvé avec un beau pactole qu'il a enterré quelque part dans ma propriété.

— Retirez immédiatement ces paroles, espèce de fumier ! s'est énervé Brice, retenu par sa sœur, qui semblait découvrir l'histoire en même temps que son aîné.

— Tout ceci devait rester secret, en attendant la sortie de prison de son complice. Mais les choses ne se sont pas vraiment déroulées comme prévu. Pour je ne sais quelle raison, votre père est venu gratter chez moi la nuit du 29 décembre, alors que j'étais absent.

— Conneries !

— Mais quelqu'un d'autre était dans la confidence, ai-je poursuivi,

ignorant les interventions du fils enragé. Quelqu'un qui connaissait l'existence de cet argent. Cette personne a tué votre père, espérant s'accaparer le magot. Mais il a été surpris et a été contraint de prendre la fuite.

— Taisez-vous...

— Seulement cette personne tient à ce trésor plus que tout. Il a kidnappé mon fils et, au moment même où je vous parle, il le séquestre dans un caisson où l'oxygène est une denrée rare.

— Taisez-vous... S'il vous plaît... » La voix de Brice se faisait plus douce, presque implorante.

« Je ne me tairai pas ! Ça fait trois jours que ce fumier me renvoie mon garçon par morceaux, tout ça à cause de votre père !

— Non... c'est impossible... »

Delphine serrait la main de son frère de toutes ses forces. Les larmes coulaient sur ses pommettes rougies par le froid. Ses réactions étaient moins impulsives que celles de Brice, mais la souffrance qu'elle éprouvait se manifestait par un effondrement psychologique palpable.

« Quatre jours en tout. Voilà l'ultimatum que le ravisseur m'a donné. Demain, David sera mort. J'ai fait détruire ma maison dans l'espoir de trouver la huitième merveille du monde. Et je ne suis pas certain d'y parvenir. Même votre père ne savait plus où chercher. Ce qui m'a conduit jusqu'à la Switzerland Active Bank, établissement qui renferme le coffre de Paul Sitto, dans lequel une sorte de carte au trésor pourrait se trouver. Une carte enfermée dans une chemise rouge dérobée hier par votre sœur. »

Par un étrange réflexe inconscient, Brice s'est détaché de la main de Delphine.

« J'ignore ce que contient cette chemise, s'est-elle défendue. Je vous le jure. Éric m'a simplement demandé de la récupérer. D'après lui, mon père lui aurait dit un jour que s'il lui arrivait quelque chose, Éric devrait se rendre au coffre pour y récupérer un document important ayant un lien avec des placements.

— Tu étais au courant de tout ça ? a balbutié Brice, dont la voix s'étranglait.

— Pas jusqu'à ces derniers jours. »

Brice se décomposait. Un geyser de secrets familiaux venait de surgir. Et il se trouvait visiblement en dehors du cercle de confiance. Il a fait quelques pas hasardeux, puis s'est figé face à la maison de sa

mère.

Sirius m'a adressé un regard réprobateur, puis s'est avancée vers Delphine Brennier-Sitto.

« Madame, où se trouve votre mari en ce moment ?

— Il doit être encore avec Diane, la femme de Brice, aux pompes funèbres. Ils doivent choisir une composition florale pour la tombe. Vous voulez que je les appelle ?

— Non, nous allons les attendre et essayer de tirer ça au clair. Si d'une manière ou d'une autre Éric Brennier se trouvait impliqué dans cette affaire, lui téléphoner lui donnerait une occasion de s'enfuir.

— Qu'insinuez-vous ? s'est effarouchée Delphine. Mon mari n'a rien fait !

— Souhaitons-le. »

Puis l'adjudante s'est approchée du gendarme le plus costaud, celui qui m'avait plaqué au sol.

« Libérez M. Bellock.

— Pourquoi je devrais faire ça ? » a demandé le flic sur un ton de défiance.

Ce n'était pas la première fois que ce gendarme faisait de la rébellion. Sans savoir qui il était, mais pour l'avoir vu plusieurs fois ces jours derniers, il m'était apparu un brin hostile envers l'autorité.

Sirius a froncé les sourcils, et s'est placée face à lui, diminuant la distance qui les séparait.

« Parce que je vous le dis.

— Il y a des procédures, a répliqué le récalcitrant.

— Ne discutez pas ! Faites ce que je vous dis ! C'est un ordre ! »

L'ambiance semblait tendue entre Sirius et ses hommes, comme j'avais pu le remarquer à plusieurs reprises depuis le début de l'enquête.

« Vous m'avez entendue ? a-t-elle insisté ?

— Oui, vous m'avez donné un ordre.

— Lorsque je donne un ordre, vous obéissez, c'est clair ? » Le gendarme a gonflé la poitrine, comme pour s'armer de courage.

« C'est clair... Pour l'instant. »

Puis il a fait deux pas de côté pour m'ôter les menottes.

L'adjudante s'est tournée vers Delphine.

« Où est cette chemise rouge, madame Brennier-Sitto ?

— Je l'ai donnée à Éric dans la journée. » Sirius s'est ensuite adressée au gendarme François. « Mettez la main sur Éric Brennier. Immédiatement. Je le veux dans mon bureau dès que possible. Commencez par le magasin de pompes funèbres.

— Je vous parie deux cents billets qu'Éric Brennier ne se trouve pas là-bas, ai-je affirmé.

— Comment ça ?

— Appelez les pompes funèbres. Vous verrez ce que je vous dis. »

Sirius m'a dévisagé quelques instants, furieuse de voir son autorité sapée pour la seconde fois en trois minutes.

Finalement, elle a donné le contrordre.

« François, appelez le magasin. »

Le gendarme s'est exécuté, se démarquant de nous pour passer son appel.

Nathalie, restée jusque-là silencieuse, s'est approchée de moi.

« Si Éric Brennier est bien le ravisseur, et s'il sait que nous savons, que va-t-il arriver à David ? »

J'ai pris la main de Nathalie et l'ai déposée au creux de la mienne.

« J'en sais rien, ai-je lascivement répondu. J'en sais rien du tout. »

Le gendarme François est revenu au pas de course.

« Mon adjudante, Éric Brennier ne s'est jamais présenté au magasin. »

Sirius a posé les yeux sur le sol. Elle était tout aussi dépassée que nous l'étions tous.

« Dans ce cas, appréhendez-le, a-t-elle finalement ordonné.

— Il y a peut-être une autre solution. »

La dernière phrase prononcée nous était parvenue d'une bouche plus éloignée. Celle de Brice Sitto.

« À quoi pensez-vous ? » a demandé Sirius.

Brice nous a rejoints.

« Laissez-moi appeler ma femme, a-t-il suggéré. Si elle est avec lui, je peux les faire revenir. »

Nathalie et moi observions le ping-pong qui se jouait entre les protagonistes extérieurs de notre malheur. L'adjudante a considéré Brice quelques instants, puis a dit :

« Très bien, appelez-la. Dites-lui n'importe quoi, mais rien qui ne laisse présager que la gendarmerie est derrière tout ça. »

Brice a opiné et a sorti son portable. Il a appuyé sur quelques

touches et a porté l'appareil à son oreille.

« Diane ? Oui, c'est moi... Bien, je reviens de chez le notaire avec ma sœur... Oui oui, ça s'est bien passé... Le rendez-vous ? Après l'enterrement, dans le courant de la semaine prochaine... Oui... »

Brice a levé un regard dans notre direction, mais a préféré se référer à celui de Sirius plutôt qu'au mien. D'une grimace impatiente, l'adjudante lui a signifié d'accélérer le mouvement.

« Et vous êtes où ? Ah d'accord... Non, pour rien... En fait, avec Delphine, on pensait emmener maman au restau ce soir, histoire de lui changer les idées... Non, tu la connais... Oh si on la force un peu, elle suivra... Je crois, oui... J'aimerais que vous arriviez pas trop tard, quatre voix valent mieux qu'une. Tu sais que maman est une tête de mule... Ah ? D'accord... Alors parfait... Oui, à tout à l'heure... »

Puis il a raccroché.

Sirius l'a dévisagé, impatiente de connaître ce qui était ressorti de la conversation.

« Ils étaient déjà sur la route. Ils arrivent, a conclu Brice.

— Bien, alors que tout le monde se disperse ! a ordonné Sirius. Monsieur Sitto et madame Brennier-Sitto, rentrez chez votre mère et faites comme si de rien n'était – puis elle s'est tournée vers nous – vous deux, vous retournez observer le chantier. – Enfin, elle s'est adressée à ses hommes – messieurs, vous restez à proximité avec moi. Dès que Diane et Éric débarquent, vous les appréhendez.

— Attendez, s'est interposé Brice. Ma femme n'a rien à voir là-dedans.

— Nous aurons tout le loisir de le savoir... » a répondu Sirius, s'éloignant déjà de la maison des Sitto.

Nous avons tous obtempéré aux directives de l'adjudante, nous dispersant comme des faisans lors d'une partie de chasse.

Les gendarmes, accompagnés de leur supérieur, sont partis se cacher dans le bosquet en face de la maison. Brice a pris sa sœur par le bras, et l'a entraînée jusqu'à la maison de leur mère. Nathalie et moi sommes retournés jusqu'à chez moi le pas rapide, et nous sommes installés derrière le cordon de sécurité, faisant mine de contempler les engins en train de terminer leur travail de destruction.

Quelques minutes plus tard, la Volvo grise est apparue au coin du hameau. Le portail de la maison Sitto étant fermé, le véhicule s'est garé le long de la barrière. Diane est sortie la première, puis Éric.

Lorsqu'il a fait biper la fermeture électronique de sa voiture, les gendarmes ont déboulé vers lui, main armée sur leur arme à la ceinture.

Nathalie et moi nous sommes empressés de les rejoindre.

Diane s'est immédiatement paralysée d'effroi, tandis qu'Éric a fait un pas dans leur direction, pensant avoir affaire à une visite de routine.

« Bonjour messieurs, a-t-il dit, l'air détaché. Que puis-je...

— N'avancez plus, monsieur Brennier ! » a sommé le gendarme François. Éric s'est immobilisé et son visage a changé d'expression. « Que se passe-t-il ? a demandé Diane.

— M. Brennier et vous, allez nous suivre au commissariat, a répondu Sirius, qui venait de faire son apparition.

— Pour quels motifs ? a demandé Éric à son tour.

— Nous en discuterons au commissariat. Veuillez nous suivre sans faire d'histoire. »

Éric et Diane ont échangé un regard. Non pas un regard d'incompréhension, mais plutôt un regard empli de panique.

Éric a fait quelques pas en arrière, se rapprochant dangereusement de la portière de la voiture.

« Attrapez-le ! ai-je hurlé. Il va s'enfuir. »

Effectivement, Éric s'est jeté sur la poignée de la Volvo, mais avait oublié de réactiver le bip d'ouverture. Les gendarmes se sont emparés de lui, l'ont plaqué contre la carrosserie et l'ont menotté.

Diane ne savait plus comment réagir. Alors qu'elle allait ouvrir le portillon de la maison, Brice est apparu derrière elle.

« C'est bon, Diane, tout va bien, a-t-il dit.

— Que se passe-t-il, Brice ?

— Mme Sitto vient aussi ! a lancé Sirius. Vous pouvez accompagner votre femme si vous le souhaitez. »

Diane a immédiatement cherché du secours dans le regard de son mari. Mais elle n'a trouvé que chagrin et consternation.

J'ai levé les yeux vers la fenêtre de l'étage. Derrière les rideaux de la cuisine, France venait d'assister à la scène. La main posée sur le bas du visage, je la devinais s'effondrer.

« Va avec eux, m'a suggéré Nathalie. Je vais rester avec France et Delphine. Je vais essayer de leur expliquer la situation.

— Tu es sûre ?

— Ne t'inquiète pas. Vas-y. »

Je me suis dirigé vers Sirius, et l'ai apostrophée. « Je peux vous accompagner ?

— Cette enquête relève de notre autorité, monsieur Bellock.

— Je vous en prie, j'ai droit à des réponses.

— C'est contre le règlement et...

— S'il vous plaît. »

L'adjudante s'est tournée vers ses hommes, comme si elle cherchait à travers leurs regards, une approbation. Le costaud récalcitrant est resté de marbre, tandis que François a discrètement hoché la tête.

« Très bien, vous pouvez venir mais je vous interdis de vous mêler à l'interrogatoire.

— Ça me va. »

François est allé chercher la camionnette garée devant ma propriété, a donné quelques consignes aux gendarmes suivant les opérations, et nous a rejoints. Sirius et moi avons grimpé à l'avant, tandis que le costaud a fait monter à l'arrière du fourgon, Éric Brennier, Brice et Diane Sitto.

Le gyrophare est resté éteint. Il était inutile d'alerter la curiosité des Septimontains. De plus, si nous avions fait erreur, traverser le village toutes sirènes hurlantes, aurait averti le vrai ravisseur de la cabale menée à son encontre.

Diane, escortée par deux gendarmettes, attendait dans une pièce voisine. Brice était avec elle. Malgré l'angoisse croissante de Diane, les réactions de son mari étaient d'une froideur déconcertante.

Éric Brennier, toujours menotté, a été placé en salle d'interrogatoire. Plutôt un bureau vide et étroit, dirons-nous.

Sirius s'est installée en face de lui, derrière un vieux bureau métallique, relique des années soixante-dix. Les deux gendarmes (François et le costaud acariâtre), sont restés en retrait, chacun dans un angle de la pièce. Quant à moi, je me suis fait tout petit, prenant soin de me placer derrière l'adjudante Sirius. Si Brennier passait à table, je voulais être certain de lire la vérité sur son visage.

« Monsieur Brennier, je vous informe que l'entretien va être enregistré ! » a prévenu Sirius.

Éric n'a rien répondu, mâchouillant les immondices de sa haine.

« Hier matin, vous avez mandaté votre femme, Delphine Brennier-Sitto, pour récupérer des documents appartenant à votre beau-père, Paul Sitto, entreposés dans un coffre de la Switzerland Active Bank à Grenoble. Est-ce que vous confirmez ? »

Le regard fixé sur le carrelage, Éric ne disait rien.

« Répondez à ma question.

— Je n'ai rien à vous dire », a-t-il marmonné sans conviction.

Je le sentais désarmé. L'était-il réellement, ou bien jouait-il un jeu frisant le cliché ? Sa conduite trahissait une culpabilité sans équivoque.

« Monsieur Brennier, a repris Sirius, vu que vous semblez ne pas connaître les raisons de votre présence ici, ou du moins le faites-vous croire, je suis tenue de vous exposer la situation pour que nos échanges soient le plus transparents possibles. »

Aucune réaction de la part de Brennier.

« Très bien, alors allons-y. Paul Sitto, votre beau-père, a été assassiné dans la nuit du 29 au 30 décembre, alors qu'il tentait de déterrer un mystérieux colis dans le terrain de M. Bellock ici présent, alors absent. À son retour,

M. Bellock s'est trouvé contraint de répondre à nos questions, pendant qu'un individu kidnappait son fils David. Depuis trois jours, David Bellock est séquestré dans un endroit dont nous ignorons l'emplacement. Il serait une monnaie d'échange contre ledit colis que nous nous évertuons de trouver. Est-ce que ces informations éveillent vos souvenirs ? »

Éric a secoué la tête par la négative.

« D'accord, alors je continue. M. Bellock a fait raser sa maison dans le but de mettre la main sur ce fabuleux trésor. Nous pensons qu'il s'agit d'argent sale, résidu d'une fraude orchestrée par Paul Sitto lui-même. Entre-temps, M. Bellock a appris l'existence d'un coffre enfermé à la Switzerland Active Bank, information que semblait ignorer la famille Sitto. À part vous et votre belle-mère. Mme France Sitto étant évidemment hors de cause, il nous est apparu judicieux de savoir pourquoi vous étiez le seul à connaître le secret, et surtout la raison qui vous a poussé à envoyer votre femme chercher un document précis dans ce fameux coffre. »

Toujours pas de réponse.

Sirius a poussé une lente expiration.

« Bon, je vais vous présenter la chose autrement, a-t-elle poursuivi. Si vous ne coopérez pas, vous risquez d'être inculpé pour le meurtre de votre beau-père. Est-ce plus clair pour vous ? »

Cette fois, Brennier a levé les yeux. La peau de son visage a pâli.

« Je n'ai pas tué mon beau-père !

— Dans ce cas, c'est ce que nous essaierons de déterminer. Dites-nous ce que vous savez. »

Éric a fermé les yeux, retraçant dans son esprit tout le chemin parcouru jusque-là. Il avait visiblement commis une erreur. Comment pouvait-il s'en sortir, si ce n'était en disant la vérité ?

« Paul... mon beau-père, a-t-il finalement lâché, m'a confié un secret la semaine dernière, lors d'un repas de famille un peu... arrosé. »

Toute l'assistance a tendu l'oreille. Les miennes étaient affûtées comme des lames de sabres turques.

« Il m'a dit qu'un paquet de pognon dormait depuis des années, quelque part dans le hameau. J'ai... j'ai voulu en savoir plus et lui tirer les vers du nez. Il m'a dit qu'une somme colossale était en jeu et qu'elle représentait la prospérité de la famille.

— Alors vous l'avez tué.

— Non, je n'ai tué personne. En fait, quelqu'un d'autre était au courant. Quelqu'un qui m'a contacté quelques mois plus tôt pour me faire une proposition.

— Quel genre de proposition ?

— Une proposition qui ne se refuse pas. Si je trouvais l'endroit où Paul cachait le magot, mon seul travail consistait à l'en informer. Et il se chargerait du reste. J'ai alors patiemment attendu, et les confidences de mon beau-père sont arrivées à point nommé.

— Que vous a promis votre contact pour que vous trahissiez un membre de votre propre famille ?

— Une part du gâteau, évidemment. Au début, l'idée de trahir Paul me répugnait. Mais j'avais des projets. Des projets reposant sur les aspirations de toute une vie. *Ma* vie.

— Quels étaient ces projets ? » Éric a marqué une pause. Les motivations d'une telle trahison allaient être pénibles à justifier, j'en étais persuadé.

« Partir. Refaire ma vie. La société pour laquelle je travaille est en redressement judiciaire depuis plusieurs mois. Étant l'un des derniers à avoir intégré les effectifs de l'entreprise, je serai le premier à prendre la porte. Il me fallait de l'argent. Beaucoup d'argent pour que nous puissions prendre un nouveau départ.

— Nous ? Qui ça, nous ? Delphine ? »

Nouveau temps d'arrêt.

« Non, pas Delphine.

— Qui ça, alors... »

Silence lourd. Des larmes ont commencé à scintiller au coin des yeux verts d'Éric.

« Diane.

— Diane Sitto ? Votre belle-sœur ? »

Éric a acquiescé. J'en étais abasourdi. Je pensais à Brice, réconfortant son épouse dans la pièce voisine. Même si lui et moi n'avions jamais partagé de bons et loyaux sentiments, j'éprouvais soudainement une étrange empathie pour lui.

« Oui, ma belle-sœur. Nous avons une liaison depuis deux ans. Quand je lui ai parlé de la proposition que m'avait faite mon contact, elle m'a encouragé à accepter, à ma grande surprise.

— Vous êtes en train de me dire que la femme de Brice Sitto cautionnait l'acte ignoble que vous vous apprêtiez à réaliser ?

— Diane a toujours apprécié ses beaux-parents. Mais elle apprécie davantage le luxe et l'argent. Brice est employé dans une société de désamiantage. Pas de quoi pourvoir aux envies de son épouse.

— Mais avec vous, c'était différent, n'est-ce pas ?

— Disons que malgré les difficultés de ma société, je disposais jusque-là d'un poste intéressant. Je suis cadre. Je pense que c'est l'une des vertus qui a séduit Diane. J'en ai bien conscience. Mais cette fille, je l'ai dans la peau, c'est comme ça.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— J'ai accepté la proposition de mon contact. Je lui ai dit que l'argent était planqué dans le terrain de Bellock. Paul me l'avait confié à demi-mot lors de la même soirée. J'en ai informé mon contact. C'est tout ce que j'avais à faire.

— Donc nous pouvons penser que le lendemain de cette soirée, se souvenant des confidences qu'il vous avait faites alors qu'il était ivre, Paul Sitto s'est empressé d'aller déterrer son trésor pour le cacher ailleurs.

— Oui. Mon contact a fait le nécessaire la nuit du 29 décembre. Il surveillait Paul depuis des jours, et quand celui-ci est sorti en pleine nuit, armé d'une pioche et d'une pelle, mon contact l'a suivi jusque chez Bellock. Paul a commencé à creuser et la suite, vous la connaissez.

— Votre contact et Paul se sont battus, et votre beau-père a été assassiné. Alors qu'il allait prendre la suite des investigations, un bruit l'a dérangé et il a pris la fuite. France Sitto est partie à la recherche de son mari au petit matin du 30 décembre, et a trouvé le corps de son époux.

M. Bellock est alors rentré chez lui de toute urgence. Et votre contact, qui n'est autre que le ravisseur, a pris David en otage, obligeant M. Bellock à poursuivre les fouilles pour sauver la vie de son fils.

— C'est ça. Jusqu'à ce qu'un nouvel élément voie le jour. »

Mon attention a redoublé.

« Après l'annonce de la mort de Paul, nous nous sommes rendus chez France pour discuter de la suite. Et là, mon contact a appris l'existence d'un coffre que possédait mon beau-père. »

Comment le contact avait-il appris cette information ? Un autre enfant de la famille était-il impliqué ? Je sondais dans mon esprit toutes les possibilités. Lequel d'entre eux était de mèche avec Brennier ? Brice ? Delphine ?

« À la suite des travaux effectués par vos machines, et l'échec de vos investigations, nous en avons déduit que l'information que nous cherchions pouvait se trouver sur un plan cadastral ou une carte que Paul aurait scrupuleusement mis à l'abri.

— Donc, vous avez envoyé Delphine, la fille de Paul Sitto. La seule avec Brice et France qui pourrait avoir l'autorisation d'accéder au coffre.

— Oui. J'ai dit à Delphine qu'il s'agissait de papiers relatifs à la succession.

— Vous savez ce que contient cette pochette ?

— Oui.

— S'agit-il du plan que nous cherchons ? »

Mon cœur battait à tout rompre. Je me suis décollé du mur machinalement, et ai avancé d'un pas.

« Non, a dit Brennier. Jusque-là, nous pensions qu'elle contenait le plan qui pourrait nous mener jusqu'à l'emplacement du colis. Mais nous faisons fausse route. Il n'y a jamais eu d'argent caché dans le terrain de Bellock. »

Quoi ? Qu'est-ce que c'était encore que ce plan foireux ? « Alors qu'y a-t-il dans cette pochette ? a repris Sirius.

— Des bons du Trésor, a tristement répondu Éric, conscient que son aveu avait balayé tous ses projets d'avenir, comme le vent détrousse l'arbre de sa dernière feuille dès l'arrivée de l'hiver.

— Des bons du Trésor ? Expliquez-vous.

— Paul Sitto avait acheté des OAT, des obligations assimilables au Trésor.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Lorsque vous achetez des OAT, c'est comme si vous accordiez un prêt à l'État. Puis l'État vous reverse chaque année les intérêts relatifs à vos obligations et vous rembourse la somme prêtée au terme du placement. Il s'agit d'une opération financière cotée par le marché

réglementé par la bourse de Paris. Ce qui fait qu'au terme du remboursement, vous multipliez votre placement par le taux d'intérêt. Paul a acheté les OAT en 1988. Je n'ai aucune idée de ce que cela représente, mais je vous laisse faire le calcul si vous portez un intérêt particulier à la bourse.

— Où se trouvent ces bons du trésor en ce moment ?

— Je les ai donnés à mon contact.

— Vous êtes en train de me dire que le salopard qui a enlevé mon fils a réussi ? n'ai-je pu m'empêcher d'intervenir, sous le regard agacé de Sirius. Vous dites qu'il possède ce qu'il est venu chercher chez moi ?

— C'est ça.

— Dans ce cas, pourquoi M. Sitto est-il venu creuser un trou chez M. Bellock ? a repris Sirius.

— Paul n'est jamais venu déterrer quoi que ce soit. Il envisageait au contraire d'enterrer les bons du Trésor parce qu'il savait qu'à la suite de ses confidences hasardeuses, quelqu'un pourrait vouloir à tout prix mettre la main dessus. L'enjeu était trop important et son erreur pourrait s'avérer désastreuse. Seulement, il n'avait pas les documents sur lui, il pensait organiser son opération en deux temps. Tout d'abord creuser le trou et le recouvrir, puis aller chercher les bons à la SAB le lendemain pour les enterrer dans la nuit du 30 au 31. C'est une autre raison pour laquelle mon contact a dû s'enfuir. Parce qu'il n'avait rien trouvé la nuit du meurtre.

— Salopard ! ai-je craché, la haine au bord des lèvres. Avec ce que vous êtes en train de nous dire, le ravisseur n'a plus aucune raison de garder David en vie.

— Mais il n'a aucune de le laisser mourir... » a-t-il tenté de se défendre.

N'écoutant que mes impulsions, je me suis jeté sur Brennier et le premier coup que je lui ai porté l'a déséquilibré, le faisant basculer en arrière. Sa tête a tapé contre le carrelage. À la vue de son sang sur mon poing, une pulsion meurtrière s'est réveillée en moi. J'allais porter un nouvel assaut quand le gendarme bourru m'a enserré et projeté à l'autre bout de la pièce.

« Relevez-le ! » a ordonné Sirius au même gendarme.

Celui-ci s'est exécuté et Éric Brennier s'est de nouveau retrouvé en position verticale, les lèvres explosées et l'arrière du crâne en sang. Il

reprenait ses esprits peu à peu, tandis que blotti contre le mur, je tentais désespérément de recouvrer une sérénité, que je savais inutile d'espérer.

« François, placez Diane Sitto en garde à vue ! » a poursuivi l'adjudante avant de se rasseoir.

François a quitté la salle. Il allait se rendre dans la pièce où attendait le couple Sitto. Brice serait anéanti et sa jolie femme volage et vénale, serait écrouée pour complicité de meurtre.

Une fois l'accalmie retrouvée, Sirius a posé ses mains à plat sur la table.

« Monsieur Brennier, la vie d'un jeune garçon est en jeu. Nous avons besoin de connaître l'identité de celui qui a manigancé tout ça de l'intérieur, à savoir votre contact. Qui est-il ? »

Éric a tourné les yeux dans ma direction, comme si la réponse qu'il allait fournir me porterait le coup fatal. Mais en retournant toutes les hypothèses dans mon cerveau, une seule option m'est apparue. Celle que j'aurais dû soupçonner depuis le départ. Brennier savait que j'avais deviné. Tout en gardant le flegme qui avait caractérisé ses aveux jusque-là, il a entrouvert la bouche, et sur un ton monocorde, a dit :

« Mon contact est Charles Grégory. »

Charles Gregory.

Comment ne me suis-je douté, à aucun moment, qu'il pouvait être le seul à tout connaître des affaires de la famille Sitto ? Derrière ce petit homme frêle, se cachait un démon qui avait vendu son âme à un prix exorbitant.

Il était là lorsque j'étais venu chez les Sitto.

Conseiller en patrimoine familial, mon cul ! Il avait joué serré, se lovant contre sa proie comme un crotale prêt à lancer sa frappe venimeuse. Et je m'étais laissé approcher, ignorant le danger sournois, telle une épée de Damoclès planant au-dessus de nos âmes imbéciles.

Je l'avais écouté. Pire, je l'avais cru. Son couplet sur le père désespéré, souffrant de la disparition de sa fille, faisant en apparence preuve d'altruisme envers un couple désarçonné par les événements, relevait de la pure ignominie.

Malgré tout, j'étais prêt à croire en la tragédie qu'il m'avait confiée à cœur ouvert. Cet homme avait perdu la chair de sa chair, et était parvenu à surmonter sa douleur. S'il y était parvenu, les autres pourraient peut-être y arriver après tout... Quelques millions d'euros suffisaient-ils à donner bonne conscience à cet abject individu, qui n'hésiterait pas à rayer un garçon de dix-sept ans de la vie de ses parents ?

Il voulait racheter son bonheur. Le malheur d'une fillette disparue au fond des eaux pouvait peut-être trouver consolation sur le pont d'un yacht perdu en pleine mer des Caraïbes...

Pour certains, sans doute.

Je suis sorti de la gendarmerie, la rage au ventre. Le désir de retrouver mon fils s'était mué en une haine, dont le seul objectif était non pas uniquement de tuer ce fumier, mais de déchirer tout son être, centimètre par centimètre. Je savais pourtant qu'en me ruant sur les

sentiers barbares de la vengeance, je risquais de perdre mon garçon. Sur l'instant, je dois avouer en avoir fait totale abstraction, à ma grande honte.

Poursuivi par l'adjudante Sirius, je me suis mis à courir, ignorant ses invectives qui me parvenaient en écho, dont les résonances n'étaient plus que des sifflets balayés par le vent.

« Bellock ! Revenez ! Ne faites pas l'idiot. »

Mon premier objectif était de retrouver Nathalie chez les Sitto, récupérer son téléphone portable et appeler la banque de Grenoble, même si j'étais persuadé que Charles Gregory était déjà loin, maintenant qu'il détenait les bons du Trésor.

« Monsieur Bellock... »

J'ai traversé le village de Samoëns pour me diriger vers le hameau. Alors que j'allais sauter par-dessus la barrière de la maison Sitto, un électrochoc m'a carbonisé le cerveau. J'ai desserré l'étreinte qui enserrait la clôture. Enfin, je recommençais à penser, et ne répondais plus à d'ombrageuses pulsions. Le bon sens avait repris le dessus sur cette synergie de mauvais raisonnements qui m'avaient aveuglé jusque-là.

J'ai poursuivi mon chemin jusqu'à la nécropole qu'était devenu mon chalet. Les machines ne tournaient plus, la montagne avait recouvert son silence. Seuls quelques chuchotements me parvenaient par intermittence. Les gendarmes pliaient bagage, le siège était terminé.

Je me suis approché lentement. Je les ai ignorés comme ils m'ont ignoré à leur tour, pressés de rentrer au commissariat.

Je me suis dirigé vers ma boîte aux lettres, dernier vestige d'une vie bombardée. J'ai glissé la petite clé dans la fente et ouvert la porte métallique. Ma main s'est engouffrée au creux de ses mystères, pour s'extraire la seconde suivante, avec une feuille pliée, coincée entre l'index et le majeur.

Pas de boîte, aucune trace de sang. Juste un simple papier épais replié en quatre. J'ai déplié le document avec une déférence presque religieuse.

Une carte d'état-major neuve, veinée de fins ruisseaux aux couleurs multiples. Une croix au marqueur rouge indiquait un emplacement. Par transparence, apparaissaient d'autres griffonnages inscrits au dos de l'un des replis de la carte. J'ai tourné la grande

feuille pour y découvrir le message qui m'était destiné.

« À présent que la lumière est faite sur le contentieux qui nous oppose, vous tenez entre vos mains les éléments qui permettront de mettre un terme à votre calvaire. Faites vite, les secondes défilent et le caisson qui renferme David dispose tout au plus, d'une heure d'oxygène... peut-être deux. Une durée suffisante pour le sauver... et pour moi de disparaître du paysage de votre vie. À vous d'orienter vos priorités. Vous présenter des excuses serait inutile. À votre place, je ne serais pas en mesure de les accepter. De plus, elles ne seraient pas sincères. Je vous propose donc d'en rester là. Bonne route. Vous aurez été un merveilleux martyr. P.S. : Navré pour votre maison (sincèrement). »

La croix désignait un ovale bleu au cœur du cirque du Fer-à-Cheval, devant lequel une masse verte cerclée de ronds serrés indiquait la présence d'une montagne.

Si je me fiais à mon sens de l'orientation, David était enterré au pied de la cascade de la Pleureuse. Endroit vaste et somptueux dont l'eau provient de résurgences rappelant l'écoulement des larmes.

J'ai accouru vers les gendarmes, agitant la carte en étendard au-dessus de ma tête.

« S'il vous plaît ! »

Les deux flics se sont simultanément retournés.

Essoufflé par la panique, je leur ai tendu la carte.

« Je sais où est mon fils ! C'est ici, ai-je affirmé, tapotant la croix de mon index.

— Calmez-vous, monsieur, a répondu le plus âgé. Vous dites avoir retrouvé la trace de votre fils ?

— Oui, c'est là !

— Comment le savez-vous ?

— Là n'est pas la question, ai-je répliqué avec agacement. La chasse au trésor est terminée. Tout ça, c'est derrière nous. Demandez confirmation à votre adjudante. Le ravisseur m'a laissé cette carte. Elle indique précisément où mon fils est enterré.

— Faites voir, a dit le plus petit en me prenant la carte des mains.

— Je vous assure, c'est là qu'il faut aller. Je vous en prie, lancez les recherches. »

Le petit a fait un signe de tête au plus âgé. Ce dernier s'est

précipité dans la fourgonnette et a passé un appel radio. Dans le même temps, la silhouette de Sirius est apparue à l'angle du chemin. Elle était suivie de celles des gendarmes François et du grincheux.

J'ai accouru à leur rencontre. Nous nous sommes retrouvés devant la maison de France Sitto.

« Monsieur Bellock, votre conduite est intolérable ! a grondé Sirius, essoufflée comme si elle venait de courir l'Iron Man en triathlon.

— Madame, j'ai retrouvé la trace de David, ai-je répondu, faisant fi de sa colère.

— Co... Comment ça ? Vous savez où il est ?

— Oui, au pied de la cascade de la Pleureuse, au cirque du Fer-à-Cheval.

— Comment le savez-vous ?

— Le ravisseur a laissé le plan dans ma boîte aux lettres.

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Maintenant qu'il a ce qu'il veut, il n'a plus aucun intérêt à séquestrer mon fils. De plus, les recherches que nous allons mettre en place lui laisseront aisément le temps de quitter la région. »

Le regard de l'adjudante s'est perdu dans le vide. François a rejoint ses collègues, vers la fourgonnette. Le gendarme grincheux, bête noire de l'adjudante, est resté avec nous. En levant les yeux vers la fenêtre de France, j'ai aperçu le visage de Nathalie, qui nous observait avec inquiétude. Je lui ai fait signe de nous rejoindre.

« Très bien, a poursuivi Sirius. Je vais mettre en place des équipes techniques et médicales. Vous montez dans la fourgonnette. Les gendarmes, François et Quentin (le grincheux avait donc un nom), vous accompagneront. Quant à moi, je file au commissariat prévenir la police de Grenoble, afin d'établir un périmètre de surveillance aérienne par hélicoptère.

— Je ne sais pas si vous parviendrez à coincer ce salopard.

— Si votre fils est vraiment hors de danger, il faut à présent passer à la vitesse supérieure. Ce fumier ne s'en tirera pas. »

Elle s'est tournée vers Quentin, le grincheux.

« Quentin, vous embarquez M. Bellock avec toute la troupe. On se retrouve sur place. »

Pour une fois, Quentin n'a pas moufté et s'est éclipsé.

Nathalie est arrivée, à peine couverte d'une petite veste en laine. L'effervescence de l'extérieur l'avait inquiétée.

« Que se passe-t-il, Franck ?

— Je crois qu'on a retrouvé David. »

Son visage s'est illuminé.

« Comment ça ? Tu es sûr ?

— Viens, je t'expliquerai en route ! » ai-je dit, la traînant par le bras.

Nous sommes montés dans la fourgonnette. Sitôt la porte latérale refermée, le moteur a vrombi et la camionnette a marqué quelques soubresauts avant de prendre sa vitesse, toutes sirènes hurlantes.

Pendant le trajet qui nous conduisait jusqu'au cirque du Fer-à-Cheval, mes émotions étaient partagées entre terreur et euphorie. Le regard de Nathalie semblait dispenser les mêmes bouleversements. Trouver David sain et sauf était l'hypothèse la plus optimiste. Mais il pouvait également s'agir d'un leurre destiné à nous éloigner de la piste de Charles Gregory. Notre fils était peut-être mort, et cette course effrénée contre le temps lui laisserait tout le loisir de disparaître.

« Crois-tu que David soit vivant ? a-t-elle demandé, la voix chevrotante.

— Je l'espère... » ai-je répondu, lui enserrant les mains au creux des miennes. Le gendarme François s'est approché de nous par une glissade du postérieur sur le banc. « Ne vous inquiétez pas, a-t-il dit. Si le ravisseur a pris le temps de déposer cette carte dans votre boîte, il y a de grandes chances pour que votre fils soit en vie. Il est désormais recherché pour vol, kidnapping et tentative d'homicide, il n'a pas besoin d'un autre meurtre pour compléter son curriculum.

— Oui, mais dans quel état allons-nous le retrouver ? me suis-je lamenté.

— Je ne vous garantis pas qu'il soit en parfaite santé, mais j'ai l'intime conviction qu'il est vivant. »

Il a déposé une main sur mon épaule. Par pudeur, il a évité la même familiarité avec mon ex-femme. François était un homme bon. Je comprenais mieux pourquoi il semblait être le chouchou de l'adjudante. Je ne pense pas que Quentin aurait eu les mêmes attentions à notre égard. Ce n'était peut-être pas un mauvais bougre, mais quitte à se fier aux premières apparences, je préférais partager l'échange avec François.

Nous n'étions qu'à une dizaine de kilomètres de la cascade, mais le temps me paraissait infiniment long. J'avais l'impression de traverser

les États-Unis d'est en ouest, le long de la route 66.

Un bip strident, suivi d'un grésillement, nous a fait sursauter. C'était la radio du gendarme François. Il a dégainé son talkie et l'a porté à ses lèvres.

« Gendarme François Gacier, j'écoute.

Grésillement.

— *François, c'est Sirius. La surveillance aérienne vient de décoller. Elle devrait entrer en approche d'ici quinze minutes.*

Grésillement.

— Bien reçu. Grésillement.

— *Où en êtes-vous ?*

Grésillement.

— Nous approchons du site. Nous devrions atteindre le cirque d'ici cinq minutes. À partir de là, il nous faudra poursuivre à pied. Où en est l'équipe technique ?

Grésillement.

— *Elle est en route, accompagnée de l'équipe médicale. Elles devraient arriver quelques minutes après vous. Je vous rejoins. Terminé. »*

François a rengainé sa radio.

« Bon, nous approchons du but ! » a-t-il conclu.

Il s'est levé et a frappé trois coups contre la vitre séparant l'habacle du panier à salade. Le chauffeur (le plus âgé) gardait les yeux sur la route, tandis que le passager (le plus petit) s'est tourné vers nous.

« Les renforts techniques arrivent sur site, a informé François.

— D'accord, a répondu le petit, on arrive dans cinq minutes. »

Observant les effectifs de gendarmerie, il m'est subitement revenu les ordres de Sirius. Nous devions tous embarquer dans la camionnette pour nous rendre à la cascade. Tout le monde était là, excepté Quentin, le charmant gendarme à l'esprit de contradiction.

« Où est le gendarme Quentin ? ai-je demandé.

— Quent... ? Il n'est pas avec l'adjudante ?

— Non, ai-je répliqué, plus inquiet par l'absence du flic que par réel intérêt pour sa personne. L'adjudante a ordonné que tous les effectifs en place se rendent sur site. Quentin compris. »

François a baissé les yeux, réfléchissant aux hypothèses pouvant justifier l'erreur d'interprétation de son collègue.

L'heure n'étant pas aux questions sans importance, François a

frappé de nouveau contre la vitre.

« Foncez, les gars ! »

Nous avons abandonné le fourgon en plein cœur du cirque. Les hommes se sont déployés, armes à la main et gilets pare-balles harnachés autour du buste.

« Pourquoi ces précautions ? ai-je demandé.

— Mesure de sécurité, a répondu le gendarme la plus âgé. On ne sait jamais. Notre homme peut se trouver encore sur le site, et rien ne dit qu'il n'est pas armé.

— Vous avez un gilet pour nous ? »

Le flic a écarquillé les yeux.

« Vous ne venez pas avec nous, monsieur. Vous et votre femme, restez ici. Les équipes techniques et médicales vont arriver d'une minute à l'autre. Nous empruntons ce sentier. (Il m'a désigné un chemin de traverse.) Dès qu'ils arriveront, indiquez-leur notre route.

— Vous ne pouvez pas nous laisser ici ! Vous rendez-vous compte de ce que vous nous demandez ? »

Nathalie s'est interposée.

« Monsieur, mon mari a raison. Il s'agit de notre fils, je vous en prie.

— Je suis désolé, madame. C'est la procédure. Dès que nous aurons retrouvé David, l'équipe médicale sera chargée d'apporter les premiers soins. Je ne pense pas que vous souhaitiez assister à ça.

— Mais Bon Dieu, c'est pas vrai ! »

Le gendarme a passé la tête dans le fourgon, puis en a ressorti une radio qu'il a allumée. Elle fonctionnait. Puis il me l'a tendue.

« Tenez, je vous laisse ce talkie. S'il y a quoi que ce soit, appelez. C'est tout ce que je peux faire. Vous êtes sur la fréquence de l'opération. »

Dès que j'ai saisi la radio, le flic a tourné les talons, et est parti sur les traces de ses acolytes. Nous nous sommes regardés comme deux idiots avec Nathalie. « C'est un calvaire, a-t-elle soufflé.

— À qui tu le dis ! »

Nous nous sommes assis sur le rebord de la fourgonnette, épuisés. Les échanges radio faisaient écho et chaque gendarme donnait ponctuellement sa position.

Mes mains tremblaient, et mes intestins me faisaient souffrir. Je ne

pouvais pas rester là à attendre. Pourquoi ne nous avaient-ils pas emmenés avec eux ? Nous aurions pu les aider dans les manœuvres. Mais les précautions qu'ils avaient déployées maintenaient l'état d'alerte. D'un certain côté, je comprenais la procédure. Ils trouveraient peut-être là-haut, le cadavre d'un adolescent de dix-sept ans. Mais si mon fils était vivant, ne serait-ce que pour lui, ne préférerait-il pas voir apparaître en premier lieu le visage de sa mère ou de son père ?

Non, c'était impossible. Je ne pouvais pas attendre sans agir.

« Nathalie, nous allons les suivre. Peu importe ce qu'ils ont dit. On ne peut pas rester là les bras croisés alors que notre fils est entre la vie et la mort.

— Tu veux aller jusque là-bas ?

— Oui, viens avec moi ! » ai-je répondu en lui tendant la main.

Mais elle ne l'a pas saisie.

Au contraire, elle a baissé les yeux, comme accablée par la honte.

« Franck, je n'en ai plus la force. Je suis à bout. S'il te reste un regain d'énergie, alors vas-y. Je n'arriverai pas à te suivre.

— Mais... Je ne vais pas te laisser là. Ça peut être dangereux.

— Ça ira, crois-moi. »

J'étais indécis. Devais-je laisser la mère de mon enfant souffrir silencieusement, alors que je me raccrochais aux derniers espoirs qui nous maintenaient en vie ?

« Garde la radio, ai-je dit. Suis les conversations et s'il y a quoi que ce soit, préviens quelqu'un.

— Non, Franck. Prends-la. Tu en auras besoin. Si tu t'égares, tu auras les informations en temps réel.

— Et toi, que vas-tu faire ?

— J'irai me cacher dans la fourgonnette. Ne t'inquiète pas pour moi. Je t'assure. »

Me voilà de nouveau à me battre contre de douloureux choix. Nathalie ne me facilitait pas la tâche, même si je savais qu'elle avait raison sur toute la ligne.

« Très bien. Cache-toi et trouve-toi une couverture. Ils doivent bien avoir ça dans le fourgon. »

Avant que je me détourne d'elle, Nathalie m'a attrapé par le col de mon blouson et m'a tiré à elle. Elle a déposé un baiser sur ma joue, et ses lèvres se sont approchées de mon oreille.

« Ramène-le-nous, Franck. »

J'ai emprunté le sentier sur lequel j'avais vu disparaître le dernier des gendarmes. À la croisée de plusieurs chemins, j'ai choisi le plus abrupt. Il me fallait gagner de la hauteur. Je me suis enfilé dans un passage étroit et accidenté. L'ascension était épuisante. Mon cœur frappait ma poitrine à tel point qu'un instant, j'ai cru le retrouver par terre. Mes jambes flageolaient et ma trachée sifflait. La fatigue et le manque d'oxygène, dus à l'effort, ralentissaient considérablement ma cadence.

Je me suis arrêté quelques secondes pour souffler. J'ai cru que j'allais vomir mon repas et mes intestins.

Soudain, une détonation s'est répercutée dans la montagne, me parvenant en écho. Je suis resté paralysé. J'étais certain qu'il s'agissait d'un coup de feu.

J'en ai eu la confirmation lorsque mon talkie-walkie a grésillé.

« François, tu as entendu ? »

Grésillement.

— *Affirmatif, Morris. Le tir semble provenir de l'est.*

Grésillement.

— *Que fait-on ?*

Grésillement.

— *Poursuivez votre route, je me rends sur place. Terminé. »*

Un second coup de feu a déchiré le silence pesant de la montagne. Un échange de tirs. Une fusillade avait lieu à quelques centaines de mètres de nous.

Un autre grésillement.

« Ici Écureuil 464, répondez, à vous. »

— Grésillement.

— *Gendarmerie Nationale, François Gacier, j'écoute.*

Grésillement.

— *Nous survolons le cirque du Fer-à-Cheval. Nous arrivons en appui. »*

Écureuil 464. L'hélicoptère de la police était là.

La voix du gendarme François s'est à nouveau fait entendre.

« Une équipe de recherche se dirige vers la cascade de la Pleureuse. Les avez-vous repérés ? »

Grésillement.

— *Affirmatif. Je vois deux personnes se diriger en direction de la cascade. J'en vois une autre partir vers l'est.*

Grésillement.

— *C'est moi que vous voyez. Il y a eu échange de tirs. Je me dirige vers la source. Pouvez-vous me dire si d'autres personnes arpentent les sentiers ?* »

À ces mots, je me suis caché sous un arbre. Il ne manquait plus que l'hélicoptère me repère pour que je sois en ligne de mire.

« Affirmatif. Trois personnes courent dans la même direction. À première vue, ils sont à trois cents mètres de vous. Attendez un instant, nous descendons.

Grésillement.

— *Écureuil 464, vous êtes toujours là ?*

Grésillement.

— *Affirmatif. Nous tenons les suspects en visuel. L'un d'entre eux porte un uniforme.* »

Un uniforme ?

« Quel genre d'uniforme ?

Grésillement.

— *Celui de la Gendarmerie Nationale.*

Grésillement.

— *Pouvez-vous descendre pour nous en donner la description ?*

Grésillement.

— *Négatif. Nous ne pouvons descendre davantage. À cette heure de la journée, les vents sont lunatiques. Nous risquerions de perdre le contrôle de l'appareil.*

Grésillement.

— *Je poursuis ma course. Dites-moi si je suis toujours dans la bonne direction.*

Grésillement.

— *Attendez... Ça y est, je vous vois. Je vous avais perdu de vue derrière les arbres. Vous êtes sur le même sentier. Vous êtes à environ deux cents mètres.*

Grésillement.

— *Merci, on garde le contact. Terminé.* »

Trois personnes, dont un gendarme. Le premier était sans doute Charles Gregory. Quant au second, je pensais savoir de qui il s'agissait.

J'ai repris l'ascension de plus belle, radio collée dans la paume de la main droite. Je n'avais aucune idée d'où je me trouvais. Je faisais peut-être fausse route. Se repérer à travers les montagnes était un

challenge trop difficile à relever pour moi. Puis, il m'est venu une idée. Une idée risquée, mais la seule idée qui me soit apparue sur l'instant.

Je me suis mis à découvert, au centre d'une clairière. Puis j'ai agité les bras.

Grésillement de la radio.

« Gendarme Gacier, ici Écureuil 464. Nous venons de repérer un autre individu.

Grésillement.

— *Où est-il ?*

Grésillement.

— *Il se trouve dans une clairière, à cent mètres, au sud des trois autres.*

Grésillement.

— *Description de l'individu ?*

Grésillement.

— *Signe distinctif, néant. Nous volons trop loin. Terminé. »*

Maintenant que je savais où j'étais par rapport aux trois fugitifs, il ne me restait plus qu'à les rejoindre par le nord, là où un chemin suivait la lisière d'un bois.

J'ai couru me mettre à l'abri avant qu'un sniper de l'Écureuil ne prenne l'initiative de me traquer par le viseur de sa lunette. Nous n'étions pas dans un film d'action américain. Ce qui me rassurait. Pour la première fois de ma vie, j'étais heureux d'appartenir à un système craintif, bien à la française.

Plus je grimpais, plus mes jambes faiblissaient. Elles ne me portaient plus que par habitude. Puis j'ai commencé à entendre des échanges. Pas de tirs cette fois, mais plutôt des sommations.

Ils étaient là. À proximité. Et moi qui me jetais inconsciemment au cœur du tir croisé. Je n'étais pas à ma place, je savais que ma présence était non seulement proscrite, mais aussi dangereuse pour les autres. Dans ce trio infernal, il y avait forcément au moins un gentil. Quelqu'un qui se battait à mes côtés, pour ma cause. Et me pointer comme une fleur risquait de le mettre en danger. Je savais tout ça. Je devais renoncer, faire confiance aux acteurs de cette terrible tragédie.

Mais je n'ai jamais su écouter ma raison.

J'ai poursuivi ma course, poussé par désir de m'approprier cette victoire. Si Gregory faisait partie de la meute, il était pour moi. Et moi seul.

Lorsque j'ai enfin atteint le sommet de la côte, et avant que je puisse entrapercevoir les silhouettes qui se donnaient la chasse, un coup de feu a retenti, suivi d'un râle d'agonie. Je ne suis resté figé qu'une demi-seconde avant de rejoindre le chemin où se jouait le remake du bon, la brute et le truand.

À ma droite, perdue derrière un buisson de fougères, une silhouette que j'ai identifiée comme étant celle de Charles Gregory, tenait un revolver à la main et braquait une cible sur ma gauche. J'ai tourné la tête dans la direction de sa trajectoire. Une autre silhouette, vêtue d'un énorme anorak bleu à capuche, s'est jetée derrière un rocher, sur lequel une balle a ricoché. Gregory tirait sur ses poursuivants.

Quant au troisième, il se tenait à vingt mètres de moi, étendu sur le ventre dans le chemin caillouteux. Il avait été touché. Je savais qui il était. Je me suis précipité vers lui, faisant abstraction du duel engagé entre les deux autres.

Arrivé à sa hauteur, je me suis couché à côté de lui. Comme je le pensais, il s'agissait du gendarme Quentin, le bougon. Une auréole pourpre s'élargissait à travers les mailles de son pullover. Un filet de sang lui coulait de la bouche, pour rejoindre une flaque rouge dans laquelle il baignait.

Un autre coup de feu a éclaté. Gregory a pris la fuite, pendant que la troisième personne, toujours emmitouflée sous sa capuche, donnait l'assaut.

La distance séparant Gregory de son assaillant s'est considérablement réduite. L'anorak bleu semblait sportif, tandis que Gregory, mallette crochétée au poignet, cherchait l'oxygène.

Ne pouvant aller plus loin, ce dernier s'est retourné, et dans un dernier effort, a braqué son poursuivant. Mais l'anorak bleu a été plus rapide. Il a mis un genou à terre, a pris le temps d'ajuster sa visée, et a appuyé sur la détente. Les échos de la détonation se sont perdus à travers les vents désordonnés. La balle a atteint Gregory en pleine poitrine. Celui-ci a été projeté à l'arrière, et s'est écroulé, soulevant un nuage de flocons.

Deux hommes à terre, dont un sans une égratignure. Bon présage ou mauvais augure ?

Puis l'anorak bleu a détourné son attention vers moi. J'ai reculé d'un pas. Sous sa capuche fourrée, un simple vide ténébreux. Pas de

visage que je puisse reconnaître, pas de signe avant-coureur annonçant la présence d'un allié.

Au-dessus de nous, l'hélicoptère tournait comme un vautour. Il était mon unique chance de rester en vie, si toutefois l'anorak avait pour objectif de m'éliminer à mon tour.

Mais il n'en fut rien.

La silhouette s'est approchée de moi, d'un pas fragile et élancé.

La main gantée de l'inconnu a saisi le dessus de la capuche, et l'a fait glisser à l'arrière. Sous le masque, le doux visage de mon adjudante préférée.

« Monsieur Bellock, tout va bien ? »

— Oui, ai-je répondu, une main sur le cœur pour lui éviter de franchir les parois de ma poitrine.

— Vous n'auriez jamais dû venir ici. Vous auriez pu prendre une balle perdue.

— Je suis navré. Mais je ne pouvais pas rester en bas. »

Sirius a acquiescé. Me persuader du contraire aurait été un vain effort.

Des larmes coulaient sur ses joues. Derrière ce regard turquoise fermé, se cachait une femme qui constamment avait besoin de faire ses preuves. Le monde des flics est un cruel terrain de jeu pour les femmes. Mais Sirius était de celles qui relevaient tous les défis, aussi insensés soient-ils.

Je me suis approché d'elle.

« Et vous, comment vous sentez-vous ? ai-je demandé, hésitant à poser une main réconfortante sur son épaule.

— Je fais ce que je peux, avec mes armes... » a-t-elle répondu en se prenant le visage entre les mains.

La tension retombait. Toute la pression accumulée des derniers jours refaisait surface, plongeant l'adjudante dans une descente aux enfers, teintée d'une amère victoire.

« Que s'est-il passé ? » lui ai-je demandé, la voix apaisante.

Elle s'est reprise peu à peu. Après s'être mouchée à trois reprises et avoir tamponné ses larmes, dont le rimmel avait formé deux coulées sur ses joues, elle a dit :

« J'étais en train de rejoindre l'équipe à la cascade. Puis j'ai entendu un appel radio de l'Écureuil. Le pilote affirmait avoir vu un homme courir après un autre sur les hauteurs du cirque. Il m'a indiqué

l'endroit et je m'y suis rendue, espérant que Gregory et... et Quentin se dirigeaient vers mes hommes. Seulement ils partaient en sens inverse.

— Et vous les avez finalement trouvés avant eux.

— Disons que ce sont plutôt eux qui m'ont retrouvée. Il y a eu un premier coup de feu. Il m'était destiné. En levant le nez, j'ai aperçu Quentin et Gregory filer en direction de l'est. Je ne sais pas ce qu'ils allaient retrouver derrière le plat haut, peut-être un hélico ou que sais-je... Quoi qu'il en soit, je les ai pris en chasse. Lorsque je les ai finalement rattrapés, c'est là que j'ai reconnu Quentin. Ce salopard de traître... (Sanglots, suivis d'une quinte de toux...) Et... et j'ai riposté.

— Vous avez abattu Quentin... »

Elle a opiné, se pinçant les lèvres pour ne pas craquer.

« Il est tombé comme une pierre. Il n'a pas eu le temps de se reprendre ni d'essayer de survivre. Non. Il est tombé raide mort. Comme ça...

— C'était lui ou vous, Sirius.

— Oui... On va dire ça comme ça...

— Et après ?

— La suite, vous la connaissez, vous étiez là il me semble...

— En effet. Gregory s'est retrouvé coincé. Il a essayé de vous tuer et vous vous êtes défendue. J'étais là, j'ai tout vu. Je pourrai en témoigner. »

Sirius m'a adressé un sourire chaleureux. Pas besoin de mots pour remercier quelqu'un dans de telles circonstances. De plus, lequel d'entre nous était-il le plus redevable envers l'autre?

Sirius s'est éloignée de moi, se dirigeant vers Gregory. Elle s'est accroupie, a fouillé dans les poches de la veste de l'homme étendu, et en a ressorti une petite paire de clés. Celles des menottes qui liaient Gregory à la mallette.

Avec précaution, elle a glissé la clé dans la fente et le bracelet métallique s'est décroché. Toujours main droite serrée autour de la crosse de son automatique, Sirius s'est éloignée de Gregory pour vérifier le contenu du bagage.

Je l'ai rejointe.

Nous étions à flanc de montagne. Juste en dessous de nous, s'écoulaient des torrents d'eau rugissant leur colère avant de s'écraser le long des barres rocheuses calcaires.

« Où sommes-nous ?

— Au sommet de la cascade de la Sauffaz, a répondu Sirius.

— Où nous trouvons-nous par rapport à la cascade de la Pleureuse ?

— Juste à côté, elles sont au coude à coude. » J'ai jeté un œil dans le contenu de la valise. Des piles de documents rectangulaires, parfaitement classées.

« C'est ce que je pense ? ai-je demandé.

— Oui. Ce sont les bons du Trésor. Ils sont là. Il ne nous reste plus qu'à retrouver les hommes et rapporter cette mallette à la gendarmerie.

— Quentin et Gregory étaient complices...

— J'aurais dû le comprendre plus tôt, a-t-elle répliqué avec amertume. Comment tous ces colis posés devant la gendarmerie étaient-ils arrivés sans que personne ne s'aperçoive de rien...

— C'est Quentin qui les emmenait, n'est-ce pas ? Il était l'exécutant de Gregory.

— Et je n'ai rien vu venir... » Un léger bruit derrière moi m'a fait sursauter. J'ai tourné la tête. Le bruit avait émané du gendarme

Quentin. Sirius s'afférait à refermer la mallette, puis s'est dirigée vers Gregory pour s'assurer que celui-ci était bien mort. Je l'espérais pour nous tous.

Je me suis orienté à pas de loups en direction du corps de Quentin. Derrière, j'entendais Sirius donner les instructions à l'Écureuil, sommant le pilote de retourner à la base.

Je me suis accroupi à côté du gendarme. J'ai jeté un regard à l'arrière, pour m'assurer que Sirius ne me regardait pas. J'ai retourné l'individu sur lui-même. Ne me demandez pas pourquoi, un réflexe idiot que j'avais vu dans les films et écrit dans mes romans policiers. Le flic a basculé sur le dos.

Soudain, sa main droite a attrapé mon poignet gauche. J'ai failli crier, mais Quentin a planté son index sur sa bouche, à la verticale, me sommant de me taire. Puis, de ses doigts crispés et ensanglantés, il a ouvert ma main droite et y a déposé un petit objet en plastique. Il a refermé ma main sur elle-même.

Au moment où Quentin relâchait mon poignet, son crâne a explosé. Une balle venait de le frapper en pleine tête, éparpillant des morceaux de cervelle à deux mètres alentours, m'éclaboussant de sang

et de viande morte. Je suis tombé à l'arrière, sur les fesses. Cette fois, je n'ai pu réprimer ma terreur.

Lorsque j'ai tourné la tête, le canon de Sirius fumait encore.

« Qu... Qu'avez-vous fait ?

— Levez-vous... » a-t-elle simplement répondu, sa voix ayant étrangement recouvré un calme olympien.

Je me suis lentement exécuté, levant les bras au-dessus de la tête.

« Parfait, venez jusqu'à moi. »

J'ai tourné autour d'elle, prenant soin de contrôler chacun de mes pas pour ne pas chuter. Plonger tête la première au fond de la cascade était la dernière chose à faire.

« Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi faites-vous ça ?

— C'était le seul moyen de m'en sortir, monsieur Bellock.

— Vous sortir de quoi ? Du meurtre de Quentin dont j'ai été le témoin ? Ou de votre complicité avec Charles Gregory ? »

Elle n'a pas répondu, toujours attentive à ce que sa mire suive mes déplacements.

« Quentin n'a jamais été le complice de Gregory, n'est-ce pas ? C'était vous. Et Quentin le savait, il l'avait découvert.

— Quentin m'avait dans le collimateur.

— Je m'en étais rendu compte.

— S'il avait suivi mes instructions, nous n'en serions pas là.

— Gregory vous a soudoyée, n'est-ce pas ? Il a touché la vénalité qui sommeillait en vous, je me trompe ? »

Sirius a souri.

« Je brûle, on dirait. Et ça ne vous a rien fait lorsqu'il vous a exposé son plan ? Hein ? Celui d'enlever un adolescent et de le séquestrer, tout ça pour quelques malheureux bons du Trésor... Êtes-vous si vide que ça ?

— Le plan concernant David n'était pas celui de Gregory. C'était le mien. »

J'ai failli m'évanouir. Depuis le début de l'affaire, tous mes espoirs reposaient sur la confiance que j'avais placée en elle.

« Espèce de salope...

— Charles Gregory est venu me trouver. Il est l'initiateur de cette opération. Mais l'avez-vous regardé ? Pensez-vous qu'un homme

comme lui était capable d'aller jusqu'au bout sans se salir les mains ?

— Il vous a apporté le projet, et vous l'avez mis à exécution. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi l'avoir éliminé ?

— Pour une connerie de changement de plan, à la dernière minute. Ce freluquet avait décidé que nous nous retrouverions ultérieurement. Il m'a dit qu'il m'appellerait pour m'indiquer l'endroit. Mais ce n'était pas le plan. MON plan à moi était parfait. Il ne mettait aucun de nous deux en danger. Mais voilà, il n'a pas respecté sa parole.

— Vous en avez déduit une trahison, ai-je dit, ne pouvant réprimer un petit rire nerveux.

— C'est comme ça.

— Et pour mon fils ? Lequel d'entre vous l'a charcuté ? »

Elle n'a pas répondu. Sa main gauche est venue en soutien à la droite pour maintenir sa visée. Le pistolet commençait à peser.

« Pourquoi est-ce que je pose la question ? Il émettait des suggestions et vous les appliquiez.

— Ne cherchez pas à comprendre, monsieur Bellock. Vous et votre famille étiez simplement au mauvais endroit. Si le petit couple qui habitait votre maison, il y a encore quelques mois était resté, c'est sûrement l'un d'entre eux qui se trouverait en face de moi en ce moment même. »

D'un geste nerveux du pistolet, elle m'a signifié de m'approcher du rebord de la cascade.

« Non...

— Arrêtez de compliquer les choses.

— Non, je n'irai pas au bord du précipice. Je vois clair dans votre jeu...

— Je sais, vous êtes romancier. »

Jusque-là, je ne m'en étais pas trop mal sorti. La chance m'avait à la bonne. J'aurais pu mourir bien avant cette rencontre au sommet. Mais j'étais toujours là. Devais-je continuer de danser avec la mort ?

Soit je refusais de bouger et elle m'abattait ; soit j'obéissais et gagnais quelques secondes supplémentaires qui me permettraient d'entrevoir la potentialité d'une solution miraculeuse.

J'ai fait quelques pas sur le côté. Elle me suivait par la diagonale. Nous nous sommes retrouvés tous les deux face à face, au bord de la cascade. « Qu'est-ce qui se passe ici ? » a hurlé une voix éraillée derrière nous. Le regard de Sirius s'est figé au-dessus de mon épaule

gauche. J'ai tourné la tête. Le gendarme François arrivait à la course, arme à la main. « Que se passe-t-il, mon adjudante ?

— Couchez-vous ! » lui ai-je hurlé avant de me jeter sur le sol.

François n'a pas eu le temps de réunir les éléments. Il n'a même pas eu le temps de lever son pistolet pour se défendre. Sirius a décalé sa mire de quelques centimètres et a fait feu. La balle a touché François au cou. Un geyser de sang sortait de sa carotide, comme de la lave en fusion. Il a porté la main sur sa blessure, a commencé à perdre pied, puis s'est effondré.

Sirius a immédiatement repositionné son arme dans ma direction.

« Levez-vous ! a-t-elle ordonné, la voix bien plus autoritaire que de coutume.

— Va te faire mettre, connasse de merde ! Tu veux tirer ? Eh ben tire, pouffiasse ! »

Soudain, surgie de nulle part, une autre silhouette est apparue. Plus petite, plus mince. L'arrivée de ce nouveau personnage était le coup de théâtre final. Son visage était placardé d'une écharpe noire, d'un bonnet et de lunettes de soleil. Quant à sa tenue, elle était tout simplement... sobre, sombre et passe-partout.

Il s'est approché lentement de Sirius, puis a tendu le bras. L'adjudante lui a remis la mallette sans me lâcher du regard. Une fois la valise en main, le complice a pris la fuite au pas de course, disparaissant dans la noirceur des sous-bois.

Ce n'était plus un simple rapt. Il s'agissait d'un complot de grande envergure.

« L'histoire est terminée, monsieur Bellock, a dit Sirius. Si vous aviez respecté mes consignes, nous n'en serions jamais arrivés à de telles extrémités ? Votre entêtement a fait de vous une victime collatérale. Il fallait réfléchir. »

Une nouvelle détonation a sonné le terme du conflit.

La balle ne m'était pas destinée. Et ce n'était pas Sirius qui avait appuyé sur la détente. Oh que non. Je l'ai observée quelques instants avant de comprendre que c'est elle qui venait d'être touchée. L'impact lui avait arraché une partie du menton. Sa mâchoire pendait par un côté, laissant apparaître une dentition en éclats.

Elle a vacillé cinq secondes, avant de tomber sur les genoux. Son arme a chuté sur le sol, a rebondi sur une pierre avant de se noyer dans les torrents de la cascade.

J'ai pivoté sur moi-même, afin de localiser le tir.

Le gendarme Quentin était toujours allongé sur le dos.

Deux mains tremblantes que je connaissais bien, tenaient l'arme, d'où une légère volute grisâtre s'échappait du canon.

Nathalie était couchée, en appui sur le ventre de Quentin.

Durant la poursuite, Quentin tenait son arme à la main. Quand il avait été abattu, elle avait dû tomber à côté de lui.

Dès que Nathalie a mesuré les conséquences de son acte, elle a alors lâché le pistolet, qui a roulé autour de son index avant de choir sur la bedaine du gendarme.

« Nathalie ? »

Elle a été prise de violents spasmes. J'ai accouru vers elle, me précipitant pour la serrer dans mes bras. Elle s'est accrochée à mes épaules, plantant ses ongles à travers les mailles de mon blouson. Elle était effondrée, inconsolable. Presque hystérique.

« Nathalie, regarde-moi, ai-je dit en éloignant son visage de ma poitrine, la forçant à me regarder dans les yeux. Tu as fait ce qu'il fallait faire.

— Je... Je l'ai tuée...

— Non, tu m'as sauvé. C'est différent. »

Derrière nous, l'adjudante Sirius se débattait avec ses derniers instants de vie, déterminée à échapper à la mort. Le sang coulait de sa mâchoire comme une fontaine de chocolat pourpre. Elle émettait d'ignobles bruits rauques et gluants. Ses yeux lui sortaient des orbites, trahissant colère et effroi.

« Nathalie, comment es-tu arrivée là ? »

Elle a mis quelques secondes avant de reprendre ses esprits.

« Je... J'ai entendu un coup de feu, a-t-elle commencé. Alors j'ai... j'ai eu peur. J'ai pris le sentier que tu avais emprunté. Je t'ai suivi et puis... et puis j'ai entendu un autre coup de feu. »

Sa voix tremblait et ses mots devenaient plus rapides. « Calme-toi, lui ai-je suggéré en lui caressant le visage. Prends ton temps.

— Quand je suis arrivée en haut de la côte, j'ai... j'ai vu l'adjudante qui te braquait avec son arme. Le gendarme Quentin était juste devant moi... Il... il était mort... Son pistolet gisait à côté de sa cuisse... Alors... Alors...

— Alors, tu t'en es saisi et tu as tiré. Tu as tiré pour me protéger. »

Elle a éclaté en sanglots.

« Pourquoi Franck ? Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Je t'expliquerai tout, c'est promis. (Puis je lui ai montré l'objet que Quentin avait déposé dans le creux de ma main. Une clé USB.) Et grâce à ça, nous aurons peut-être toutes nos réponses. »

Elle a acquiescé.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Nous allons rejoindre illico les gendarmes vers la cascade. »

Je l'ai aidée à se relever. Ses larmes perlaient sur le sol ensanglanté des cimes du Fer-à-Cheval. La terre du cirque sera marquée à tout jamais du sang de notre famille.

Nous nous sommes dirigés au bord du précipice.

Sirius, toujours à genoux au bord de la falaise, a tourné la tête dans notre direction. Je n'ai jamais réellement su interpréter ce qui émanait de son regard vitreux. Était-ce de la supplication, ou bien une haine encore plus affûtée par le constat de son échec ?

En fait, je m'en fichais éperdument.

J'ai pivoté sur moi-même, tentant de nous repérer pour rejoindre les gendarmes.

Lorsque je me suis retourné, Nathalie se trouvait face à Sirius. Les deux femmes se dévisageaient, cherchant à déceler leur détermination commune.

Sirius a émis un râle. Pas une plainte liée à la douleur, mais plutôt un avatar de rage qu'elle crachait à nos visages.

Nathalie a levé une jambe, genou plié. Je ne lui connaissais pas cette aptitude à mimer la grâce du flamant rose.

Puis elle a posé son pied sur l'épaule de l'adjudante.

Sirius a écarté ce qui lui restait de paupières, tétanisée par le dessein machiavélique et vengeur de mon ex-femme.

Nathalie a donné une impulsion, et Sirius est violemment partie à l'arrière. Ses fesses ont rebondi sur la roche du rebord, et le poids de son corps l'a entraînée dans le vide. J'ai tendu le cou par-dessus l'ornière, tel un voyeur qui jubile, contemplant avec circonspection le fait divers que nous étions en train d'écrire.

Le corps démantibulé de Sirius a rebondi plusieurs fois contre les parois abruptes de la cascade, avant de plonger dans les flots grondants de la Sauffaz. J'ai aperçu son uniforme apparaître une ou deux fois, emmené par les courants, avant qu'il ne disparaisse à jamais dans le ventre de la majestueuse cascabelle.

C'en était fini.

J'ai baladé un dernier regard sur le lieu de l'affrontement. Un objet se tenait là, presque invisible, recouvert de neige. J'ai plongé la main dans la froideur de la poudreuse et remonté un petit rectangle noir. Un téléphone portable. Celui de Sirius. Celui-ci avait dû s'échapper de sa poche lorsqu'elle s'était effondrée sur les genoux. Dans le doute, je l'ai glissé dans la poche arrière de mon jean.

Nathalie a reposé le pied à terre, et m'a lancé un regard empli de... de vide. J'ai ressenti comme un vague sentiment de terreur. La femme que j'avais épousée et aimée toute ma vie, la mère de mon fils, n'était plus qu'une ombre. Un ménechme. Un double maléfique d'elle-même. Jamais son regard n'avait été habité par tant d'indifférence. J'avais peur de l'avoir perdue à jamais.

Puis les larmes ont recommencé à couvrir ses pommettes. Elle redevenait humaine.

« Franck... »

Je suis allé la chercher, la saisissant par le poignet. Le rebord de la cascade n'était qu'à cinquante centimètres. Dieu seul sait ce qu'elle aurait fait si je n'avais pas eu le réflexe de la tirer hors du périmètre.

« On va retrouver les autres, d'accord ? »

Elle a opiné.

Un nouveau rôle a perturbé notre victoire. D'une même voix, nous avons émis un petit cri de panique.

Le gendarme François gesticulait au sol. Il perdait énormément de sang mais était toujours en vie.

J'ai agrippé la radio que j'avais laissée sur le terrain. Je l'ai portée à la bouche et appuyé sur le bouton.

« Allô ? Est-ce que quelqu'un peut me répondre ? »

Rien.

« Allô ? Écureuil 464, vous êtes là ? »

Sonnerie. Grésillement.

« Écureuil 464, je vous écoute. »

Grésillement.

Mon sang n'a fait qu'un tour.

« Je m'appelle Franck Bellock. Je suis au sommet de la cascade de la Sauffaz. Revenez vite, s'il vous plaît. Un gendarme est blessé.

Grésillement.

— *C'est grave ?*

Grésillement.

— Oui, plutôt. Si vous ne revenez pas, il va mourir. Grésillement.

— *Nous ne pouvons pas atterrir dans la zone. Je vous envoie une équipe de secours.*

Grésillement.

— Merci. Faites vite. Grésillement.

— *Terminé. »*

Nathalie et moi sommes allés au secours de François Gacier. Ses paupières papillonnaient. Il résistait. L'évanouissement était proche. Pourtant il luttait, car il savait que s'il fermait les yeux, il risquait de ne jamais les rouvrir.

« Nous sommes là, a dit Nathalie. Les secours arrivent.

— Je... je...

— Ne parlez pas. Vous allez vous en tirer. »

J'ai ôté mon blouson et l'en ai couvert. Il faisait près de zéro degré. Le froid a immédiatement pris possession de tous mes os. Il fallait que nous bougions.

« Be... Bellock... a-t-il balbutié.

— Oui François, je vous écoute, ai-je dit pour le rassurer.

— Fi... filez...

— Quoi ?

— Votre... votre fils... Allez le chercher...

— Oui, nous y allons.

— M... Maintenant ! »

Gacier savait ce qu'il faisait. Nous ne nous sommes pas fait prier. J'ai pris Nathalie par la main, et l'ai entraînée jusqu'au sentier ouest afin de rejoindre la cascade de la Pleureuse.

Lorsque nous sommes arrivés moins d'un quart d'heure plus tard, l'équipe technique finissait de creuser le trou. L'équipe médicale s'est immédiatement positionnée à côté de la cavité.

J'ai fondu sur eux comme un étalon dévalant une colline à pleine vitesse. Nathalie me suivait de près.

Les gendarmes se sont écartés et m'ont laissé m'approcher du trou.

Une boîte en plastique opaque dormait au fond de l'alvéole. Un petit trou percé dans un angle reliait le cercueil à l'air, par un tuyau torsadé branché à une bombonne semi-enterrée.

« Faites sauter le couvercle ! » a ordonné le flic le plus âgé.

Deux membres de l'équipe technique se sont armés de pieds de biche, qu'ils ont coincés sous les charnières. Après trois tentatives, le couvercle a cédé. Ils ont attrapé la masse de plastique et l'ont projetée à deux mètres du trou.

L'équipe médicale a pris le relais, se rassemblant comme une mêlée de rugby.

Je ne voyais pas mon fils. Je ne voyais rien.

Nathalie a serré ma main, me suppliant d'intervenir.

D'un bond, je les ai écartés et me suis jeté dans la cavité.

David était là, expirant par de longs râles agonisants. Il était vivant ! Nom de Dieu, il était en vie !

J'ai glissé mes mains derrière sa nuque, malgré les recommandations de l'équipe médicale de ne pas le toucher. Mais je m'en moquais. Je voulais le toucher, le sentir, palper chacun de ses muscles encore chauds.

« David ! C'est moi... »

Il a légèrement entrouvert les yeux. Ses pupilles dilatées se sont focalisées sur moi.

Nous avons réussi.

J'ai enlacé mon fils de toutes mes forces, risquant à chaque seconde de le tuer. Mais sur l'instant, je n'y pensais pas. S'il devait ne pas survivre à ce cauchemar, s'il devait succomber à ses blessures, je voulais l'étreindre une dernière fois.

Puis une main calleuse s'est emparée du col de mon pullover, m'extirpant de notre bulle. Un infirmier m'a tiré jusqu'au rebord de la fosse, laissant la place à l'équipe soignante pour prendre le relais.

Assis par terre, je ne pouvais qu'assister à la terrible exhumation de mon fils. Nathalie m'a rejoint, enlaçant ses bras autour de mon cou, posant son visage sur mon épaule.

Lorsqu'ils ont ressorti le corps fragile de mon enfant, la tragique réalité m'a frappé comme la mort fauche un innocent.

David était horriblement mutilé.

Un bandage sommaire couvrait le moignon de sa cheville ; et un autre celui de son coude. Cette salope de Sirius n'avait pas daigné panser sa main droite, où manquait un pouce.

Ils l'ont délicatement disposé sur un brancard, puis l'ont sanglé avant de l'emmener par le sentier, jusqu'à l'ambulance qui les attendait plusieurs centaines de mètres plus bas.

Nathalie a pivoté autour de moi, et nous nous sommes agrippés l'un à l'autre, pleurant toutes les larmes de notre corps.

Pendant que David était entre les mains du chirurgien, Nathalie et moi sommes rentrés à l'hôtel. Nous pouvions dire que la journée avait été rude. Peu de personnes vivent en une vie ce que nous avons vécu en quatre jours. L'opération de notre fils allait durer de longues heures, et nous avons obtenu des médecins la permission de venir le voir dès qu'il serait remonté de la salle de réveil. Ce qui nous laissait toute la fin de journée et la nuit complète pour nous remettre physiquement de l'épreuve.

C'était vite dit.

Dans la chambre, nous nous sommes dévêtus silencieusement, l'un devant l'autre, écartant toute pudeur, sans même nous apercevoir que nous avions préservé les automatismes de notre mariage. Malgré la fatigue, Nathalie était sublime. Elle avait gardé toute la fermeté de ses formes de jeune fille. D'un côté, c'est comme si nous avions été séparés pendant vingt ans, et d'un autre, j'avais l'impression de la découvrir pour la première fois. Vous savez, cette première fois où vos mains sont moites et votre cœur en état d'alerte à l'idée d'entrer en terrain inconnu.

Alors que je me passais le visage sous l'eau, Nathalie est entrée dans la douche. Chacun de ses mouvements était animé par une lassitude gracieuse. L'eau bouillante s'écoulait sur ses courbes, formant de magnifiques ruisseaux scintillants. Une vraie promesse de printemps. Ses doigts glissaient lentement entre ses cheveux épais. Le visage dressé vers le pommeau, elle s'abreuvait de ses chaleurs humides et doucereuses. Sa poitrine se soulevait au rythme d'une respiration silencieuse, et mes yeux se laissaient bercer par la beauté de ses seins. La cambrure de sa chute de reins donnait naissance à de magnifiques collines aussi fermes qu'arrondies. Ses jambes étaient longues et musclées, affinant cette silhouette que je décortiquais avec

précision pour la première fois.

Mieux valait pour moi que je pense à autre chose. Chez un homme, l'excitation est rapidement visible. J'aurais vite été démasqué, et le contexte ne se prêtait pas vraiment à ce genre d'écart.

Quelques minutes plus tard, le corps nu de mon ex-femme s'est drapé d'un halo brumeux, qui s'est aussitôt répandu sur les parois de la cabine.

Sachant que Nathalie ne compterait désormais plus le temps, je suis retourné dans la chambre, me laissant choir sur le fauteuil d'angle, sur lequel j'avais disposé une serviette éponge. Me souvenant avoir lu de nombreux ouvrages sur la pleine conscience, j'ai soudainement jugé qu'il était peut-être temps pour moi d'en mettre en application les principes fondamentaux. Si l'on applique à la lettre la respiration méditative, un individu respire sept fois en une minute. Six secondes d'inspiration, deux secondes de blocage, et huit secondes d'expiration. La complexité de l'exercice était de se focaliser sur son souffle, de vider son esprit et de laisser passer les pensées envahissantes sans les juger. Juste les regarder aller et venir.

J'ai pris trois grandes inspirations et suis entré dans une forme de méditation corporelle, laissant ma pleine conscience scanner toutes les parcelles de mon corps. Petit à petit, mon rythme cardiaque ralentissait. Je parvenais même à sentir les battements de mon cœur à travers les organes que mon esprit ciblait. D'une oreille, j'entendais l'eau couler dans la douche, érotiquement amortie par la peau de Nathalie ; de l'autre, je m'imprégnais d'un silence véhiculé par la paix intérieure. Je me retrouvais... enfin.

La quiétude s'est brutalement brisée.

Un téléphone a tintinnabulé. Je me suis réveillé en sursaut, cahoté par ce bruit impur et hasardeux. D'où venait cette sonnerie ? Je ne la connaissais pas. Plus tôt, au hasard d'un appel qui ne m'était pas destiné, le portable de Nathalie avait entonné La chevauchée des Valkyries, alors que cette sonnerie-là hurlait une cacophonie électronique issue des premiers appareils mobiles sortis sur le marché.

Et puis, j'ai eu la révélation.

Je me suis jeté sur mon blouson, qui trônait sur la pile de vêtements que nous avions jetés sur le linoléum. La sonnerie hurlait, étouffée par l'une de mes poches, que je m'évertuais à localiser. J'ai plongé la main dans celle que j'estimais être la bonne. J'ai retiré

l'appareil et visionné l'écran qui affichait non pas un nom, mais un numéro.

Un numéro étrange que je connaissais pourtant. J'avais peur de comprendre. En l'espace d'une seconde, j'ai vu défiler dans son entièreté, toute la scène qui avait eu lieu tantôt sur le sommet de la cascade... Sirius me braquant avec son arme, un complice inattendu camouflé dans une tenue sombre faisant son apparition, le passage des bons au porteur d'une main à l'autre, l'individu disparaissant du paysage, la mâchoire de Sirius éclatant sous l'impact d'une balle tirée par mon ex-femme...

Sans me poser la question de savoir si ce que j'allais faire était judicieux ou non, j'ai décroché et porté l'appareil à mon oreille.

« Allô ? »

Pas de réponse... Juste un souffle haletant.

« Allô ? » ai-je répété.

Un craquement. Puis une tonalité.

Mon interlocuteur avait disparu.

Et moi, je venais de trouver la dernière pièce du puzzle. Il ne me restait plus qu'à l'assembler aux autres.

Mais je devais le faire immédiatement, avant qu'il ne soit trop tard. Il restait encore une chance pour que le complice ignore ce qu'il était advenu de son adjudante de commanditaire.

Je suis entré comme un forcené dans la salle de bains. Nathalie était hors de la douche, emmitouflée dans une grande serviette.

« Franck... Que se passe-t-il ?

— Nathalie, donne-moi ton portable.

— Il est sur la table de chevet. Mais qu'y a-t-il ?

— Je sais qui est le complice qui a dérobé les bons au trésor. »

Deux heures trente plus tard, je me trouvais planqué rue Renan, à Lyon, derrière un abri publicitaire.

Les mains plantées dans les poches, je patientais. Le froid me pétrifiait de la tête aux pieds, et la nuit m'enveloppait de son châte vaporeux. De petits nuages éphémères s'échappaient de ma bouche. Métaphoriquement parlant, le printemps n'allait pas tarder à poindre, et je recouvrerais alors la chaleur d'une âme en repos.

Mes yeux ne quittaient pas la porte. Ils fixaient la poignée, patients et attentifs. J'étais comme un félin caché dans les hautes herbes, muscles bandés, prêt à dévorer la souris qui se balade innocemment devant la menace imminente.

Enfin, la vieille porte s'est ouverte. Les sens en éveil, je me suis redressé, prêt à attaquer.

Une silhouette est apparue, fine, élancée ; tout à fait le profil de celle du complice que j'avais croisé sur la montagne. J'ai fondu sur elle, comme un rapace plongeant pour agripper sa proie. J'ai croché mes doigts et ma main s'est plaquée contre sa gorge, refermant l'étreinte avec la puissance d'une pelle mécanique.

Une mèche de ses longs cheveux m'a giflé le visage alors que je la plaquais contre le mur. La fille a hurlé sa terreur. Paralysée, elle a levé les mains au niveau de ses épaules, manifestant sa soumission.

« Tu t'attendais pas à celle-là, n'est-ce pas ? ai-je maugréé en serrant les dents.

— Je... je... »

La fille ne parvenait plus à parler. Son visage virait à l'écarlate et la pression que j'exerçais sur sa gorge se renforçait à chaque seconde.

« Tu as commis deux redoutables erreurs. La première, t'en être prise à mon fils. La seconde, ne pas avoir pris les précautions nécessaires pour appeler ta mère !

— Arrêt... Arrêtez ! Je... vous en... prie...

— Oui, ta mère ! L'adjudante Léa Sirius !

— Que... C'est... faux... Je... »

Quelques secondes de plus et la fille allait perdre connaissance. Heureusement pour elle, une main ferme et épaisse s'est abattue sur mon poignet.

« Ça suffit, arrêtez-vous ! » m'a ordonné une voix sévère derrière moi.

La pression que le lieutenant Cinélla a exercée sur les veines de mon poignet, a suffi à me faire lâcher prise. La fille s'est effondrée sur le trottoir, faisant valser le contenu de son sac à main sur la chaussée.

L'acolyte de Cinélla, le lieutenant Béal, s'est accroupi pour aider la jeune fille à se relever. « C'est bon, monsieur Bellock, a dit Cinélla. On prend la suite.

— J'en ai pas terminé avec elle ! ai-je répliqué, ne lâchant pas la gamine du regard.

— Moi, je vous dis que si. »

La fille a posé son épaule contre le mur, pendant que Béal lui passait les menottes. Cette garce récupérait vite. Pendant que le flic faisait cliqueter les bracelets, elle m'a lancé un regard assassin, emplis de haine. Une haine qui a coulé sur moi, comme une goutte d'eau sur une toile cirée.

« Comment avez-vous su ? » a-t-elle demandé, la voix chargée de colère. Je me suis approché d'elle lentement. Mes yeux se sont plantés dans les siens.

« Parce que tu es trop bête... Chloé. »

Sa bouche a trahi une furieuse envie de mordre. Je me délectais de cet instant.

« Au départ, je n'ai pas prêté attention aux appels que vous échangeiez avec David. Après tout, il est normal de flirter à dix-sept ans. Oh, il semblait t'apprécier, c'était certain. Mais ce qu'il ne savait pas, c'est que tes appels ne servaient uniquement qu'à informer ta salope de mère sur les infos que David était susceptible de te donner. Et puis quand mon fils a disparu, comment pouvais-tu obtenir ces renseignements autrement que par ce biais ? C'est alors que tu as pensé à Nathalie, mon ex-femme... sa mère. Alors tu lui as téléphoné, justifiant ton appel par une inquiétude attendrissante. »

Cinélla ne disait rien. Il écoutait attentivement. Il aurait pu

m'interrompre, mais il avait envie d'entendre les faits de sa bouche. Béal était tout aussi attentif.

« Le problème, c'est que mon ex-femme avait oublié son portable dans la voiture que je conduisais, ai-je poursuivi. Et c'est moi qui ai écouté le message vocal. Et toi, pauvre gourde, tu avais oublié de masquer ton numéro. Un numéro si facile à retenir que je m'en souviens encore : 08.55.55.54.55. T'as vraiment mal calculé ton coup. »

Chloé me dévorait des yeux. Si ses pupilles avaient été des crocs acérés, elle m'aurait déchiqueté le visage juste par le poids de son regard.

« Le plan que ta mère avait échafaudé était machiavélique mais d'une précision déconcertante. Pendant que tu te renseignais en temps réel auprès de David, ta mère poursuivait ses exactions sous notre nez, et lorsqu'enfin elle a obtenu l'information capitale sur l'emplacement des bons du Trésor, elle t'a donné le feu vert pour venir la rejoindre, et récupérer le magot. »

Béal et Cinélla étaient toujours attentifs, comme deux écoliers accordant toute leur attention au cours de leur enseignant.

« Tu t'es pointée au sommet de la cascade pas plus tard que tout à l'heure, déguisée en Catwoman. Pendant que ta mère jouait à Calamity Jane en agitant son flingue sous mon nez, tu es arrivée à point nommé. Elle t'a refilé la valise et tu as aussitôt filé. »

Chloé ne cherchait pas à se défendre. Mieux, j'avais presque l'impression qu'elle se délectait de la perfection des moyens mis en œuvre pour la réussite de leur plan familial.

« Mais là où ta mère a foiré, c'est qu'elle avait occulté le dernier tiers de la famille Bellock. À savoir mon ex-femme. Je suis navré de te l'apprendre, mais ta mère s'est fait exploser le crâne par Nathalie, d'un tir scandaleusement précis. »

À cette évocation, les mâchoires de Chloé se sont mises à tourner et ses yeux sont devenus humides. Elle n'était pas au courant. Elle était sur le point de craquer mais ne se l'autorisait pas. Ne me restait plus qu'à enfoncer le clou.

« Eh oui, ma grande. Ta mère a dégueulé du sang pendant de longues et interminables minutes avant de faire le grand plongeon. Les parois rocheuses de la cascade sont marquées de son ADN à tout jamais.

— Salopard ! Tais-toi ! a-t-elle hurlé.

— Mais avant de chuter, elle a perdu un objet. Objet que j'ai trouvé et emmené avec moi. Son téléphone portable. »

Chloé a craqué. Elle pleurait à chaudes larmes, consciente d'avoir mis toute sa vie en jeu, et d'avoir fait banqueroute. En temps normal, à cet instant précis des aveux, Cinélla m'aurait prié d'arrêter. Les flics auraient pris le relais et l'auraient emmenée au poste de police poursuivre la procédure. Mais le lieutenant n'a donné aucune indication. Il était aussi curieux que j'étais déterminé.

« Alors, ça fait quoi de perdre un être cher ? » ai-je renchéri. Chloé ne répondait pas, dévastée par le chagrin.

« On récolte ce que l'on sème. C'est une belle leçon de vie, n'est-ce pas ? Laisse-moi te dire ce qui s'est passé ensuite. Je suis donc retourné à l'hôtel pendant que les médecins s'affairaient à sauver mon fils. Et comble de la coïncidence, c'est précisément au moment où j'allais passer sous la douche que tu as eu l'idée stupide d'appeler ta *môman*. Pas de bol pour toi, le connard au bout de la ligne, c'était moi. »

Chloé est tombée sur les genoux. Elle était inconsolable.

Mais la tirade était lancée, et il m'était impossible d'arrêter en si bonne voie. Plus j'accablais cette gamine, plus je me libérais d'un poids bien trop lourd pour mes épaules.

« Et ce numéro, je l'aurais reconnu du premier coup entre mille. 08.55.55.54.55. C'était toi, Chloé, la petite amie de mon fils. »

J'ai laissé un silence envahir notre huis clos, malgré l'intérêt porté par quelques badauds, qui s'étaient arrêtés à proximité de nous, frigorifiés par la nuit glaciale de janvier.

« J'ai immédiatement appelé la gendarmerie, qui a lancé une recherche. Le propriétaire de la ligne se nomme Chloé Dizault, m'a-t-on dit. Je me suis demandé quel lien pouvait bien unir Chloé Dizault à l'entourage de Léa Sirius. Heureusement pour moi, un gendarme qui avait suivi l'affaire a fait le nécessaire. Et la réponse est tombée aussi rapidement qu'avait été posée la question. Chloé Dizault, fille de Jacques et Léa Dizault. Léa Dizault redevenue Léa Sirius après son divorce.»

Béal et Cinélla ont échangé un regard entendu. Ils n'ont pas daigné intervenir après ce diabolique laïus, me laissant les honneurs de la conclusion.

« La gendarmerie a accepté que je les accompagne en hélicoptère jusqu'ici. Ils ont passé le relais à la police, et nous voilà. »

Nouveau silence.

« Avec ta mère et ses complices, vous avez failli réussir. Mais à quel prix ? Regarde-toi. Essaie de te projeter dans l'avenir maintenant. Peux-tu me dire ce que tu y vois ? »

Chloé s'est laissée glisser sur le bitume, se liquéfiant comme un monticule de boue après la pluie.

« Tu veux que je te dise ? Moi, je vois rien. »

Elle a levé le regard dans ma direction.

« Non, je vois rien du tout. Le néant. »

Chloé a détourné les yeux, scrutant le sol, en quête de ses dernières molécules de dignité, perdues à jamais aux tréfonds d'une bouche d'égout.

« C'est bon, on l'embarque, a décidé Cinélla. Bellock, vous nous suivez. »

Je me suis écarté, et les deux policiers ont remis Chloé debout. Ils se sont frayé un chemin à travers les curieux qui s'étaient amassés autour de nous, les sommant de dégager.

Béal a ouvert la portière arrière de la voiture, et Cinélla a accompagné les mouvements de la gamine afin qu'elle s'engouffre à l'intérieur de l'habitacle. J'observais les différentes réactions des gens qui gravitaient autour de nous. Certains restaient impassibles, tandis que d'autres jouissaient pleinement du spectacle. Donnez-leur du sang, ils en redemandent.

La brume devenait plus dense, et le froid plus engourdissant. J'ai relevé le col de mon blouson, couvrant ma nuque d'une bruine naissante. J'ai plongé les mains dans mes poches, puis ai levé les yeux vers le ciel. J'ai aperçu une étoile qui cherchait à exister. Une étoile annonçant la venue de milliers d'autres. Comme une veille de beau temps.

Le temps pour nous de tourner la page, et de refermer ce mauvais roman.

ÉPILOGUE

Après les événements de décembre, il nous a été difficile de nous reconstruire. De longs mois ont été nécessaires à Nathalie et moi, pour remettre un peu d'ordre dans nos émotions.

Lorsque David a été emmené aux urgences, nous avons été escortés par la gendarmerie jusqu'au Centre Hospitalier d'Annecy Genevois, avant que nous ne retournions à l'hôtel, Nathalie et moi. David a été admis d'urgence en chirurgie. L'opération a duré plus de huit heures. Les médecins ont tenté une greffe du pied, seul membre que l'adjudante Sirius avait consenti à maintenir dans un environnement réfrigéré. Mais il était déjà trop tard. On a même dû l'amputer au niveau du genou pour être certain que la gangrène n'affecte pas sa jambe tout entière. David portera deux prothèses, une transtibiale en polyuréthane, il s'agit d'un manchon se rapprochant le plus des sensations de l'épiderme humain ; et une prothèse fonctionnelle myoélectrique fonctionnant grâce aux contractions musculaires. Quant à son pouce, les médecins n'ont rien pu faire. Sa main gauche ne compterait désormais que quatre doigts.

David a intégré ensuite un centre de rééducation pour mutilés, le Centre médico-chirurgical de réadaptation des Massues, à Lyon. De nombreux exercices quotidiens devraient lui permettre de se remettre en selle, et appréhender la vie avec un maximum de normalité.

À la suite de l'expérience traumatique subie par notre fils, nous avons tout d'abord pensé que David aborderait sa nouvelle vie avec un douloureux sentiment de diminution. Mais le fait d'avoir survécu lui a donné une volonté que nous ne lui connaissions pas. Certes, il passe par différentes phases psychologiques plus ou moins paradoxales. Mais nous pouvons espérer qu'il s'en sortira avec travail et force de caractère. Lors de notre dernière visite, il a même envisagé d'intégrer un club de handisport pour pratiquer le basketball. Nous

l'encourageons dans ce sens.

Revenir vivant alors qu'il avait côtoyé la mort de près ne l'a pas fragilisé pour autant, malgré le coup de théâtre final avec sa petite amie Chloé. Il semble être ressorti plus résistant, plus adulte même. Il donnerait presque des leçons de vie et d'humilité. Et je dois dire qu'après coup, après être passé par la case dépression, j'ai beaucoup appris de lui.

David envisage même de s'orienter vers une carrière de photographe professionnel. Il devrait à terme intégrer une école spécialisée formant les futurs maîtres de l'image.

Grand bien lui fasse.

Cette aptitude à rebondir n'a pas fait écho dans ma vie personnelle. Après les événements, Nathalie a décidé de retrouver sa vie d'avant, avec notre fils. Non pas que nos rapports aient été entachés par les drames qui nous avaient bousculés jusque-là, mais envisager de repartir à zéro ensemble était une escalade beaucoup trop abrupte à gravir, aussi bien pour elle que pour moi. Nous avons donc décidé de couper le contact, pour notre propre bien.

Nathalie a repris sa carrière d'avocate, et vit avec David dans une maison de la banlieue lyonnaise. Quant à moi, j'ai quitté la Haute-Savoie pour retrouver un environnement plus boisé, à travers les sapins dominants du Jura.

Évidemment, une enquête nous concernant a été ouverte. Le pilote de l'Écureuil 464, que nous pensions éloigné de notre dernier duel, a été témoin de la scène. Une femme en poussant une autre dans un précipice, soulève de nombreuses questions liées à l'homicide volontaire. Mais je ne suis pas inquiet pour autant. Nous avons le soutien des témoins, et surtout des médias qui, malgré ce que l'on peut penser, dirigent le monde et la pensée dite individuelle.

J'ai vendu le terrain sur lequel mon père avait bâti son chalet. Un entrepreneur en a fait l'acquisition dans le but d'ériger une maison de retraite. Le hameau de Samoëns retrouverait alors sa quiétude et ne dérangerait pas les habitants déjà installés. C'était la condition. Mon départ ne devait pas devenir un fardeau pour les résidents. La maison de retraite devait initialement être construite à l'extérieur de Samoëns, sur un terrain de deux hectares. Puis finalement, l'investisseur a revu ses projets et a décidé de changer ses plans de construction. Le terrain

acquis au préalable servirait à la construction d'un complexe de balnéothérapie.

Tout le monde a trouvé son compte dans cette histoire.

Alors oui, j'aurais pu effacer d'un revers de la main, toutes les choses pernicieuses qui s'étaient déroulées, me projetant vers une reconstruction personnelle plus modeste. Mais l'idée de revivre les étapes de la tragédie chaque fois que je passerais la tête par la fenêtre pour observer l'éveil de la nature, était inenvisageable.

C'est exactement ce qui nous a poussés avec Nathalie, d'un commun accord, à nous séparer définitivement pour ne plus avoir à lire la souffrance gravée sur le visage de l'autre.

Je me suis installé à Clairvaux-les-Lacs, dans un petit T2 que je loue depuis quelques mois. Un modeste logis pour un homme dont la vie devait se reconstruire sur des bases nouvelles.

Mon appartement fait soixante mètres carrés, et dispose d'un balcon avec vue sur les forêts jurassiennes. De quoi abreuver ma nature de sensations vierges et apaisantes.

Que s'est-il passé après nos retrouvailles avec David sur le plan judiciaire, me demanderez-vous ?

Le lendemain de l'arrestation de Chloé Dizault, je me suis rendu dans un restaurant proposant l'accès à internet. Je n'avais besoin que d'un ordinateur. La clé USB que le gendarme Quentin m'avait remise la veille avant de perdre la tête, m'a été d'une grande utilité pour comprendre les motivations de Sirius à avoir franchi la barrière séparant la lumière de l'obscurité.

J'ai inséré la clé dans le port USB de l'ordinateur. Un dossier unique contenait une quinzaine de rapports, tous établis sur un même sujet : l'adjudante Sirius.

J'ai découvert que Quentin avait mené des enquêtes officieuses concernant sa supérieure hiérarchique. Sirius avait commencé à se faire remarquer lors d'arrestations brutales, perpétrées en Île de France. Lors d'une descente dans un pub irlandais de Pontoise, alors soupçonné d'abriter en sous-sol un trafic de jeux escamotés, Sirius et son équipe avaient outrepassé leurs droits, brutalisant les acteurs du tripot clandestin. Elle était certes en droit d'appréhender et confondre les fraudeurs en justice, mais la confrontation a dégénéré et des passages à tabac ont laissé un homme sur le carreau. Plusieurs coups de matraque sur la tête avaient suffi à faire tomber l'homme dans le

coma. Et il n'en était pas revenu.

Sirius a alors été démobilisée en Ardèche, où son équipe a fait parler d'elle dans une sombre histoire de trafic d'informations. Les gendarmes travaillaient avec plusieurs indics, et les rafles effectuées n'ont été retrouvées qu'en partie. Les marchandises confisquées se sont vues ramenées à la baisse lors des dépôts de pièces à conviction.

La suspicion qui commençait à ternir la réputation de Sirius a fait boule de neige. Rien n'a jamais été prouvé, et elle s'en est même tirée avec les honneurs. La contrepartie a été une mobilité imposée.

Sirius est passée de gendarmerie en gendarmerie pendant quelques années, avant de reprendre le commandement de la brigade de Samoëns en 2008.

Quentin n'était pas un gendarme comme les autres. Je n'ai compris que plus tard ses aversions à l'encontre de l'autorité prodiguée par son adjudante. Il avait été mandaté par les autorités supérieures (l'IGN¹) afin de surveiller les agissements de Sirius, et d'en rédiger des rapports complexes et minutieux. Quentin a rassemblé de nombreuses preuves concernant son adjudante, la mêlant de près à des trafics d'influence, recels de marchandises confisquées dans le cadre de ses fonctions, et cerise sur le gâteau, il semblerait qu'elle ait aidé un fugitif accusé de meurtre à regagner l'Italie pour se faire oublier. Le fugitif n'était autre que le demi-frère de Sirius.

Quentin a passé les deux dernières années à consigner les résultats de ses enquêtes. Mais il lui manquait les preuves flagrantes permettant l'inculpation de sa supérieure. Il a donc décidé de jouer le jeu sur l'affaire David Bellock. Notre affaire. Il savait qu'il avait mis le doigt sur un dossier brûlant. Ne lui restait plus qu'à réunir les preuves qui lui permettraient d'en référer aux hautes autorités, afin de placer Sirius en garde à vue, avant l'ouverture d'une enquête officielle.

D'après ce que j'ai compris en réunissant toutes les informations à ma disposition, et pour résumer l'ensemble de notre affaire, Paul Sitto avait effectivement trop parlé lors d'une soirée bien arrosée. Charles Gregory avait enregistré le moindre mot, la moindre intonation permettant de vérifier l'exactitude des confidences de mon cher voisin. Gregory n'étant pas un homme d'action, il avait enjoint Éric Brennier à embrasser sa cause, lui promettant une part du gâteau. Connaissant le passé houleux de la nouvelle adjudante par je ne sais quel biais, Gregory l'avait affranchie sur l'affaire. Le deal était simple. Gregory

mettait la main sur l'argent, payait ce qu'il devait à Brennier, et gardait une rémunération alléchante pour celle qui l'aiderait à monter le plan de toutes pièces et le couvrirait lorsqu'il passerait les frontières suisses. Comme elle l'avait fait pour son demi-frère quelques années plus tôt. Mais voilà, Sirius n'était pas une novice en la matière. Ses ambitions dépassaient de loin celles de ses acolytes. De plus, elle se doutait que la situation tournait à son désavantage, professionnellement parlant. La seule issue pour elle était de mettre la main sur l'intégralité du trésor, et disparaître du paysage. Et tout ça, avec la complicité de sa fille. Si elle avait réussi son coup, elle aurait pu couler des jours paisibles au soleil, dans un pays d'Amérique du Sud.

Mais n'aurait-elle pas recommencé ? Les gens comme elle n'en ont jamais assez. Même si l'argent est garant d'un avenir optimiste, il n'en reste pas moins que ces individus sont forgés sur le même modèle, dont seul le diable est en possession du moule. Ces individus sont habités par le mal, et quelle que soit la situation qu'ils sont amenés à vivre, même idyllique, elle ne suffit plus à appesantir leur addiction à la débauche.

Toujours est-il qu'un coup de feu tiré par une jeune avocate aura suffi à mettre un terme aux exactions d'un parasite.

Le gendarme Quentin a été enterré avec les honneurs, cercueil orné du drapeau de la République, tirs au fusil, discours honorifiques ; et respect de ses homologues, doigts calés contre la tempe lors de la mise en terre. Là où il est, ça doit lui faire une belle jambe. Même le Président de la République a daigné se déplacer, histoire de prononcer quelques mots de soutien à la famille, magnifiquement rédigés par des conseillers de cabinet en manque d'imagination.

Éric Brennier et Diane Sitto ont été inculpés pour complicité de meurtre. Ils en ont pris pour douze années de réclusion incompressible. Brice Sitto et Delphine Brennier-Sitto ont été relaxés. Quant à France, la pauvre femme de Paul, elle est décédée deux mois plus tard. Le cœur a lâché, écrivait la presse. Moi, je pense qu'elle est morte emportée par le chagrin.

La maison familiale a été revendue, et est habitée depuis par de jeunes retraités.

Et le gendarme François Gacier, qu'est-il devenu dans cette

affaire ? Les secours sont arrivés à temps. François a été emmené dans le même hôpital que David, où il a également subi une petite intervention chirurgicale. François a été décoré et dirige aujourd'hui la gendarmerie de Samoëns. Certains sont tout de même parvenus à jouir du mérite qui leur était dû.

Et moi, me demanderez-vous ? Où en suis-je aujourd'hui ?

Eh bien, j'ai repris le cours de ma vie. Je vois David de temps en temps, et l'aide comme je le peux dans sa réintégration sociale.

J'ai laissé tomber l'écriture du livre commandé par mon éditeur. Par choix, mais aussi par opportunité. Pas par convenance personnelle de ma part, mais plutôt de la sienne. Il a vu là un redoutable filon à exploiter.

Les romans policiers de Franck Bellock n'étaient, après tout, que des romans de gare servant à occuper le temps des voyageurs et des vacanciers. Mon éditeur a donc décidé de revoir la charte graphique complète de sa ligne éditoriale.

Il m'a vaguement fait comprendre que raconter mon histoire, comme étant celle d'un écrivain à l'imagination fertile, serait une merveilleuse thérapie pour moi. Je n'en ai pas cru un mot. La seule thérapie à laquelle il faisait allusion, n'était autre qu'une stratégie financière basée sur une communication jusque-là jamais abordée.

Je ne suis pas allé à l'encontre de cette idée.

Pourquoi l'aurais-je fait d'ailleurs ? Écrire est mon métier. Je ne sais rien faire d'autre. Pourquoi ne pas exploiter certaines émotions, alors que j'en avais adopté les plus néfastes ?

Je me suis mis à rédiger les premières pages, non sans une certaine appréhension. Celle de revivre les quatre journées les plus horribles de toute ma vie. J'étais parti sur la base d'un chapitre par jour. Finalement, ce sont cinq chapitres quotidiens qui sont nés sous ma plume. J'ai rendu mes premières épreuves un mois après la rédaction de la première page. Les correcteurs n'ont pas eu à intervenir beaucoup.

Le livre est sorti il y a maintenant un mois.

Je n'ai aucun mérite quant au succès qu'il a engendré. En cinq semaines d'exploitation, nous en sommes à cent vingt mille exemplaires vendus. L'ouvrage s'est trouvé en rupture de stock dès les premiers jours, et les retirages sont de plus en plus conséquents. Les

commandes affluent et mon éditeur est aujourd'hui à la tête de l'une des structures les plus rentables du pays.

Je n'en tire aucune fierté. Juste une amère désillusion. La tragédie est une attraction. Et l'attraction engendre la curiosité de mes congénères. L'humain est ainsi fait.

J'ai retracé l'histoire dans son intégralité, me contentant simplement de changer les noms des protagonistes. Ce livre est répertorié comme un thriller de fiction, et non comme un documentaire. Vous ne trouverez dans ses pages ni romance ni extrapolation. Le travail d'écriture ne m'a demandé aucune recherche, mais simplement un exercice d'impression reposant sur mes souvenirs.

Cet ouvrage, vous le tenez aujourd'hui entre vos mains.

1. Inspection de la Gendarmerie Nationale.

Remerciements

Un grand merci à Jean-Laurent Poitevin et à toute l'équipe qui a permis la réalisation de ce roman.

Éditions de Noyelles,
avec l'autorisation des Éditions Nouvelles Plumes

123, boulevard de Grenelle, Paris

« Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

© Éditions Nouvelles Plumes, 2015.

Couverture : DPCOM

Crédit photo ARCANGEL

ISBN : 978-2-298-10530-8

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).